

## SOUIRI EN VADROUILLE

---

© Alain Bélanger

### UN SOIRI A LONDRES

Il est temps de quitter le pays des bobbies. Bon, j'me rends à whatever Cross, aucune indic pour British Rail. Je prends une sortie, la mauvaise et dois me repayer les escaliers avec mon barda. Je finis par identifier British Rail mais la ticketterie est à l'aut'bout. Je décide d'utiliser le distributeur automatique, mais c'est un peu spécial un peu comme la conduite à gauche. Qui plus est Ostie de Tabernak, il refuse de prendre ma carte de crédit. Le gars ne me laisse pas entrer exige un billet. Ö perfide Albion !

Je retourne à la machine, me remets en ligne et pendant ce temps là, la Méditerranée - xcusez j'avons la tête pleine de refrains de jadis, ceux au doux rythme obsesseur dont la lenteur est celle de la fumée que le hameau natal exhale de ses toits, etc. - la ligne derrière moi est longue comme un macaroni du Guinness Book of Records. Et voilà que 36 gugusses jouent avec ma carte, personne n'a le change d'un 50 livres, ni même est prêt à échanger de l'argent canadien, bien qu'y figure Sa Majesté dont les chapeaux donnent des cauchemars aux Québécois de bon goût. Bref, l'impasse, ça grouille, ça chuchote, les cous se tendent comme des dindes en basse-cour, le légendaire sens du fair-play des rosbifs est prêt à rendre l'âme pour m'envoyer ad patres mais in extremis la machine prend ma carte. Un murmure qui doit être une interprétation cockney du Messie de Georges Frédéric Haendel soulève la gare et j'grimpe la loco tel un joueur de hockey s'infiltrant entre les files à

plat                      ventre                      sur                      le                      dos.

Le ciel n'est pas si antisémite que cela, le train arrive à temps et j'me pointe dans une des nombreuses files - la mauvaise - serrées comme des sardines à l'huile safiotes. Un Brit me zyeute, demande mon passeport et je fouille dans mes pockets une à une. Don't Mogador me ! qu'il me dit. You are Scottish que j'lui réponds, il n'y a que là-bas où au XIXe siècle on utilisait cette expression dans le sens de Don't BS me ! Y m'raconte sa vie, me remets dans la ligne, me dit qu'il y a une localité Mogador dans le Surrey et j'lui débite mon boniment depuis Célestine Mogador qui fut l'amante du Prince de Joinville qui bombarda le joyau de la couronne en 1844 à partir du vaisseau La belle Poule jusqu'à la désacralisation du nom aux temps modernes en passant par le Cuirassé Mogador, et aussi celui nommé Galilée et sur le nom duquel la rue où mon compère est né est baptisé, etc. Guess what ! Ma valise a fait des petits. Je suis rendu à 23 kilos et on veut m'faire payer une surcharge. No way ! J'ouvre mon sac, enfile deux vestes, prend un plastic et y fourre mes godillots et tout ce qui me paraît contribuer au lest et je me retrouve tel le yéti sur la place de Djam-al-Fna un jour d'éclipse solaire. Ainsi entiché, on me met de côté pour passer la sécurité personnelle. Le gars qui inspecte demande à ce qu'on ramène ma valise du convoyeur teufteufant car quelqu'un y aurait vu quelque chose de suspect. Boudious ! Ce dont et dont. Et v'là que l'arme du crime apparaît. C'est un vulgaire sakatrapo, c.-à-d. un tire-bouchon fancy qui ressemble à une arme chromée d'Al Capone qui fut tué par ses pairs à Alcatraz et dont on doit croire que je veux prendre la revanche en zigouillant les vénérables sujets de son encore plus vénérable majesté. Entretemps, tout semble rentrer dans l'ordre, mais dans mon portefeuille se trouve ma carte de membre à une association sépharade qui leur paraît suspecte. Boudious ! Ö suspicions de suce-picrate !

C'est reparti mon quiqui. D'où me vient cette carte ? N'importe qui peut s'en faire une ! Et voilà que je dois expliquer le communautarisme canadien

avec ses variantes intercommunautaristes, extracommunautaristes aux reflets décentralisés dans un gant de velours centralisé. J'lui d'mande un site web et il y voit ma gueule dans toute sa splendeur, mais en c'moment, c'est pas gai. J'ai raté l'coche. On m'attend à Montréal pour un mariage. Je réponds désabusé comme celui qui semble enfin avouer son crime à la j'min fous ! Calice de calice de ciboire de mes...! Voilà-t-y pas qu'y zarrivent à m'faire jurer comme un charretier de mol zbel !

Sous une douche de Sorry et de courbettes, on me ramène sous escorte en voulant me remplir un formulaire qui les exempterait probablement d'une poursuite légale que seul les Ricains savent faire chiffrer à faire voir les yeux derrière la tête à un cyclope myope. J'leur balance que j'veux la paix et là se produit l'miracolo. L'avion est retardé et j'vas pouvoir voler, courir et venger, etc. Je passe un soupir à faire déstabiliser le pendule de Foucauld et à désintégrer le pont vénitien et j'm'embarque, convaincu que la baraka est revenue se loger dans mon aura moire. Well... Trois bébés dont l'un a une otite et l'autre une rage de dents font résonner l'avion comme un orchestre de marmites en fa majeur. Si on tient compte de mes insomnies dérégées, de la réaction de mon body time et tout et tout, j'étais bon pour un somme superonflant. Ouais, ce sera donc une aut'fois. Pris de pitié envers une mère qui n'savait plus où donner du sein, je donnais du mien et pris avec moi un ptit môme doté d'une énergie wayayayaye qui m'a en l'espace d'un rien complètement arrosé avec ses brrr de veau vagissant en do mineur au point que je voulus m'faire allumer un cierge au cas où la vache folle serait encore en liberté non surveillée. J'estois kaputt !

Une douche plus tard, j'étais réconcilié avec le monde, rendu au mariage pour y rencontrer un gus qui m'a saoulé la tête avec une théorie sur l'origine de la vie qu'il aurait concocté aux bords du St-Laurent, mais ça c't'une autre histoire.

Brèfle, je vous quitte. On s'bigotera en attendant que vous vous décidiez à

refaire le périple de Jacques Cartier. Savez-vous qu'"on" pense qu'il aurait assassiné le gouverneur de la Nouvelle-France car il était furax que le roi de France et d'Navarre ne l'eusse pas nommé Vice-roi, lui préférant un courtisan à lui qui avait par trois fois confronté les Léviathans qui nourrissaient les fantasmes des vieux marins aux dents dissoutes par le scorbut et by the way quel a été le score de la finale de foot ?

## UN SOURI AU-DESSUS DU PACIFIQUE

Sornettes mirifiques du Pacifique

Et v'là, on s'apprête à aller aux royaumes des yeux bridés, dans les contrées qui imitèrent l'insulaire puissance accusée par une mandarine française mal épluchée côté diplomatie d'être peuplée de fourmis qui ne pensent qu'à entuber l'Occident décadent - ah si le commodore Perry avait pu prévoir le chiendent de ceux qui veulent de nos jours y gagner leur brioche à la sueur de leur occiput en pleine culbute libre sans parachute et dont l'portrait ressemble de plus en plus aux vagues volutes de ce qu'ils furent du temps qu'ils en faisaient voir des vertes et des pas mûres à la manière des tontons macoutes aux peuplades d'outremer qu'ils ne considéraient pas plus que des moumoutes de gouttières. Mais j'allons pas stresser à me fêler le coco pour ça. J'vas zy aller relax et tant pis si leur syntaxe abstruse ne fait pas rimer mes muses ni leur donner des accents de corne bigorne.

J'm'en vas en débonnaire caniculaire, mais attention j'peux m'prendre si nécessaire pour un mousquetaire prêt à arracher sa paire à tout dromadaire patibulaire qu'il soit nobiliaire ou prolétaire, qu'il carbure au sulfate ou au bicarbonate à s'en faire dilater la savate. J'y vas tel un électron libre, petit et négatif à la recherche du positron qui lui fera voir des étincelles astrales un soir de sortie de sabbat de quoi lui faire abouler des sonates sonnantes de Ouarzazate. J'm'en vas en colportant mon bahut, ce pot-pourri baudelairien épicé de pataouète, dont au moyen duquel j'donne des coups de pinceau à tous les avatars, les afflictions et les complications de la destinée acidoaminée ignée par des hyménées insoupçonnés aux détours des sonnets à sornettes.

J'm'en vas en laissant derrière moi ces armées de technocrates qui sacrifient leurs ouailles sur l'autel de la rentabilité, ces divisions d'apothicaires poussant à l'overdose des envies, ces brigades d'intermédiaires qui cherchent à écouler leurs aménités force vénalités, ces compagnies de pommés qui cherchent l'authenticité dans une humanité désaffectée, ces unités de pédants transcendants et ces troupes de bidasses fadasses. J'm'en remets aux immanences en appétences de convergences qui font la différence, aux mânes mythomanes et aux dieux lares qui font creuser l'cigare des Tartares ignares.

J'm'en vas donc. Ô cylindrées de la fortune ! Puissiez-vous me conduire chichement aux firmaments des assouissements en boniments, érailllements et coassements qui traduiront l'ultime équation de l'aléa entropique des errances cognitives. Pour revenir à l'hurluberlu rencontré au mariage, il arrive à la conclusion de ses cogitations que l'univers a été le fruit d'une conception rationnelle. Comment cela ? Si la vie était autobiogénérée à partir d'un chaos aléatoire, les chances d'une telle convergence en la vie ordonnée que nous connaissons seraient littéralement nulles. Pourquoi ne pas considérer le problème en sens inverse sans un apriori de départ et remonter la courbe du temps à partir de l'actuel ? Si on se mettait dans les souliers de l'ingénieur qui aurait voulu façonner le monde présent, il a dû choisir parmi les options possibles celle qui desservirait le mieux son objectif de design. À ce titre, l'évolution biologique ne serait qu'un sous-système adaptatif d'un plan plus vaste qui s'inscrirait dans la seconde loi de la thermodynamique, mais à contre-courant en ce sens que l'intelligence est l'antithèse du chaos en expansion et la vie intelligente est donc en fait indépendante de la vie biologique. Vous m'suivez toujours ? Si vous m'perdez, nanotechnologisez vos esprits, cela les déconstipera. Si vous m'avez suivi, vous arriverez à la conclusion que le code génétique n'est qu'un filtre d'évolution non statistique. Simple comme bonjour, suffisait d'y carburger. Sinon que les espèces dites évoluées deviennent de plus en plus capables de mettre en danger l'équilibre de l'équation de base dont ils sont issus ! Cela fait-il partie du plan du top designer, celui que l'on surnomme le grand dabe qui êtes aux cieus ? C'est par l'ingénierie à rebours que l'on pourra pénétrer l'essence de l'existence CQFD.

C'était donc ce que me balançait le bonhomme en queue de pie et à la queue de cheval au mariage auquel j'ai été à mon retour de la ville de Jack l'Éventreur, alors que j'attaquais de bon appétit des portobellos dont la semence aura peut-être été éventée à partir des îles Bikini. Qui sait ? Les voies des champignons thermonucléarisés sont pt'êtr bien pénétrables et nous pourrions bien coller une rustine à la bouée fuyant l'jus de la voie lactée mal têtée ! Ô les superhéros extragalactiques que nous serions, vous ferions sourire mordicus le théus car nous empêcherions sa sous-œuvre de piquer un schuss.

Ayant ainsi infrastucturé votre sens pétulant de la destinée, le temps d'impacter est venu et le temps de faire le beau geste est avénu. Oui, vous l'avez saisi. Il faut se mettre au ragoût de champignons rissolés, persil et échalotes en sus. Pressez-vous l'citron avec un zeste des Corses bande de faits néants ! Laisser mijoter jusqu'à évaporation de votre disque mou s'il le faut !

Savez-vous qu'il faut au minimum trois semaines à l'avance à une moujer pour planifier le contenu d'une valise avant un voyage ? Alors que les mâles, ça jette quelques fripes ça et là, pique un costard au hasard et clic-clac, c'est finito ? C'est un des mystères de l'existence que la polarité gravitationnelle, électrique, magnétique et génésique. J'vous vois v'nir ! On s'en balance qu'vous allez dire ! Mais il faut goûter au troisième principe de Newton avant de prendre son envol dans les dédales merkavatiques de la relativité restreinte ou élargie. J'ai l'impression de seriner les gars mais la continuité itérative des générations ? Faut pas distendre le temps outre mesure car avec tout le pèse du monde on ne pourrait se rédimé le passé fricassé à l'ancienne.

Ouais ! Côté boniments, ça suffira probablement à vos binettes.

Mais devrais-je craindre de vous décéphaliser bande de boucaniers du dimanche ? J'ai trop en estime votre ascendance, votre cuistance mentale, votre consistance cérébralopithèque, votre endurance jugeotale et vas donc de ce pas faire bombance de jactance plutôt que de tombance dans la déchéance. C'est pour quoi j'vous accablerai, vous pilonnerai et vous canarderai jusqu'à ce que vous releviez le gant. Foi de Souiri !

## Ô les affres de l'attente

Je sais combien vous veillez à vous en crever les mirettes devant votre terminal qui n'en finit pas de vous tourmenter jusqu'à la hantise à attendre mes cogitations dignes des palmes académiciennes au pays des coins coins. Ne craignez rien mortels. Ma plume est aussi agile que la réaction des papilles de diabétiques repentis à la vue d'une glace à la crème pralinée fondue le jour de souk de couscous de Ksar el Souk. Je reviens et en force, pendants ! J'vas vous raconter c'qui m'arrive et me saoule à Séoul, bachibouzouks ! Et dites pas que ce n'est pas vrai la \_corée, les carottes et les navets, c'est même à en pleurer de ri\_ un camélidé des Andes car les agents de la conciergerie de l'hôtel se débattent dans des Allo ! \_\_ Allo ! À réveiller les marmo\_. Vous l'avez saisi, sinon lisez les blancs au gré des indices : Je lève mes yeux aux cieux pour savoir d'ou viendra mon aide, sinon que l'aide qui est contre moi, je n'ai rien contre, mais elle a mis en branle bas une peloton de macchabées qui se démènent comme qui dirait en franglaoui comme des ânesses sottes enfourchant leur rochinante pour braver les redoutables pales rotatives dont le ronron fait dormir le meunier pour tuer le temps au rythme infernal de la valse à 52 temps - ici le 4 et le 13 symbolisent la faucheuse fatale et leur produit pensez-vous bien - pendant que Paris qui bat la mesure, etc. Vous pigez bien, j'espère ! Sinon, il faudra vous faire enrôler dans la brigade des brèles. Quoi, références d'hier ne vous disent rien ? Les romances de Brigitte Bardot et Jacques Charrier, celles illégitimes de Catherine Hepburn et Spencer Tracy, ou celles que Viviane Leigh et Clark Kable rendaient si bien sur l'écran ne vous disent également rien ? Misère et cornes d'alambic de double rhum ! Oubliez la culture des champignons irradiés et mettez vous à la culture au sens néanderthalien du terme car j'vas r'faire votre éducation cyberuniversaire avec des Pim Pam Poum, des Tante Zulma, des Spirou, des Tintin, des Pipo, des Pépito, des Iznogood, des Kiwi, des Pecos Bill, Buck John, Kid Oklahoma, Cassidy, Miki le ranger, Chéri Bibi et l'illustre Achille Talon entre autres classiques. Que dis-je, il faut faire tabula rasa de

vos cabessas et commencer avec l'antédiluvien Ainsi font font font et vous remettre ainsi au diapason.

Bon ! De quoi s'agit-il ? Il s'agit de planification mes cocos ! Car ma moitié a décidé de clarifier les options des visites de sites alors que je me sirote une demie blonde au bar : via Internet, via l'Hôtel, via la conférence, en direct, en uppercut, en Eurodollars ou en cartes de crédit, à pied, en taxi, à cheval ou en métro et ainsi de suite ce qui donne à peu près cela : « Le restau est compris dans la randonnée ? Regardez les photos de mes filles. Sont-elles cute ou cute ? Puis-je avoir confirmation ? Ça, c'est mon grand garçon. Handsome, non ? C'est quoi le détail des sites à visiter ? Ça c'est la photo de la fête d'anniversaire et regardez le menu, les p'tits fours de Mémé et la tronche des copains, bio en plus » Et ainsillico. Elle a l'air d'une Blanche neige que viennent de découvrir les sept nains qui en sautillent de joie et qui répondent avec des rires guiliguili accompagnés de hochements de tronc. Et voilà que tels des presdigitateurs ils sortent de leurs poches des photos plastifiées en accordéon. C'est tout l'album de famille qui défile et des photos de poterie à n'en plus finir : en terre cuite, en céramique, en macramé, en calédon, en cloisonné, en métal, en nickel et tout mais mes yeux ne croient pas mes oreilles, j'en ai même une otite oculaire car il s'agit de photos d'urnes funéraires remontant aux premières générations de la dynastie Jionji - y a pas de quoi vous pincer, il paraît que certains jours, ils emmènent les urnes avec eux en pique-nique - et ces gus y vont avec des : « À rat qui rit, c'est pour les zenfantsnippons il faut alimenter not'kessakash. Z'en faites pas, Sédukouzutoublankonvoudi. » Quant à moi, à zyeuter Enkorunekourbet de ces jeunots, j'en attraperai un lumbagoagogo car l'temps pendant c'temps ? Il s'envole et comment veut-on que l'Otan prenne son envol alourdi par 25 chefs d'orchestre, cette kermesse ne vaut pas une messe ! J'avons en tête le bon anniversaire de Zavanour car j'avons l'impression qu'j'vas passer mon séjour dans ce lobby d'hôtel à planifier des emportements en car raté pour faire local. Mais le Bullet train c'est une chenille à côté de l'énergie de parlotte de ma mie, le son à la vitesse de la lumière qui en brise le mur et me fait voir des



contrebigbangs anticréationnistes de genre de celles de l'anté-intellopithèque duquel Magloire vous a entretenu - et pourtant j'vous zen veux pas quand vous m'piquez mes chandeliers d'argent qui vous en font voir 36, ingrats sans même un merci à rebours qui méritez les galères dans les watères océanes de mille sabords - alors qu'j'vous tartine ces blablaisteries sans peur et sans reproche, sans tête ni queue de poisson, sans honte sans barbe. Avanti qu'j'vous dis, mes titis ! J'y croyais plus ! J'allons zenfin voir du pays. Banzaï ! C'est pas qu'j'sois pingre, mais j'ferme l'or comme dit Nateur.

Je vous parlerai plus tard de cette terre au dilemme stendhalien partagée entre le rouge populaire de Chine et l'austère noir soyeux des Nippons. Ici, les parquets et les trottoirs sont si propres que les voyeurs n'ont pas besoin de faire d'effort. La chaleur de ce pays est telle qu'un sombrero percé est de mise et sa moiteur est telle que l'on souhaiterait estiver dans un salon de thé climatisé. Comme des noctambules, les locaux somnolent et téléphonent en alternance tour à tour dans les locos. By the way, depuis mon arrivée, je n'ai vi ni matou miaulant ni clébard hawhawant et cela n'est pas sans générer des idées plutôt moches dans la caboche.

## **UN SOURI DANS LE NOMAN'S LAND CORÉEN..**

Arrêtons de japoniaiser

Chinoidéniasons plutôt ! Il y a derrière ces blagues un certain rire jaune - ne le démentez pas forbans. Sachez qu'une fois rendu sur les lieux, on finit par voir en les yeux bridés des yeux rieurs et plaisants. Mais les préjugés sont durs à combattre. Y a-t-il une neutralité réelle en la matière ? Aussi vrai que les Suisses avec leurs p'tits biscuits au chocolat ont joué dans l'histoire le rôle de mercenaires avec leur Garde suisse, et que les Canadiens, connus pour leur sens d'intermédiaires en or dans les missions des Casques bleus de l'ONU, se dégosillent à tout casser dans un match de hockey et ce n'est pas avec des mords-lui l'œil l'a pas d'chaussettes qu'ils braillent... Pensez-y un moment : on a des idées noires, on broie du noir,

on a le cœur noir, et nos amis anglo-saxons ont fait bien mieux avec black sheep, blacklist, blackmail, blackout et tant d'autres. Notre langage lui-même est tartuffé de relents de préjugés, combien même on s'voudrait intellectuellement neutron fils de neutron. Car il faut le dire, la neutralité, c'est le vide. Ainsi, la bande de 4km sur 251 km le long du 38<sup>e</sup> parallèle qui démarque la frontière entre les deux Corées, est déserte d'êtres humains pour éviter le contact contaminant de « l'autre ». C'est ce qui by the way en a fait une réserve naturelle telle que les écolos des grands jours ne pourraient souhaiter mieux mieux. Au-delà, un village factice aux apparences modernes qui est inhabité - c'est pour la tchatche, c.-à-d. l'image - surmonté par un drapeau de 31 mètres de large, pesant un quart de tonne et requérant les énergies de 60 personnes pour le hisser, des gardes au pas de l'oie synchronisé vêtus d'uniformes soviéto-soviétiques, d'autres zyeutant par coups secs dans leurs jumelles pour vérifier si les touristes que nous sommes, sommes vraiment blanc Persil en regard de vellétés d'espionite somnolente. De l'autre, c.-à-d. au sud, on n'fait pas mieux. On choisit des malabars parmi la force onusienne, qui vêtus de grosses lunettes brunes qui rejoignent leur casque au niveau des oreilles se tiennent dans la position d'un skieur figé qui a oublié comment se déhancher, un peu comme ces tortues Ninja en position de taekwondo et c'est apparemment pour faire peur aux nordistes d'en face et si les gens savaient qu'c'est pour ça qu'on paye des taxes ! Et pourquoi j'vous dis ? Le scientifique qui vous parle vous l'annonce en clair : la découverte n'est pas dans la solution d'un problème mais la recherche de la bonne question. À méditer...

Pour revenir à ma dame, elle passe son temps à déchiffrer les menus et moi les légendes des musées. C'est du post-Taylorisme avant l'heure. Côté bouffe, il y a un ragoût de betterave aux relents vinaigrés et rances du nom de kimchi qui fait la gloire de ce pays mais pour l'occidental qui s'y aventure, la réaction d'un Séph à la première bouchée de geffiltefish serait le SOS civilisé du Pourquoi pas qui ne peut plus répondre en comparaison au cri paniqué qu'essoesserait le Titanic en perdition qui suit la première lampée dudit occidental qui regretterait à tout jamais l'équipée de Christophe Colomb tant la décharge de Coulombs qui en résulterait lui f'rait dresser les tifs sur son crâne rasé à la meule pour blés fauchés. Le reste peut se laisser consommer avec plus ou moins de bonne volonté. Mais

la culture des champignons, faut faire gaffe dans cette région du monde. Car les voisins d'en face font un service militaire de 10 ans pour les mâles, 7 ans pour les femelles, avec un endoctrinement qui va du berceau à la tombe mais sans la présence apparente de cet œil qui regardait Abel. Un tel apparatus et une économie au service exclusif des militaires, c'est louche, monzami. Entre les mullahs iraniens qui se prennent pour la cuisse de Jupiter et le régime aux bananes kimien qui met le culte de la personnalité mao-stalinien au rang de serments de louveteaux gnganngan, la planète est mal barrée. Mais il y a pire. Le pire, ce sont les mouvements de foule gigantesques tant au nord qu'au sud. Il y a des vigiles à la chandelle monstres à Séoul. Because ? Because le nouveau président est chrétien, il a mis les églises de Séoul sur la carte, en omettant quelques temples bouddhistes et par ricochet, on lui reproche de vouloir mettre en danger l'élevage local et la santé de la population en voulant lever l'interdit sur l'importation du beef ricain qui est en vigueur depuis un incident de la rage folle survenu il y a quelques années. J'vous dis. Interdire le beef symbole freudien de la fertilité du Baal, d'Apis et du Minotaure, c'est aussi une façon à la Huntington de voir en les conflits actuels des causes trempant dans l'obscur passé païen et c'est pourquoi les deux Corées n'ont pas besoin de médiateurs mais de psychiatre. Leurs ralliements de population megaspectaculaires décliquant l'émotivité castrative quasi hystérique de leurs masses, ont de quoi remettre en question la culture des champignons phallico-atomiques dans cette région du monde. Que le ciel nous en préserve ! Et Satan aussi !

Ah donc, j'vas vous faire part d'un incident dont je fus la cause et qui a ébranlé les 29 000 soldats US et leurs alliés dans une alerte - avec sirènes et pin-pon au point d'enlever leurs enjoliveuses aux chenillés tapis dans la verdure cimentée - qui leur a donné enfin une raison de briser l'ennui, eux qui gambergent des lustres durant dans cette diplomatie en chien de faïence. À peu de choses près. Les deux présidents coréens se sont rencontrés en 2000 et 2007. Varum ? La Corée se trouve aujourd'hui grosso modo dans la situation du Japon d'il y a un quart de siècle qui a commencé à financer l'émergence d'économies asiatiques basées sur des énergies humaines sous-payées. En d'autres mots, vu la crise de l'énergie, la dévaluation du dollar et les inflations à l'affût, il suffira de faire sous-traiter la main d'œuvre à very bas prix aux voisins du Nord, et de se renflouer les

poches tout en faisant un rapprochement contrôlé, ce sans quoi on s'mettrait à l'exemple de l'Oncle Sam qui se ramasse avec 1,5 trillions de déficit et les Chintooks avec 1,5 trillions de surplus dont ils ne savent que faire car ils doivent maintenir la valeur du dollar pour ne pas se ruiner et l'oncle Sam qui en rajoute en dévaluant régulièrement ses billets verts pour rembourser de moins en moins l'hémisphère eurosinojaponne qui s'est hypothéqué en investissant dans le miracle économique américain en attendant les gaffes tâtonnantes à venir d'un Obama ou les gaffes à ne pas venir de McCain. Au point où nous en sommes, autant mettre Alfred Newman ou Gaston Lagaffe à la présidence.

J'vous disais donc qu'j'avions déclenché un incident à la frontière la plus chaude du monde. Mais j'vas faire durer l'suspense jusqu'au prochain épisode car de toute façon j'vas me mettre en branle pour dissenter sur des considérations qui perdraient le commun des mortels et où l'on attend que je pose les bonnes questions, mais lesquelles, avez-vous dans vot' carquois zune idée à r'filer ?

## UN SOURI CAUSE UN INCIDENT INTERNATIONAL

### Une histoire Tartarindetarasconnante

J'vous disais donc qu'il y a un gros boom économique et que tout le monde ici s'habille avec raffinement et élégance, couleurs pastel de préférence. La modernité a conquis la place et, contrairement au Japon, on ne sent pratiquement pas la tradition dans les magasins et dans la rue. Tout est ici hip, in et made in China. Y a pas de bargain à faire côté électronique par exemple. Mais je pense que vous voulez entendre parler de l'autre boom qui m'a fait voir de toutes les couleurs. J'y arrive.

J'estois donc à la frontière nord-sud, c.-à-d. la ligne de démarcation, et la zone démilitarisée (DMZ). Notre guide, à mi-chemin entre un certain âge et un âge certain, commentait gentiment en route. Mais... Son ton devint plus paniqué, sa respiration bien saccadée quand on approcha de la DMZ. Il y a des zones que l'on peut regarder, d'autres d'où l'on ne peut prendre des photos, d'autres où on doit changer de bus et monter dans des bus

militaires de l'ONU, mais en restant assis, ce sans quoi des tirs peuvent faire suite à une perception de provocation. On nous fait voir un p'tit nanar propagandeux et on nous invite à aller à la tour d'observation.

Là, notre guide rentre en transes. On n'aurait jamais dû accepter la trêve, il aurait fallu continuer la guerre jusqu'à la frontière chinoise. Nous ne voulions pas du tout cesser... À ceux d'entrevous qui ont glandé leurs cours d'histoire, j'vous mets au parfum en cinq-sept. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'occupation de la Corée par le Japon prit fin et les puissances tentaient de gruger des positions stratégiques car la guerre commençait à sentir le refroidi... Les Russes dans le Nord, les Yankees à l'Ouest et, au Sud, le menaçant empire du Soleil levant sur lequel Mao avait étendu son manteau. Avec l'appui des Rousski, les Coréens du Nord ont envahi la Péninsule y compris Seoul et MacArthur débarque en force à la tête des forces de l'ONU, reprend le Sud puis le Nord. Or, l'hiver s'en vint et Pâques n'était pas prêt de fleurir. Le climat le plus froid atteignant les - 40 imbiba les troupes pas prêtes et les pertes furent désastreuses. Qui plus est, un million de "volontaires" chinois commencèrent à balayer la péninsule et à reprendre du terrain. La supériorité aérienne aidant, la trêve fut forcée, ce qui permit la libération de près de 14 000 prisonniers de guerre essentiellement amerloques. Puis vint la fuite de millions de Coréens vers le Sud, les réfugiés, etc. En route vers la tour d'observation, l'hystérie de la guide fut au max. « Ne levez simplement pas le doigt pour indiquer quoi que ce soit. Les soldats d'en face vont publier votre photo dans leurs journaux et montrer combien vos gestes amicaux sont la preuve que vous êtes partisan de leurs atrocités. Vous ne voulez pas de ça n'est-ce pas ? Ne pas lever les bras ! Ne pas prendre de photos ! Ne pas, ne pas, ne pas et ne pas » et d'une seconde à l'autre, les 613 commandements devinrent plus simples que le B A BA d'un iconoclaste babillant ses premières labiales. Nous montons donc la tour et KABOOM !

J'avions oublié que la taille moyenne des gens du pays étant ce qu'elle est, je me ramasse une poutre en plein milieu de l'occipital et je saigne à rendre jaloux les Maria pleureuses de Lourdes et de Fatima. J'vous dis pas la panique d'ma blonde. Je reste cool, on me commande par radio une ambulance et cette activité radio rend nerveux les gens d'en face. Ils

doivent penser à un subterfuge qui fera démarrer une reprise des hostilités et qui sait la troisième guerre mondiale. L'ambu arrive, y a rien lô comme on dit chez nous au Québec. On me fait un pansement sur la tête qui ressemble à une kippa blanche. J'ai donc ainsi blanchi mon aura. Les manœuvres de l'ambulance pour se garer sont suivies à la jumelle à coups saccadés par un, deux, dix, vingt, cent, mille bidasses et le médecin me dit que ce sera toute l'action qu'il aura vu dans ce patelin durant son service.

Je l'quitte en lui souhaitant qu'il en soit ainsi, amen. En redescendant de la tour d'observation, il y avait un panneau géant : « Attention à vos têtes ! »

Ah si j'avions su...

En route maintenant vers Beijing. J'imagine que m'a poire qui a été zoomée sous toutes les coutures par télescope et par satellite a fait de moi un visage pale rosi par l'éclat des cheveux d'ma mie dont aujourd'hui c'est l'anniversaire, une cible recherchée en cette terre de peaux jaunes rougies par l'idéologie maonitouisée.

## UN SOURI DÉBRIDÉ EN CHINE BRIDÉE

### Le brouillard de Beijing

Beijing. 38 degrés et humide. L'aéroport est neuf, assez futuriste. Les planchers brillent si fort qu'ils font mal aux yeux. Pourquoi faut-il que les pays qui ont quelque chose à cacher, les dictatoriaux et spécialement les communistes soient si soucieux du qu'en dira-t-on ? Pour les Olympiques, on avait maquillé la ville avec moult soins. Pour les JO, les voitures ne pouvaient plus circuler qu'un jour sur deux dépendamment de la parité de leur numéro d'immatriculation et de la sorte on diminua la pollution, car ici, on devine plus qu'on ne voit les gratte-ciel. De tous côtés les gens fument et on n'a pas encore eu la brillante idée de laisser fumer un jour sur

deux. La chambre d'hôtel supposément pour non fumeurs, empeste le tabac. Cela vous coupe l'envie de piper une sèche et vous incite à vous reconverter en rimailleur d'alexandrins de Macédoine qui, ne savant plus à qui s'en remettre et pour éviter de sécher devant son parchemin, attend quelque volatile qui lui larguera quelque fiente aux circonvolutions post figuratives mais ô combien significatives, escomptant que l'inspiration suivra, aspirée par une fumée transréelle dont la croissance involutive fera chuter la progression inflationnelle de l'inintelligence dans un rond de fumet encenseur à la Louis la clope. Vous hériterez alors d'un vocabulaire scribouillard riche comme Crésus pour décrire la sécheresse ergivore dans un contexte de sire rococoamaracaïboderektasoeurquacassélamachnavapeur post Napo le troisième tentant de démêler à la chance au p'tit bonheur des on-dit de Léon le décadième, l'isthme duodéal céleste.

Parlons ismes et communisme : la date des olympiques avait été choisie le 8 août 2008 car le chiffre 8 (Fa en chinois) est synonyme d'argent et le 8-8-8 ne pourra être que le présage d'une année de bonheur. La religion est l'opium du peuple mais qui dit religion n'implique pas superstition, n'est-il pas ? Gérer un tel pays est un défi incommensurable. Chaque année, la population augmente d'une trentaine de millions soit la population du Canada. À Beijing, 19 millions d'habitants, 160 000 nouveau-nés par an. La richesse est là, la corruption aussi, les envies sont à fleur de peau et il y a un surplus de plus de 50 millions de mâles en raison de la politique des naissances permettant un seul enfant, les familles traditionnelles optant pour ne préserver le mâle. La révolution culturelle, Tiananmen Square, autant d'exemples d'une Chine qui se tire dans le pied. La prochaine gaffe c'est pour quand ? Côté liberté, il y aurait plus de 100 000 personnes qui surveillent les sites Internet visités, ce qui fait déjà 100 000 personnes qui y ont accès, fut-ce partiellement. L'armement chip distribué à tire-larigot entre autres en Afrique, frise une irresponsabilité assassine pour marquer des points et gagner des contrats. La Chine se fait envahissante. Même la Corée du Nord a pris ses distances envers la Chine en rejetant du

vocabulaire les mots d'origine chinoise. La Corée du Sud a laissé sa langue s'imbiber de termes seconds chinois ou occidentaux, mais a développé un nouveau système de translittération en caractères latins dont l'avantage apparent serait d'avoir été fait par des Coréens plutôt que par des missionnaires chrétiens. On y a détruit de beaux musées pour effacer des traces d'occupation japonaise sans avoir préparé à temps de remplacement. On raconte par ailleurs qu'un Coréen s'était échappé de son village du Nord avec la vache du village. Il fit fortune au Sud. Il fit construire un chemin de fer spécial pour ramener à son village 1001 vaches, 1000 représentant l'intérêt sur le capital. Reliez ceci à l'interdiction d'importer du bœuf ricain. Un vrai conte des mille et une vaches !

Je disais plus haut que ça fume. Notre chambre non-fumeurs empestait tant que nous avons du changer d'hôtel. Faut espérer que cela nous fera sortir de l'auberge. Beijing, c'est la pollution micro au niveau des individus et macro au niveau des véhicules. On est dans le brouillard.

La Chine se réveille. Elle s'est réveillée. Verra-t-elle plus loin que ne peut le permettre la nuée des retombées économiques ?

## UN SOURI QUI BERNE DES CHINOIS GRÂCE À LA NUMÉROLOGIE

### La cage dorée

Pourquoi ai-je l'impression de me trouver dans une cage dorée ? Beijing, ce sont des centaines et des centaines d'immeubles d'une vingtaine d'étages qui ont poussé durant les 10 dernières années, c'est une série d'hôtels luxueux dont la qualité de service pourrait faire rougir les grandes chaînes hôtelières de la planète. Des grandes avenues à la Haussmann. Des centres d'achat d'un luxe faramineux dont les décors vous feraient penser que vous êtes à Beverly Hills. Les prix sont astronomiques. Les routes pour les tombeaux de la dynastie Ming (y a littéralement rien à y voir) ou pour la grande muraille de Chine sont asphaltées neuf, bordés de restaurants aérés.



On se demande où est la Chine populaire avec les cols mao et les personnes qui clament des citations du p'tit livre rouge avant d'entamer leur travail.

Pourquoi une cage dorée ? Parce que le tour guidé que nous avons pris ne s'écarte pas d'un millimètre du trajet convenu si ce n'est pour s'arrêter à des usines de cloisonné ou de jade. Quand vous y êtes, vous réalisez que les Chinois peuvent enseigner le capitalisme sauvage à la planète entière. Les employés touchent en moyenne dans les 300 dollars par an. Les pièces fabriquées à la chaîne sont vendues également à des centaines de dollars l'unité et il est difficile de résister au charme aguicheur des vendeuses. Un jour, ces employés réaliseront que les grandes villas de hauts pontes du parti et de la police... mais chutt, on ne critique pas le gouvernement. Le gouvernement décide de ce qui est bien et de ce qui est mal. Quelle religion est acceptable, quelle revendication ne l'est pas. Il y a encore des panneaux de propagande et le parti plane au-dessus de l'armée, le corps enseignant, les agriculteurs et les ouvriers, ces quatre étoiles du drapeau chinois assujetties à la grande étoile du parti.

Je n'ai jamais compris pourquoi la cabbale n'a pas évolué en Chine. La numérologie est partout et les vieilles superstitions ne sont pas mortes. Le chauffeur court pour nous inviter à toucher telle ou telle tête de dragon, à ne pas marcher sur les barres au bas des portes mais de les traverser en mettant le pied droit en avant tout en faisant un vœu. Chaque nombre a son symbole et je ne retiens que le 5 et surtout le 9. Alors un truc pour bargainer : Vous voulez faire baisser le prix à disons 70, dites 70 is lucky number car  $5 * (7 + 2) = 70$  et les nombres magiques y sont inclus. Rappelez-vous qu'un nombre est divisible par 9 si la somme de ces chiffres est divisible par 9 et vous avez fait grandement avancer la négociation...

Revenons à la cage dorée. Il y a près d'un million de mètres carrés où se trouve la cité interdite avec ses immenses cours intérieures et l'on avançait de l'une à l'autre tout dépendant de son rang social. Et tout au bout se trouve le palais auquel l'Empereur - que nul ne pouvait regarder sans passer par la casserole - résidait avec l'impératrice et ses multiples concubines. Un faste fabuleux. De ne voir que des richesses à faire penser que l'Eldorado est ici, fait penser que l'on est dans une des cours de la cité interdite, cette poupée russe d'accès contrôlés. Les 10 000 km de la muraille

de Chine n'ont jamais servi à défendre contre une invasion jamais survenue on y a mis des corps vivants lorsqu'on a manqué de matériau de construction... Le barrage des mesures de liberté contrôlée sont tels une muraille. Si la frontière délimitée par cette muraille reste figée, il y a des chances que, malgré les progrès économiques patents, l'expérience chinoise qui a sorti les masses de la misère et de la famine, tourne mal, une fois que l'on aura pris conscience de l'exiguïté de la cage dorée. Dans un scénario contraire, les cent fleurs pourraient fleurir et faire épanouir cette civilisation.

Pour l'instant, la planète veut du pain et des jeux quasi-gratos. Elle en aura pour son bide.

Et que les jeux commencent !

## UN SOURI SE FAIT AUX CHINOISERIES

### Nouilles et Ping Pong

Essayer de comprendre un menu en Chine, c'est un exploit. On finit par s'en remettre à un plat de nouilles où flottent ça et là ce qui ressemble à des palmes bipèdes. Avis aux amateurs : une traduction du menu en mandarin s'impose pour éviter d'avoir à tetrampilodermatologer de façon chatouilleuse. Il faudrait peut-être penser à un Readers Digest et y joindre un lexique tant qu'à y être. Alors, vous pourrez en toute tranquillité demander : « C'est Végétarien ? » et avoir le mégaplaisir d'une réponse à la vitesse de l'éclair. « Yes sir, vegetarien. » Arrêtez-vous là parce que si vous demandez « Y a-t-il du porc ? » vous aurez la réponse à la vitesse d'une étoile filante prise d'envie de chiasse : « Yes sir, porc. » Faut pas donc y aller avec le dos de la cuiller : Inutile de se fouler les méninges à en faire éclater le péritoine. Plutôt que de dresser l'oreille, faites la sourde oreille. Avez-vous saisi, chenilles rampantes de la cogitation alambiquée ?

Ici, le sens du commerce est inné. On vous balance un chiffre quelconque aussi haut que possible. Vous balancez à votre tour un chiffre aussi bas que possible, le tout calculatrices en main. Au milieu, on vante le produit, de

l'autre, on avance que dans not pays y en a de plus jolies et patati et patata jusqu'à entente. On sort de cet exercice aussi rassuré qu'un bouddha rieur qu'avec l'impression de s'être fait rouler tel un bouddha qui s'est égaré dans le zen. En un mot ils ont le bras long et n'y vont pas de main morte. Alors on se fait les pieds en se faisant la main. Au tac au tac ou si vous voulez, à bras rompus. Il faut pour cela l'agilité olympique d'un joueur de ping pong.

Par le chemin, je vois que vos réactions pusillanimes à mes élucubrations débridées exultent d'enthousiasme et que vous donnez libre expression à votre hilarité prise d'un sérieux papal. Sachez comme on disait dans le vieux pays que votre traintrain blasé roule sur les rails de mes considérations indifférentes. I do not have cold in my eyes nor have I long teeth but it costs me the skin of butts to see someone like you that does not take my sayings at the letter's foot. Your absence of message put me on my rotules and I do not intend to put you at the wall's foot. That's why I respectfully make a nose's foot because your lack of comment makes me a nice leg and I will continue to live on a big foot. The mustard won't rise to my nose. As for you, take your legs to your neck as well as the escape's powder and then keep crying until you'll be drenched to the bones.

Je vous laisse donc pour tenter de me retrouver dans les bras de Morphée.

## UN SOURI QUI DÉBLATÈRE DANS L'EMPIRE DU MILIEU

### Idioglossies

Nous venons d'atterrir dans la capitale historique de Xian, au ponant méridional de la province au levant septentrional de ce vaste pays d'Extrême Orient. Heureusement que par des guides nous sommes escortés car autrement, côté élocution, inutile de s'évertuer à babiller cet étrange amalgame de consonances diphtonguifiées, encore moins de tenter de débarbouiller cet alphabet gribouillant. On ne ferait que bafouiller une ratatouille qui f'rait passer vot' bouille pour l'andouille de service. À moins de s'y mettre en immersion longévital, bien sûr. Mais il y a moyen de moyenner pour partager et échanger. Ce qui semble magique, c'est qu'au

siècle des communications, on arrive à capsuler un archipatelin titanesque. Viendra il viendra le temps de quoisser et de quo vadisser. Les discussions montrent que les ratés qui ont secoué les médias du couchant, depuis l'moulinamer carré de Maria jusqu'aux récentes agitations au bledéyaks, c'est walou ici. Tout juste a-t-on une vague idée que le pouvoir embroche à juste titre des bad people à l'abattware. Avec une certaine conviction qui fait penser que Io, qui dans ce bled symbolise l'honnêteté, est abusée par la mythe au logis. Mais ceci dit, il fait bon vivre. Il faut voir les visages radieux à l'extase lors des tergiversations en tractations mercantiles. À date, tout est ordonné, discipliné et ponctuel.

Appréciez-vous mes boniments ergotants manants ? Il y en aura bientôt de quoi faire un matourigolo (chat pitre) ! Faudra-t-il poireauter jusqu'au lointain avenir, pour que vous corrélissiez mon parapapotage et appréciassiez mes griffonnages et comprenassiez ô mes chers adeptes, combien fallait-il que je m'opiniâtresse et que vous me désespérassiez, que vous me plussiez tant que je vous épataste ? N'aurait-il pas été temps que vous me courrielassiez ?

Dixit Alainovsky

## **Re: UN SOURI AU SPECTACLE AU PAYS DES MANDARINS**

La Castafiore et le trappiste

Les gars, préparez-vous mentalement. On dit que le 21<sup>é</sup> siècle sera asiatic. En visitant les palais, on n'entend que des histoires de concubines malheureuses, d'empereurs malmenés, de légitimes mal montées et des toutes puissantes mères maléfiques de monarques. Avec les rivalités en dents de scie, les machinations grinçantes, les conspirations mal huilées, les empoisonnements innocents, les assassinats écrus, les sournoiseries de Polichinelle, y a de quoi faire des soaps pour un autre mille ans en puisant dans ce gisement civilisationnel de près de 4000 berges. Aujourd'hui à Xian, j'avons visité les terra cotta grandeur nature de 8000 soldats d'argile - découverts par accident il y a une trentaine d'années, le tout préparé pendant 25 ou 40 ans par 720 000 personnes pour ce même gugusse qui a érigé la fameuse muraille de Chine. Ils se tiennent debout, béâââtement

souriants, emmurés pour l'éternité, et je sais; vous ne pouvez manquer de faire le rapprochement avec des masses uniformes trappées dur et sec pour servir le tyran ici et dans l'au-delà du mystère et boum de Gaule. J'vous vois venir, boudious. C'est ça pour vous l'image de la Chine communiste? Détrompez-vous. La Chine c'est autre chose. L'Internet ouvrira les trappes closes et le goût des sous fera germer le reste. Et plus ça ira, et plus ça Xiangera !

Zavons été à un opérabouffe. La cantatrice avait l'air d'avoir dans la gorge un chat qui venait d'avalé une souris laquelle avait une arête coincée dans la gorge. Quant au noble qu'onsort, il avait l'air d'être un constipé à l'agonie tournant autour du pot et tentant d'harmoniser ses mort aux iiiiii des grands jours avec un sifflet de canari qu'il a installé vous savezou, jusqu'à ce que crise cardiaque s'en suive si l'cui cui décidait de se faire désirer. À bout de souffle, il voit dans son délire 8000 soldats en terra cotta sur le bidet - qu'il voit double au carbone car côté papelards, y en a pas dans les vatères et c'est de quoi donner du sang d'encre à un stylo - lesquels guerriers compatissent avec lui en rêvant de vents d'anges capiteux, emmurés dans l'espérance de la vie après la vie au service du grand boss. Car vous devez le savoir, tout gravite autour de ce dernier, les mandarins qui font des cours bêtes aussi. Confucius a défini la hiérarchie : La femme est au service total des appétences et des fantaisies du mari, le fils à la dominance du père, tous au service du fils du ciel ad nutum et celui-ci qui prend une pile pour ne pas perdre la face, assujetti qu'il estoit aux diktats de sa mamma. Et ce brave monde n'a pas pensé à embarquer une seule nana dans cette randonnée en sous-sol bémol ! Probablement pour faciliter le triage pour St-Pierre, à moins que...

Alors imaginez l'ultériorité : des soaps aux arias perçants émanant de trappistes défroqués entrecoupés de soupirs assourdissants de rombières délaissées de quoi faire rire aux larmes les vaches qui pleurent de rire, le tout sur un fond de cui cui jouant à cache-cache avec une grosse caisse. De quoi vous faire regretter Bambara !

**UN SOURI FILOUTÉ SUR LE YANG TSÉ**

## Coup de gong

J'veus avions fait état de l'art des gens de cette contrée consistant à vous plumer patiemment, mais sûrement. Il ne vous reste que la peau sur les os et des valoches qui dépassent la norme réglo et vous vous en retournez tout dépensé et dépansé, décharné, drainé, vidé, déshydraté en plus en raison de l'humidité, étuvé donc, avec p'têtre la vague impression qu'un rouleau compresseur vous est passé sur le bide et qu'on doit vous rouler comme un tapis afin de ne pas se faire ratatiner l'épiderme, car, qu'elle soit noire ou blanche, elle passe à la tonte. Et nous n'avons pas encore fini de finir d'être filoutés. En route pour Shanghai.

Dans le zinc, j'essaie encore de mettre de l'ordre dans les dynasties XiaShangZhouQinHanJinSuiTangSongYuanMingQing. Ma douce somnole en souriant et doit sûrement passer en revue les variétés de dumplings : bouillis, roussis, rôtis, rissolés, à la vapeur, en soupe, en canette, en demi-portions, au soya, au Chili et à la sauce patagonienne. On débarque un peu groggy après un certain délai. Le guide nous propose un tour en bateau-mouche non au programme et on accepte. Les kilomètres de gratte-ciel de Shanghai sont épastrouillants. Mais la vue de la ville des deux côtés du Yang Tsé est simplement époustouflante. Une beauté saisissante. Les bâtiments sont éclairés comme si la crise de l'énergie appartenait à un autre siècle. Des profils futuristes fendent le ciel dans une harmonie sans fin et le tout fait penser que l'on se trouve littéralement au Centre du monde.

C'est vraiment un coup de gong pour aiguillonner vos sens et vous faire prendre conscience des lendemains qui chantent en mandarin.

Mais l'écho assourdissant du gong est pire encore. C'est la facture salée du guide qui vous sabre les sens sous prétexte que ce tour n'était pas prévu, qu'il nous a tenu le crachoir et tout le reste.

Vous avez envie de quémander un cierge, de l'encens, un autel sacrificiel, pour recharger votre propre chandelle!

**UN SOURI QUI PRÉDIT L'AVENIR EN JAUNE**

## Feux follets chinois

### Le Shanghai d'antan

Il y a un moment de c'la, j'vous disions qu'il fallait chercher quelque santon à qui se vouer car le terrible empire économique de Ming risque d'être sans pitié et il reviendrait à Guy l'Éclair dit Flash Gordon de concocter avec le génial Docteur Zarkov quelque contre principe d'offre et de la demande tout en veillant sur la fragile Dale. Si les soldats de Ming apprennent la compassion, peut-être que la machine ronde sera sauvée de l'autobousillage et deviendra un havre de quiétude et peut-être y aura-t-il aussi des poches pilotées par des Barun amicaux qui veilleront à perpette sur cette bonne veille sphère déglinguée sur laquelle tant d'âmes titubantes et parfois dissonantes tentent de s'approprier des trébuchantes bien tintantes.

Se balader à Shanghai, c'est comme être à Manhattan. On peut s'y croire. Mais tout n'est pas cirrhose dans la vie, comme dit l'alcoolique du colon au pied de cancre de Chine noire qui voit tout en noir à l'eau de Rosebud bonbon à la bananya pas d'quoi faire un plat. Ces bâtiments sont neufs. Mais seront-ils convenablement entretenus ? À quoi ressembleront-ils dans un lustre ? On ne peut en quittant céans, s'empêcher d'admirer comment près d'un milliard de têtes de pipe sont sorties de la misère, de la famine et des épidémies pour former une masse disciplinée devant laquelle s'ouvre une mutation prometteuse. Mais cette corne d'abondance pourrait s'avérer être une abondance de cornes cocufiantes pour les locaux ou les autres si rien ne change et si le vertige isochrone qui fait tourner la tête aux gens asynchrones et aux dirigeants anachrones les dépasse et f'rait d'eux les deux ex machina des gros Jean comme devant à la queue leu leu. Le tourbillon du succès est une drogue. Comment les jeunots émancipés d'ici ne rêvent que d'emmener leur nombril en pèlerinage sur les plages californiennes et comment d'autres qui ont grandi sans frangins sont devenus des reclus sociaux, demeurant avec leurs parents sans bouloter et comment d'autres encore ont développé des réflexes d'enfants gâtés à mort... Comment certaines des anciennes peintures les plus belles ont été

faites par des artistes sans préension qui ont cherché sans afféterie le dépouillement, l'épucement et l'isolement dérélictif loin de la politique jusqu'à sublimer leurs hallucinations en suspension à la limite de l'insondabilité de leur subconscient. Autant de questions, de points d'interrogation, de pointillés, de lignes tiretées qui vous laissent imaginer tous les scénarios possibles. On peut rester ébahi devant la féerie des feux d'artifice d'ici, mais il reste des zones d'ombre. Le rire jaune et le péril jaune, on en a longtemps soupé. Les Japs on a fini par les connaître. Mais les Chintoques, pas tout à fait.

Faces d'épinards rances. Vous souvient-il que je vous entretins de ce que nous étions entretenillés par le conditionnement quasi immarcescible qui nous fait coller des étiquettes biaisantes sur le dos à en briser l'échine et la porcelaine ? Il est temps de vous déprogrammer mesdames messieurs et d'effacer de vos ciboulots les images bateau. Ainsi, en voyant des annonces de massages de pieds, chasser le pressentiment phobique de se retrouver les guiboles liées à la merci d'un vicelard qui chatouille de sa plume votre plante des pieds pour vous faire avouer vos plus profonds pots aux roses. De même endiguer les schémas qui marient la délicatesse du chinchilla, l'éclat de la faïence, la vénalité insistante des camelots pousseurs de knock-off de toc, la servilité courtisane, la soumission ultraplate du bouseux, la turpitude de l'eunuque jonglant avec les contorsions sentimentales de délicates concubines mal pinées dont la liberté consiste à faire tourner des ombrelles orange mandarin ou vert limon dans le sens antihoraire, la férocité de dragon des pros du Kong Fu broyeurs de testicules, le dépravé qui découpe les mouches en quatre aux Chop sticks, la sévérité de la matrone au chignon tiré plus tu meurs aux sourcils en V et aux dents en W, et la sueur : Celle du tireur de pousse-pousse basané si doux marchant le long des houx, du travailleur de buanderie au crâne rasé autour d'une longue natte finie par un papillon rose et celle cauchemaresque d'un ventriloque et immense Jabba the Hutt trônant sur une moquette ondulante de taons à l'éclat de bronze, tonnante des rires poussifs et des rots de mitraille en vous écrasant entre ses digits visqueux tel un pypythonthon et tout en bouffant avec délice des hybridités rampantes à base de lézards gluants, de crapauds baveux, de cafards globuleux, de mille-pattes semijambistes et de larves poisseuses baignant dans une sauce morvique.



Vous souvient-il patates dégrossies que j'vous débitais qu'il fallait sensibiliser vos feuilles aux nouveaux soaps qui se rappliquent ? Autant les trouver aussi suavants que Flanque Chinatla, et commencer à safraner vos chimères jusqu'à gamberger un messie aux mirettes bridées.

Il suffit. Je m'en retourne à ma pagode y dorémifasoler, y cultiver mes choux et me consacrer à mes vraies spéculations scientifiques. Je vais travailler à résoudre le problème de la congestion des aéroports en concevant une piste d'atterrissage circulaire surmontée de trajectoires d'attente hélicoïdales. Vous voyez bien que la science progresse en posant des questions qui tournent en rond!

Ce séjour m'aura donné le goût des civilisations extra orbitales, telles l'Inde, l'Indochine, la Galagalachine, Chine Chine Chine! On s'prendra au prochain trip.

Tchin tchin!

## **UN SOURI MET À JOUR UN PLAN D'INVASION DE MOGADOR PAR LES CHINOIS**

L'indice qui manquait à Mao

Je fus, pour le récit de mes déboires au pays des noiches, apostrophé par mon fiston pour qui mon génie c'est de la luthomiction trémaïsée d'un demeuré audiençophile. Je vous en fais donc cadeau de ce pays où germent les auberges sept étoiles. On doit sûrement pouvoir s'y faire faire la manucure, le massage des pieds par des mousmés samedimanchées alors qu'on est assis adada sur le bidet tout en sirotant un latté. Savez-vous que l'hôtel Legendale à Beijing charge 3000 \$ la nuit ? Six personnes vous accueillent à l'entrée avec des courbettes, Poignées, robinets et dorures diverses sont en or pur. Le bailleur serait également le proprio d'un casino de Macao. Là est une autre dimension méconnue de la Chine : Avez-vous des Japonais jouer des zeures et des zeures durant au Patchinko à s'en

abrutir jusqu'à ce que mort s'en suive ? Cela n'est rien à côté des Chinois de Montréal qui font disparaître leurs économies au Casino jusqu'au dernier fil de leur bas de laine et jusqu'à ce que suicide s'en suive ? L'alcool a décimé les Indiens d'Amérique. Le jeu réduira-t-il en poudre d'or les acquis de la société chinoise ? J'avons une recette magique. Remplacer l'impôt obligatoire par un achat de billet de loterie obligatoire et la galerie s'empressera de payer le fisc au dernier sou. Adieu les évasions fiscales et les comptes en Suisse, au Lichtenstein ou aux îles Caïman! Pour revenir au rejeon, ma chronique ne valait pas une chiquenaude! De la bouillie pour les chats de Cochonchine! Car poursuivait-il, je n'avions pas traité de l'essentiel de l'essentiel quintessenciel : Et Mogador dans tout ça ? Ça vous les scie, hein? Venant de la part du dauphin, je me dus en toute humilité me méaculpabiliser pour me déserrancer et me réinspirationner. Ave! Scrubiture te salutant!

La connexion à Mogador... C'est le mystère du Graal et de la toison d'or. J'm'en vas de ce pas vous guider mes p'tits Fédors. Ceinturez-vous à mes ailes de condor, j'vas affronter le taurefiction tel un matador. Ouvrez vos Vista pour le décor, tenez bon et faites confiance à votre mentor. Respirez un coup, on va prendre de l'essor. Mon moulin risque d'emballer son rotor et griller votre ampoulette de quatuor en ch'min pour la découverte du trésor major. Seuls ceux qui sont vraiment assoiffés de connaissances seront suffisamment gourdes pour me suivre.

Acte 1 :

Cela se passait vers -718, lorsque les Assyriens décrétèrent à des fins de domination domesticatrice de faire des switches de population entre les natifs du royaume d'Israël et les résidants de Kouth de la lointaine Mésopotamie supérieure qui, par la suite sont respectivement deviendront les dix tribus paumées et les bons clients de la Samaritaine. Well, la tribu la plus au Nord, celle de Dan, fut naturellement expatriée au Nord et au Nord elle ficha le camp dans un long périple le long duquel elle laissa des traces irréfragables de son experdition. Ainsi, elle traversa le Détroit des Dardanelles pour ensuite longer le Danube jusqu'à sa source avant de fonder en amont le pays du Danemark dont les Vikings envahirent les îles du Sud-est et firent un pacte avec leurs aborindigènes, lesquelles îles

portèrent alors le blaze des îles de l'Alliance : Brittain. Et là elles végétèrent frugivores avant de se mettre à la poiscaille et de traverser l'Atlantique. Par la suite, pour biffer leurs traces de l'inquisition, ils baptisèrent leur nouvelle contrée Kan Nada, pour maquiller leur nom identificateur c.-à-d. y a rien lô. Vous comprendrez bientôt l'origine de cette particularité linguistique de nos Kébékwaouis. On y r'viendra. Ces Danites continuèrent donc au Nord boréal et ils se gelaient les pinceaux tant que certains se décourageaient. Pour les r'monter, Moïse leur dit-on, avait coutume de dire Allez! aux siens et cela leur donna l'énergie staminative pour entreprendre la croisière de ce détroit tirketé via les îles Aléoutiennes. Ils atteignirent le chaste continent et tinrent à marquer leur passage d'Hébreux vagabonds en disant ici ibri, non pas l'Ibérie bande de clodos, mais la Sibérie. Ils se gelaient les orteils pas mal mais leur devise fut Kam Chatka. Les sémitologues parmi vous verront clair dans cette structure une extraction de racine molaire trilitaire : Lève toi et marche et ferme-là. Avant de s'éparpiller sur le continent asciatique, ils firent appel à la souvenance de leurs ascendants lares lors d'une lecture publique et de puis le lieu de cette manifestation prit le nom de Korée. Leurs pieds avaient enflé pas mal. Il se trouva un génie qui inventa une nouvelle paire de babouches qu'il appela tong et dit : Moi sortir avec tong d'où son nom Mao Tse Toung. Lors de moments tragiques, notre timonier crut enfin avoir vu l'Eldorado. Il nota que les alluvions faisaient de la rivière Yang Tsé une couleur de pinard et associa Yayine Tsé à la légendaire Thalassos, cette mer couleur vin à laquelle s'étaient rendus les tribus du nord de Dan et d'Asher. Mao ouesta mais cette fois-ci, mais se congela littéralement les fesses devant les pentes himalayesques et vira dépité, aussi vrai que longue marche qui se dit Chang Zheng se marie avec baing baing!

## Acte 2

Ah mais direz-vous, quelle relation entre l'année babouchique et le Mont Sinaï ? P'tit à p'tit vous pigerez. Chwaya! Tous les chemins ne mènent-ils pas à l'unique objet de nos ressentiments ? J'vas pas pontifier, j'suis pas papomane. J'vas donc vous orienter vers la photonique lueur au bout du tunnel entre le 30é et le 40é parallèle Nord et à 10 degrés ouest. Passe-science et passe-temps font plus que farce ni bourrage de crâne barbesque.

M'suivez-vous toujours, pelés et tondus d'basse-cour ? Vous trouvez pas inhumain cet élevage intensif de poules à ponte encagées? Qu'attendent nos verts pour en faire un écoplat ? Ce qui m'amène à Platon, çuila-même qui tisonna la rêvasserie des Anciens en leur révélant, tenez-vous bien, la mythique légende de l'Atlantide noyée quelque part au-delà des colonnes d'Hercule. J'vous dis moi! L'étoile de Cousteau fut surfaite car il chercha cette légendaire île dans les environs de la Corse. Il aurait mieux fait d'aller sur les traces de Surcouf! Y'a pas entorse dans son inférence déducto-inductive dites ? Il a du prendre un pastis de trop à Marsala pour en venir traîner avec sa smala et tout l'tralala là! Qui donc s'aventurait dans les mers occitanes si ce n'est nos Hébréo-phéniciens ? Le non périple d'Haoui, ça vous réminisce un quelque chouya dans vos réseaux neuroniques flous ? J'vas donc illuminer vos bouilles charbonnées par l'inconnuité. J'vas vous faire émerger d'votre torpeur stagnative par ma démonstration dégourdissante dont la limpidité est, vous zen jugerez, papillogustative. Et j'vous l'répète, j'suis pas papiste pour un sou papalin. En avant donc le coup de grisou entendatif et démystifiant!

Les Anciens qui voguaient à l'Ouest, hesperis en grekaoui ou sefarad en hébraoui, se dirigeaient vers les légendaires contrées de Tarshish dans les îles de la Mer, cet emplacement d'où l'on extrayait du cristal, le nom d'une sorte d'icelui étant tarshish en hébraoui, et que les Danites et Ashérites ont localisé dans Thalassos, cette mer couleur de vin de Boldeaux. Mais me direz-vous, le r et le l ne se mélangent qu'en Chine! Justement et pas seulement. J'suis sûr que la mutation vous a traversé entre vos écoutes alors que vous déchiffriez la quatrième ligne de la présente missive! Doncodonc : Où chercher les habitants de l'Atlantide si ce n'est auprès des Atlantes qu'Hérodote qui en a radoté pas mal, a casé dans l'Atlas ? Tenez bien vos électrodes, le contact va s'faire. Où donc se croisent l'Atlas et une région tellurique qui a fait couler les îles de l'Atlantique si ce n'est dans le littoral sud-camaro ? Rappelez-vous du vibrato ébranlatif d'Agadir. Et où, mes fans prédilectionnés, reste-t-il une trace d'îles aux confins de l'Anti-Atlas, si ce n'est qu'à la presque île entourée d'un reste d'îlots. J'vas abouler mais avant, j'dois apporter un autre élément de preuve i-rré-tonneau-table! Quelle est la cité de ce bled connue pour sa fanfaronnerie légendaire et reliez ceci à la supériorité apodictique dont les Atlantes étaient imbus avant qu'ils ne prissent la grande tasse et qu'ils poussassent un grand crouf (bruit

de plouf marin). V'là donc pour Mogador - ceux qui y ont picolé au cru de la ville dit Noé ont également eu la nette vision d'un déluge d'une mer couleur de vinasse - mais ce n'est pas fini. La chevillette n'a pas encore été tirée et la bobinette n'a pas encore chu.

### Acte 3

Les travaux de Miezes ont montré que la langue punique fut autrefois fort riche en ouvrages et manuels de toutes sortes. En moissonnant les mots puniques glanés dans les ouvrages latinaouïs, vous vous rappelez qu'ils en avaient une dent contre eux ces fous de romains auteurs de mille maux. Cartago délecta est! Sacraient-ils. La compilation desdits mots a montré sans l'ombre d'un soupçon d'incertitude que le phénicien c'était de l'hébreu avec de l'accent ashkénaze, c.-à-d. baroukh se prononce bôroukh, le là kébekwaoui se prononce lô etc. C'est après avoir quitté Carthage avec les Byzantins pour se rendre à Bari puis à Rome que l'accent phéniciaoui qui était aussi celui des tribus nordiques d'Asher et de Dan, s'est propagé en Europe. J'vous ramène au périple d'Hanon et aux méthodes phéniciennes de laisser des tours pour repérer leurs colonies à partir de la côte. Une tour en hébraoui se dit Migdal, et en phéniciaoui Migdol, ce qui, vu la mutation dont vous avez vérifié la quatrième ligne de la présente bafouille, se dit Migdor, et, avec l'accent chleuh du Sous, a fini par donner Megdoul, ou Sidi Megdoul, le patron de la ville. Mais c'est là une fesse interprétation car le vrai saint de la ville n'est nul autre que Mao Gadol, le grand Mao et il y a là quelque chose de prophétique. Place à l'oracle!

### Acte 4

Lorsque l'empire du dragon réalisera que la quête de Mao sur le Yang Tsé aura été solutionnée, ils décideront d'investir leurs grands rabs budgétaires dans la découverte de l'Atlantide. Quel autre patelin que Shanghai serait idéal pour le grand camouflage en préparation ? Achtoung! Les milliers de grues à Shanghai seront idéales pour faire croire à la construction de gratte-ciel alors qu'en réalité, ce sont des gratte-terre qu'ils vont tunneliser. Deux équipes se feront la compétition : une reliant le 32<sup>e</sup> parallèle nord et le 122<sup>e</sup> méridien avec ladite coordonnée entre le 30<sup>e</sup> et le 40<sup>e</sup> parallèle Nord et à 10 degrés ouest, l'autre itou, mais en sens inverse en suivant une trajectoire

optimale selon le globe de Mercator. OK, mes butors ? J'devine déjà vos larmes d'alligator j'vas envoyer des castors pour endiguer vos larmoiements de bonheur mes trésors. Une équipe giclera dans l'île et l'autre à l'hôpital Bouveret par respect pour la raison discernative du tablion qui de sa jugeote a sorti les fils du ciel de leur perplexité tsétsésée. Un milliard et demi de Chinois en sortiront en affrontant la houle la la, tous rosis par les reflets marins avinés et iront en pèlerinage à la syna de Rbi Hayim Pinto avant d'embarquer et de revenir au point de départ, le port d'Akhziv, et sans plus faire Achtoung cette-fois. Et c'est ainsi que sera évitée la colère divine prévue dans Ézéchiel 30-15 à 30-16 et que la péninsule de la révélation mosaïque prendra l'appellation de péninsule chinaïque et le buisson ardent dit Chné, brasillera à nouveau pour iriser l'humanité entière.

Acte 5

Rbi Haannania Ben Aqashia omer...

## UN SOURI CHEZ LES PASSE-SAUCES

### Le lion et le Rat

Seuls les scélé rats misanthropiques n'ont pas assisté à l'apparat épique aux carats kaléidoscopiques du mandarinat utopique trônant sur son ziggourat olympique. Un show péroratif, pensez pas qu'j'avions manquer c'la et zbiber l'extase occase de vous turlupiner! Avec plus de 100 000 troupiers agrafés, de nanas égrillardes, de plénipotentiaires surfripés et autant de bénévoles embrigadés tout a carburé à l'huile gouminatique passée sur les trois tifs striés de la marionnette de Cadet Roussel au milieu des oriflammes attiédés par la moiteur ambiante, y avait d'quoi faire bombance. On y a pas été de patte molle bien que ce soit l'année radine qui gouverne les destinées zodiacales alors que les millions de mateurs célèbrent l'année des lionneries. Biglons un peu cette fosse aux rats piégés par la queue. Imaginez le culot de charger 500 \$ pout l'Internet dans la salle de presse et 2000 pour l'avoir également dans sa piaule d'hôtel! Des rats d'hôtel que ces organisateurs! Les rats d'église et les rats des champs, les rats de cave et les

rats de ville, les rats musqués et les rats d'eau, tous à la dérive dans le ratodrome multichrome. À bons rats bon chat et à bon félin léonin bons câlins coquins et pas n'importe où! En plein dans l'baba! C'qui m'fait penser aux plages chinoises avec des myriades de baigneurs m'as-tu-vu, du jamais vu, pas plus qu'un seul dispositif d'aisance d'ailleurs. Ouais l'show a commencé, autant dans sa bergère s'enfoncer. Vous n'pensez qu'à ça fesses de rats! Un peu de décorum. Dégustez un baba au rhum pour vous bifurquer les divagations par la bande d'inspiration douteuse et contenez-vous au sens strict. Pas besoin d'vous dessiner la bande des quatre sans coups en cette journée cinémascopée. Vous souvenez-vous que la dame de Mao et ses trois autres acolytes tentèrent de prendre le politburo d'assaut mais ils avaient oublié leur char et leur coup ne put être tiré. Même qu'ils passèrent à la casserole bien qu'ils chantassent la barcarolle à la vénitienne, ce qui tira le rideau sur le chambardement confiturel étalé au grand dam devant le milliard de quidams rassemblés sur le macadam. De son hamac, Mao lui, a préféré les MacDo saignants aux couac-couacs de mic-mac de bolcheviks  
ultrarouges.

Silence! On nous fait bigler à l'hôtel un vidéo des Olympides. On tourne à la gloire du génie de l'empire narcissique du milieu, ce tigre en papier mâché désorienté qu'a inventé la boussole : Tel un essaim de joyeux maringouins synchronisés au son des tambourins, on y étale l'invention du papier - mais pas du papier-cul car on va passer directement au clavier-cul - la route de la soie, les rameurs de galères, les cerfs-volants par monts, par vaux, par devant par derrière, tout y passe, c'est un chant d'amour qui pète un feu d'artifice encenseur. Arts martiaux immémoriaux et arts déco rococo à la lueur des lampions aux couleurs milletunuitesques ma sœur, si difficiles à marier avec le pourpre uniforme informe. C'est un pays qui bat la mesure pour faire défiler ses légions d'Huns soumis, peu soucieux du qu'en dit raton devant les gros pontes kleptomane des républiques de banane et les potentats des royaumes plus ou moins borgnes des pays perdus aux villes blanches ensoleillées et aux filles jadis connues la première fois qu'j'les avais vues. Et v'lan, on s'prépare à en zyeuter la parade avec des Mongols qu'ont pas les fesses molles, des Tchèques sans provision, des Gallinacés pincés, des Brits incirconcis, des Congolais café sans lait, des Y voient rien, le mouvement brownien des Poméraniens, Moldaviens, Bessarabiens et autres ex-staliniens, des caboches de boches,

des bouts d'chou mandchous, des Soudanais pas si niais, des Perses bouchés, des Irlandais sous dais, des Marocains sans baldaquin, des Panaméens en canotier, des Ottomans sans leur maman, des Ouzbékistans en caftan, des Birmans de ciné-roman, des Cosaques bosniaques, des Huguenots péquenauds, des gitans charlatans, des Romanichels du bas d'échelle, des mahométanes en soutane, des Mérovingiens d'une autre ère, des Carolingiens d'un autre siècle, des Hellènes sans bas d'laine, des Monténégrins sans florins, des Yéménites ébionites, des Slovaques qu'ont l'trac, des Slovènes amènes, des Hindous suce-roudoudou, des Appaches bravaches, des Hurons ronds ronds, des eunuques sans perruque, des Yankees au long kiki, des Macédoines idoïne.

Et voilà mes p'tits rats coquets enfermés dans cette pelote de laine du nom de parc olympique au pied du roi lion qui s'empêtre dans ses mailles au point qu'il ne peut s'en dégager. Seuls les rats vaillants travaillant pourront grignoter les liens un à un et libérer le fougueux félin lequel finira p'tit à p'tit par devenir un gentil p'tit matou démocratique d'arrière-boutique, amen.

## UN SOURI INSPIRÉ EN JOUAL CHEZ LES CHINTOKS

### Les olympiques de la bavante kébékwase

Salut les zaffreux. J'vous vois v'nir et radoter que mes placotages achalants à cogner des clous dans la bière d'un branleux qui a pris une brosse et s'est laissé givrer sur le pavé après une overdose d'cirage et qui asteure, après s'être astiné à virer dans le beurre, n'a pas trouvé le chemin des îles mouk mouk pour sacrer son camp et mettre fin à sa carrière de cave badlucké et jamé qui catche enfin que, à garrocher des tounes aussi lugubres génératrices de maux de bloc, les turluttés en crise elles-mêmes en ont pris leur voyage et mis leur instrument quétaine au vestiaire, laissant leurs gosses poqués se pogner l'baba, convaincus que le boutte ultime est préférable à la situation de plouc qui fait la baboune car ne pouvant plus supporter des faces à fesser dedans et décide per fas et nefas de s'administrer lui-même la plus tofe des décocrissions avec grande fortitude. Câliss de nono! Que faudrait-il pour faire catcher à votre épaisse caboche toute croche, toute paquetée et hermétiquement imperméable qu'il



est temps de cesser de pigrasser et de se péter les bretelles ou faudra-t-il drette-là vous botter les foufounes pour vous faire débarrer le corps et vous faire becter une ronde mémorablement macroencenssante envers bibi ?

Wô! Amanchures de broche à foin disqualifiées: J'en avons plein l'capot de vos débrettantes et déflaboxantes faces écrianchées qu'c'est plus l'fonne, enfants de nanane! Peut-être que le temps frette vous a givrés et qu'il faudrait vous serrer les ouies raboudinées pour vous radouber en titi et vous reploter et resouitcher la zoune ou plutôt vous scraper à la voirie rapport à votre caractère de pissou chrissant en maudit! Quand les hiers seront demain, vous vous souviendras que nos jurons bavasseurs qu'ont suçoté l'sirop du suc de la sève de la moelle de la reviviscence auront eu l'effet d'une intraveineuse dans les artères ensablées d'une momie pétrifiée. Trêve de tataouinages! À c'moment là, belles au bois roupillant, vous viendrez avec vos tatouages de machomalabars ambitionner la lune sans avoir d'ailettes de zoziau. Il n'y a qu'à s'en battre les coucougnettes de votre futur de bonbonne vide défenestrée et penser plutôt à l'avenir concrété prometteur de béatitudes futures tirebouchonnantes et j'me consacrons à préparer l'après vous, car la caque subodorera toujours le hareng. A-t-on jamais autant besoin d'un agitateur de marde que lorsqu'on a affaire à une mouche car quand rien ne l'agite, le moucheron en est roi. Le mot d'ordre pékinois a été de laisser la moucheture tranquille, faire fermer ses clapiers et ainsi faire gober à la grande idylle. Mais vous autres pauvres hères, piètres gueux pouilleux crasseux vlimeux d'vicaires de misère, plutôt que de croire en MarieMadeleinesonp'titjupon d'lainesajupettecarreléesonp'titjuponfrippé sans tâche, sachez que croire aux chimères c'est pioncer les prunelles dilatées. De toute façon, vous zarriverez trop tard les mollasses et ne pourrez-vous enrôler qu'au nouveau sport quesse-ce que les Chintoks ont oublié d'compétitionner pour hourrasser encore plus: la spitoune, c.-à-d. la crachette, bande d'analphabètes!

J'avons compris que certains d'entre vous ont eu d'la misère (difficulté) et ont pigé pantoutte (pas du tout) et ont capoté (perdu le nord), n'ayant pas eu leur kick (n'ont pas tripé, c.-à-d. pris leur plaisir) et avaient besoin d'être boostés (faits démarrer) côté joual (kébékwass). Y a rien lô (C'est pas grave).V'là donc une version pour nonos qui va patcher l'pneu (réparer la

crevaison). Tiguidou (D'accord) ? On part le char (on démarre la voiture). Envoye-donc! J'allons vous servir du toasté sur les deux bords, mais coudonc (écoutez donc)!

Salut les zaffreux. J'vous vois v'nir et radoter (baratiner) que mes placotages (bavardages ou actions sans importance) sans tannants (fatiguants) et achalants (dérangeants-obsédants) à cogner des clous dans la bière (sépulcre) d'un branleux (instable) qui a pris une brosse (s'énivrer) et s'est laissé givrer (geler) sur le pavé (chaussée) après une overdose d'cirage (être dans le cirage = être complètement bourré = saoul) et qui asteure (à cette heure), après s'être astiné (obstiné) à virer dans le beurre (tourner à vide pour un moteur), n'a pas trouvé le chemin des îles mouk mouk (perpète) pour sacrer (foutre) son camp et mettre fin à sa carrière de cave badlucké (bad luck) et jamé (jammed = coincé) qui catche (comprend) enfin que, à garrocher (jeter) des tounes (anglais = tunes) aussi lugubres génératrices de maux de bloc (tête), les turluttés (turluter = fredonner, faire une turlutte = faire une pipe; vous faut un dessin ?) en crise (en christ = en maudit) elles-mêmes en ont pris leur voyage (n'en peuvent plus) et mis leur instrument quétaine (moche, démodé) au vestiaire, laissant leurs gosses (testicules) poqués (crevés) se pogner (attraper, aggriper) l'baba (dargif), convaincus que le boutte (fin) ultime est préférable à la situation de plouc (péquenaud) qui fait la baboune (qui boude) car ne pouvant plus supporter des faces à fesser dedans et décide per fas et nefas (pour le juste et l'injuste) de s'administrer lui-même la plus tofe (rude ; de tough) des décocrissions (tannées, dérivé de corrections) avec grande fortitude. Câliss (calice) de nono (abruti-béta-naïf)! Que faudrait-il pour faire catcher (comprendre, saisir; de catch) à votre épaisse caboche (tête) toute croche, toute paquetée et hermétiquement imperméable qu'il est temps de cesser de pigrasser (picorer) et de se péter les bretelles ou faudra-t-il drette-là (directement, c.-à-d. tout droit) vous botter les foufounes (fesses) pour vous faire débarrer le corps et vous faire becter (jaser) une ronde mémorablement macroencenssante envers bibi (moi) ?

Wô! Amanchures (collections) de broches à foin disqualifiées: J'en avons plein l'capot de vos débrettantes (défoncées) et déflaboxantes (dévrenchées, c.-à-d. mal vissées) faces écrianchées (gueulardes) qu'c'est plus l'fonne (le fun), enfants de nanane (enfants gâtés; nanane = sucrerie) !

Peut-être que le temps frette (froid) vous a givrés et qu'il faudrait vous serrer les ouïes (oreilles) raboulinées (tordues, recroquevillées) pour vous radouber (réparer) en titi (beaucoup) et vous reploguer (rebrancher de plug) et resouitcher (remettre en marche, de switch) la zoune (whatchamacallit masc. ou fém. de zone ?) ou plutôt vous scraper (jeter au rebus) à la voirie rapport à votre caractère de pissou (peureux) chrissant en maudit! Quand les hiers seront demain, vous vous souviendras que nos jurons bavasseurs qu'ont suçoté l'sirop du suc de la sève de la moelle de la reviviscence auront eu l'effet d'une intraveineuse dans les artères ensablées d'une momie pétrifiée.

Trêve de tataouinages (tergiversations)! À c'moment là, belles au bois roupillant, vous viendrez avec vos tatouages de machomalabars (phalocrates) ambitionner la lune sans avoir d'ailettes de zoziau. Il n'y a qu'à s'en battre les coucougnettes (boules) de votre futur de bonbonne (bouteille) vide défenestrée et penser plutôt à l'avenir concrété (de concret) prometteur de béatitudes futures tirebouchonnantes et j'me consacrons à préparer l'après vous, car la caque (barrique) subodorera toujours le hareng (on ne perd pas son odeur, c.-à-d. on garde toujours ses caractéristiques). A-t-on jamais autant besoin d'un agitateur de marde que lorsqu'on a affaire à une mouche car quand rien ne l'agite, le moucheron en est roi. Le mot d'ordre pékinois a été de laisser la moucheture tranquille, faire fermer ses clapiers et ainsi faire gober à la grande idylle. Mais vous autres pauvres hères, piètres gueux pouilleux crasseux vlimeux (vénéneux) d'vicaires de misère, plutôt que de croire en MarieMadeleinesonp'titjupond'lainesajupettecarreléesonp'titjuponfrippé sans tâche, allumez une vierge car croire aux chimères c'est pioncer les prunelles dilatées. De toute façon, vous zarriverez trop tard les mollasses (mous) et ne pourrez vous enrôler qu'au nouveau sport quesse-ce que les Chintoks ont oublié d'compétitionner pour hourrasser (crier hurra) encore plus: la spitoune (de l'anglais spit), c.-à-d. la crachette, bande d'analphabètes!

Ça va tu ? Ça prend pas la tête à Papineau (ça prend pas un génie)! Ostie d'câliss de ciboire de tabernak de chriss (le matériel d'église y passe)! Si après ça vous n'avez pas pogné (réussi à piger) ma parlure, chiâlez-pas (ne vous plaignez pas), j'mets mon brekabras (frein à main). Je n'aurai réussi

qu'à me tamponner (perdre mon temps) et aurai zigouné (essayé vainement) pour walou (rien). J'crisserai mon camp (irai me faire voir ailleurs) et irai crouser (conter fleurette, de l'anglais cruse) ma zizique (musique) chez des moins évachés (paresseux) qu'vous.

J'ai fir la noce devant la TV li jor et la nuit barol d'honor avec ma cascot au merguez et ma coca à voir li zathlètes s'y civer l'cu divan des miyards de Chinois, ces rois des chiqueurs qu'on tot pri li médailles qu'y s'sentent lus. Ji chope ma baboche à la TV quand la purée d'ispice di grand salti zbortif y raté sa coche qu'l'envie d'mourir y te donne et ji pâme di blizir divan un bon goal alors qu'y suent comme des hammams. Aouah! Entention lplézir de voir les bourikos s'y dobzer bzef pendant qui j'y sirote un tajine de loubia aux amandes salées avec un p'tit brin de tchouktchouka, des zitounes noires et de l'agno bourratif. Moi j'vous dis. Si soi dizan za'ma y veulent faire des zolymbics des ansultes, wallah j'y pars tot a fi gagnan. À la fin d'à la fin, j'vous dis!

Le ptit pouète pétawète

Revoyure à la prochaine virée inchallah!

## UN SOURI TÉMOIN DE LA GENÈSE

À ma seconde visite à Hawaï, je décidai de m'offrir une visite à l'île volcanique de Kilauea. Une fois arrivé, je m'approchai de ce qui de loin paraissait comme un jet de fumée. De plus près, cela avait l'air d'une colonne de fumée jaillissant du rivage. Je m'en rapprochai et vis la lave chaude et glissante se déverser dans l'océan en sifflant. La terre se créait littéralement sous mes pieds.

Ce qui me frappa, ce fut l'étendue considérable de lave séchée poreuse qui recueillait les eaux de pluie et des graines de pollen que le vent soufflait. Des touffes allant du minuscule aux grands arbustes jalonnaient depuis le rivage jusqu'à l'intérieur de l'île. La végétation se créait littéralement sous mes pieds.

Ce que l'humain pouvait paraître éphémère devant les forces titanesques de la nature. Les volcans en feu crachaient une lave bouillante à un rythme quasi-régulier et, de penser à ce que pouvaient être les forces enfouies dans le ventre de la terre me donna le frisson.

Grandeur et misère de l'être humain dans l'immensité de la nature qui broie, moule et refaçonne de façon continue la vie de ses maillons cellulaires dans une danse dévorante, absorbante, épongeante, épanouie et recontractée. Un vieux refrain de mon enfance résonna en moi :

Tu n'es qu'un maillon de la chaîne  
Tu n'es qu'un maillon de la vie,  
Tu n'es qu'un brin de joie de misère  
Et puis on t'enterre et puis c'est fini.

## **UN SOURI RETROUVE SES SAVATES ET SON PORTE ZOZIAU**

### **DE MILAN À HIROSHIMA**

Milan à l'heure de pointe de l'après-midi. Chaleur torride. Air empesté par les exhalaisons des tacots. Moiteur collante. Je m'avance vers un rond-point. Un bonhomme en chemise blanche est adossé sur le poteau des feux de circulation au coin d'un croisement encombré. Une voiture s'arrête près du feu de circulation. Une bourgeoise est au volant. Le zigomar tend la main par la fenêtre ouverte, y prend le sac de la conductrice, en retire le porte-monnaie, le vide, le rejette sur le siège. La bonne dame a beau protester, fulminer et crier, l'autre gus reste imperturbable dans sa nonchalance. Derrière-lui, des consommateurs attablés rient à gorge déployée admirant en lèche-bottes ce qui pour sûr est sa dixième récurrence. Une nuée de klaxons qui emplissent l'air accompagnée de cris et d'injures tout aussi bileuses qu'irrévérentes à l'endroit de la conductrice de la part des

automobilistes en arrière force cette dernière infortunée à quitter les lieux sans le moindre fétu en contre-pied.

Hiroshima à la canicule. Nous nous rendons dans un mégarestaurant de plusieurs étages et de style amérloc. Un océan de godillots nous y accueille et nous ôtons les nôtres car la coutume veut que l'on se chausse des sandales japonaises fournies par l'établissement. C'est qu'il faut des plates bas bouches pour apprécier la haute popote céphalopode sans faire ni la sainte nitouche ni la fine mouche ! Nous passons deux à trois heures à faire la bombe en bonne compagnie, graillant et plaisantant guillerètement. Pour l'anniversaire de ma moitié, nos hôtes nous surprennent avec un gâteau d'anniversaire. Je cherche ma caméra et bientôt tous se lèvent pour tenter de la retrouver. À tout hasard je me rends à l'entrée du restaurant.

Tout près de mes souliers se trouve mon tire-clichés à l'endroit même où je l'avais oublié. Une telle chose aurait-elle été possible ou vraisemblable à Montréal ou ailleurs sans matuche ou chaouch à tarbouch sur la touche ?

Sans tomber dans les poncifs et en vertu du troisième oukase, je fixe sans le développer le négatif sur la pellicule de ma boîte à image d'épinalopithèque que ces deux expériences vécues m'ont montré que le code de bienséance n'est pas toujours respecté à l'unisson en ce qui a trait au sixième :

"Tu ne piqueras pas" ni la valoché, ni la babouche, ni le photo-matoche de ton proche.

UN SOUIRI DANS UN IGLOO

J'imagine que vous vous zatendez à ce que je vous parle des aurores boréales, des espaces blancs infinis, de la syntaxe inuit, de la cruelle chasse aux phoques, de la danse des cétacés dans l'onde smalteuse, des rencontres avec des ours blancs, du vent glacé qui calcine la binette, de l'exaltation grisante à piloter un traîneau qui patine à fond de train alors qu'il est tracté par l'attelage des *quimmiqs* qui vocifèrent au vent arctique, des ballades matinales en kayak dans des banquises de brouillard, de mon haleine poissonneuse, de l'éclairage à l'huile de baleine, du soleil *by night*, des caribous qui sustentent les loups lesquels les maintiennent en bonne forme, de ma tenue bedonnante, des coutelas et des harpons qui ne me quittent pas, de la collection d'ivoires de morse parsemant ma hutte de glace cubico-sphérique et qui attendent d'être sculptés, du sens de l'hospitalité des Esquimaux qui vous offrent leur femme pour oublier le froid algide.

*Naksitarpok* ! (Non ! en inuit). Oubliez tout cela et que Mogador est ici compris comme signifiant *illeranaitok inungoark*, car lorsqu'on se laisse osmoser par la nature, on réalise que l'on est en liberté. Pas de klaxons, pas de feux rouges, pas de pollution, pas de matraquage médiatique, pas de battage de réclames, pas de bonimenteur à la lourde, pas de frigo, pas d'utilitarisme, pas de cérémonies, de convenances sociales ni d'idonéités complaisantes, pas de taxes, pas d'horodateur et pas de langues de bois des politiques. Tout cela c'est de la baliverne.

*Takou* ! (Zyoutez donc ! en inuit) Ouvrez donc vos écoutilles constipées et quasi-essorillées, peccables pécheurs et oyez les divagations dont notre majesté meuble sa tour d'ivoire, en attendant d'atteindre le nirvana d'il n'y a plus que soi avec soi, l'égo égal à l'égo, l'en-soi sans distance réflexive avec le pour-soi :

*Intuitu personae*, nous allons, par mesure de bonté, nous mettre au même rang que les îles Palaos, Saint-Marin, Nauru, Monaco, les îles Marshall, Antigua-et-Barbuda, l'Andorre, Tuvalu et Nauru. Conscient que l'air du grand nord nous fera désavantageusement du bien, nous allons nous jeter fissa *in pace* dans quelque igloo perdu *in patribus infidelium* sur le dos d'Amphitrite qui ait la taille d'un tapis de guano et nous octroyer - fors erreur ou omission - le droit incessible, imprescriptible et auto-impétrant de constituer notre propre maistrance, de frapper notre monnaie, donner l'impimatur, d'imprimer nos timbres - avec notre trombine en effigie - de peindre notre drapeau pour l'arriser et l'arborer à desiderata, de frapper nos mandorles, de fonder notre confrairie, de processionner, de jouer nos flonflons, de ganser nos fla-flas, de brandir nos gonfalons sacerdotaux et de coches et d'entonner *O solo mio!* Nous nous tatouons C et D sur nos fesses camboulées et nous aurons ainsi acquis l'immunité diplomatique à n'importe quel poste de frontière.

L'estom lesté d'ostie encensée à l'amschir, nous pourrons monter à l'ambon pour urbi-et-orbiser, nous onaniser avec nos obsessions, recenser nos sujets de mécontentement, édicter des atimies, parangonner, décréter des monitoires *ultra vires*, nous citer *loco citato* et même nous ériger un cromlech, un martyrium, un kourgane, un cippe, un menhir ithyphallique et aussi une koubba, nous sous-diacrer, nous santoniser, nous consacrer à la parthénogenèse, nous suffixer, nous infixer, nous préfixer, nous ritualiser, confessionnaliser, nous guillemeter, nous historialiser, nous épitomiser, nous adoniser, nous colispiéger, nous mythologiser, nous troglodytiser, nous impatroniser, nous serapumiser, nous téléologiser, nous lustrationner, nous sibylliser, nous Saint Siméon Stylite l'Ancienniser, nous monseigneuriser, faire promouvoir notre égobésité et nous gradailer à l'ordre du caïdat des chiffoniers ou au grade de factionnaire de guérite des refoulés ou encore aux blases de garde-chiourme des hardés, de guichetier des pouillés, de palanquiniste de vozigue, de recors, de publicain,



d'huissier de gourbi. Nous pourrions même nous historialiser *motu proprio* en nous faisant auto-élire président *honoris causa* de la communauté de St-Glinglin! Campé sur notre *sedia gestatoria* de la sacrificature et d'une tinette, nous serons le seul hypermédaillé du hit-parade de l'homologation vénielle et inaliénable du mandement de la standardisation de la banalisation de la misère humaine au niveau de notre hémoglobinocephalie. Notre dada chronocide et rigoleboche consistera sûrement à hyperhippoascencionner à souhait. Paré comme Ambroise, thyrsé en main nous pourrions nous dégingander et bayer aux corneilles, mener les poules pisser, tirer des plans sur la comète, vexillologiser, prédiquer, forhuer, radoter, bravacher, mytaylorisrichiser, solenniser, faire l'*olybrius*, défendre la liberté d'oppression, dissiper les rassemblements illégaux à coups de gaule, auto-martyriser et pavoiser la bacchance de disgrâce de notre forfanterie, tout papelonné de notre flafla tralalaesque et de notre chiké chichiteux, faire le faraud tout empannagé *a giorno* tel *de minimis non curat paetor*. Pour être dans le vent, à la page - la une! - à faire fureur, nous pourrions, tel valet de bourreau en fonction, faire le zozo *ad festivalum* en nous enfroquant sur notre trente et un difformant et en nous confectionnant une vêtue requinquée d'imperator en gigogne à plumes rubans, festons, borsalinos, dominos, floquets, plumasseaux, mitres orfrazées, ganses, flots, pompons, houppelandes, cardigans, denims, mandilles, falbalas, djellabas, etc. et ainsi trôler coquettement blasonné et copurchic les atours de notre physique en nous convainquant que *Non vir vestimentum, sed vestimentum virum ornat*, et du haut de notre *sedia gestatoria* bucciner et oraisonner glamo reusement *pro domo* des hagiologies *ad libitum* la houlette à la main - avec le *gravitas* des accents jaculatoires quasi-Churchilliens! *O fortunatam natam me consule romam*. Nous pourrions faire flèche de tout hautbois dodi, roucouler nos falibourdes tridi, bonimenter, phasmer, striduler, chat-huanter, hulotter et aussi chanteronner à notre bon plaisir la malaguena *riforzando* comme une seringue japoniaisante jusqu'à nous époumonner à fendre l'âme en contre-ut jusqu'au trognon comme un huron un jour de foire quartidi, faire le chef d'orchestre capricant du *tretto* des chiasses wagnériennes

palingénérésiques quintidi, imaginer que nous nous faisons bisser à la scala de Milan sextidi, que nous nous faisons terrer à la scala de Maldoror et aussi applaudir à tout casser à chaque virgule de notre *pronunciamiento* louisquatorzesque septidi, sonner la charge et nous auto-octroyer en grande pompe l'oscar diaconal de la cuistrerie pathologique capillotractée octidi!...

*Lasciate ogni speranza, voi chen'trate! Ibi deficit orbis in secula seculorum!*

*Takou* verrats hihanisants : Dans notre gnouf terraqué, nous serons heureux comme un morpion squatter dansotant à croupetons au p'titbonheurlachance tout en faisant ripaille à l'auge dans un haut-de-chausses qui démange (et il n'y a jamais loin de la croupe aux lèvres), comme un lauréat du marathon à l'échalote, comme un semeur de vents drossants ubiquiste (qui récolte des hourras de mouffettes) comme un saint-synode de grenouilles dans un bénitier de gueuze (qui y gonflent jouxte à rendre sa sainte âme) et solmiser Magnificat à potron-minets sur l'autel aromal du fumier en fleur de la gloire en l'honneur unitif de la déesse des isogamies. Pensons-y! Capitolin, nous tiendrons le haut du pavé car au royaume des aveugles, les borgnes mirauds atteints de cyclopie bigleuse passent inaperçus! Nous serons Nogaret pour Esquin de Floyran et Esquin de Floyran pour Nogaret. De la chaise percée de notre augustat, nous toiserons de haut cette humanité que nous aurions connue et qui est maintenant cloîtrée dans sa pseudo-liberté incoercible. Pour meubler nos heures creuses, capons, nous pourrons émettre des tartes d'identité en guise de faffes, des *insolentia reprimanda* à l'instar d'Innocent III, nous imposer le baiser *in posteriori parte spine dorsi*, clamertouthauter notre barodet, déclarer l'état d'*imperium in imperio* et même nous attribuer vison-visu des indulgences, réhabiliter Lounatcharski et vouer Maïakovski aux gémonies, nous goberger de prosopopées, de philippiques et de catilinaires, aurons le champ libre pour nous livrer à la simonie, signer et contresigner *ordinis praedicatorum*, nous prêtrailliser, nous cul-béniter, nous uniatiser, nous cardinaliser (l'abbé fera le moine et l'oblat fournira la

platée), nous diadémer, nous bondieuser, nous diaboliciser et, de notre faldistoire, nous octroyer l'absolution *largando* et nous béatifier *in abstracto* et zou! *Beati pauperes spiritu!*

*Qui habet aures audiendi, audiat!*

## UN SOURI DÉCOUVRE LES DÉMONS BLANCS D'AFRIQUE NOIRE ET LES DÉMONS NOIRS DE L'ARCTIQUE BLANC

Après vous avoir abreuvé de mes fantasmes de grand mongol et César de la banquise, vous croyez sûrement que je me retrouve seulet. Aucunement, vous vous gourez de pied en cap, portugaises comprises. Car le Grand nord est surpeuplé. J'badine pas, j'y vas jurant de mes grands dieux dont desquels je n'oserais sacrer pour rien. Mais qui peuple donc les étendues de glace illimitées ? Langue au chat ? Ici, tout a une âme, les objets inanimés en particulier. Les esprits pervers et vengeurs dits *torngark* sont ceux de tout animal giboyé, de tout zèbre ou rombière lésé, qui font de toute façon partie de la glace, de l'air et des subliminalités inconscientes. Gare à ceux qui les désobligerait! Ils sont également présents dans l'estom si vous vous en êtes sustentés. Ils sont en vous et hors de vous, céans et périphériques, inhérents et métempiriques, sous la glace et dans la sphère céleste. Ils vous cherchent noise. Ces *lijiraks* sont cachés dans la noirceur des ténèbres. Ils vous feront égarer. Les esprits malins vous feront rater votre chasse et briser vos armes au moment qui leur sera propice et qui vous sera néfaste.

Ainsi meublé, votre esprit travaille à consolider toutes les sources de défaillance possibles : les harnais, bien attacher le barda aux lanières du traîneau, veiller à ce que le chien de tête obéisse scrupuleusement aux ordres. Parlant clébard, ceux-ci ont une endurance à toute épreuve. Faut voir leur joie lorsque l'on revient avec une prise. Ils salivent d'impatience. Les animaux dépecés sont partagés selon un rite particulier octroyant certaines parties au chasseur, aux femmes, aux hommes, tout en en faisant des provisions ; les morceaux épars sustentent le bouillon *ya hsra skhina*, les peaux sont raclées, le reste étant laissé aux chiens qui les dévorent avec des instincts de loup. Le coutelas qui découpe les quartiers de viande devient un compagnon communicatif. La transmission d'outils de main à main devient communication, parlotte et interaction.

Ayant complété ma tâche, je me faufile dans le tunnel d'entrée de mon igloo et considère avec respect les ossements de morses et de phoques parsemés. Je mate le dôme et me paie un petit instant le luxe de rêvasser. Le souvenir de sociétés truculentes et bruyantes m'enveloppe tout comme une ronde de petits zoziaux virevoltants autour de ma tronche.

*Nalektok nalaktok!* (Écoutes! En inuit) Nous avons définitivement perdu quelque chose dans les sociétés des contrées dites développées. C'est ainsi que je cogitais, ensorcelé que j'étais par la jubilation intense qui régnait dans les bazars ghanéens. De l'aurore jusqu'à tard dans les ténèbres, les boutiquiers s'interpellaient en riant. Par boutiquier j'entends un quiconque campé devant quelques pacotilles : clous rouillés, ustensiles en plastique, oignons ou poissons frits. Les Ghanéens ont le don de se moquer voluptueusement l'un de l'autre dans l'hilarité. Ils ne semblent guère préoccupés par leur précarité économique. Pour eux, le souci de mensualité d'une deuxième ou troisième hypothèque ne leur traverse pas la pomme.

« *Hello, how are you today ? How can I help you ?* » et nous avons fait le tour de la cassettes dans nos grandes surfaces dans lesquelles chacun est emmuré dans le mutisme formel du sacro-saint paravent de la vie privée. La transaction à la carte plastique, l'acquisition irréfléchie de biens de surconsommation et les soaps hollywoodiens sont devenus les ingrédients du grand mirage qui est venu remplacer la spontanéité de l'échange interpersonnel.

Sur l'autre rive du continent, le mot swahili *mzungu* désignant l'homme blanc se prononce tout comme le mot *mzimu* qui désigne le fantôme ou l'esprit. À voir la fuite en avant au rêve de la vie de l'homme blanc qui prend lentement place sur le continent, on pourrait croire que le démon blanc est en train de prendre le dessus sur les diabolins traditionnels.

J'ai eu l'expérience de ces croyances du néant qui devient réalité dans un tiers pays. Lors de ma première odyssée en Afrique anglophone, j'avais rencontré un homme-légende, Fletcher. Il était grand, convivial, curieux. Il connaissait tout le monde et tout le monde le connaissait. Toutes les portes s'ouvraient devant lui. Tous les soirs, après le boulot, nous nous rendions à différents endroits : musées, gargotes, marchés, vendeurs de souvenirs, d'épices, de poisson, médecins-guérisseurs et conteurs de fortune. Il rendit mon séjour des plus agréables et fort mémorable. Une scène particulière reste toutefois burinée à mon esprit.

Alors que le soir nous étions assis sur la plage à jaser de tout et de rien, il me déclara le plus sérieusement du monde : « Une fois, j'ai vu une fille toute nue sortant de la mer. Sa beauté était inouïe. Elle s'avança vers moi. Je pris peur et partis sur le champ ! » Je trouvai que cette scène avait un côté piquant et pittoresque.

Cinq ans plus tard, alors que j'y retournai, je rencontrai un groupe de planificateurs particulièrement compétents et à l'esprit jovial, les pieds bien sur terre et anxieux de conquérir la modernité, j'entrai dans la salle de

cours et vis le grand boss en discussion animée avec les stagiaires. Je m'assois près de la porte et poireaute.

« Hier, deux nanas sont sorties de la mer. Elles ont rencontré deux gars qui les ont invitées dans une guinguette. Mon pote les a suivies à la buvette. Alors que l'un des deux gonzes se rendait aux water-closets, mon zigomar lui précise que ces deux naïades étaient sorties de la mer. En apprenant la nouvelle, l'interlocuteur devint figé et son état de paralysie extrême persiste encore aujourd'hui et probablement à perpétuité ! »

Le sérieux soudain de mes collègues d'habitude si rieurs me laissa perplexe. Chacun y allait d'une anecdote satanique de ce genre. S'apercevant de ma présence, le grand boss dit : « M. Belanger ici présent est un bon chrétien. Il connaît la Bible. Il sait à quel point Satan est pervers et je vous le dis et je vous le proclame. Satan est là, le stupre est roi, il n'y a qu'à voir le nombre de crimes qui ne cessent d'augmenter. Que ces crimes soient sérieusement châtiés par le Tout Puissant ! Qu'il nous aide à surmonter et l'envie et la tentation et qu'il puisse sanctionner par les feux de l'enfer ces picoleurs de sang du Christ ! »

Sur cette image, je laisse Morphée prendre les rênes et me souhaite *sinnaktomawok okratsiak* (beaux rêves).

## **UN SOURI AU PIED DES PYRAMIDES**

### **AUX PETONS DE CHEOPS, KEFREN ET MYKERINOS.**

Je suis accroupi devant l'ouverture que j'ai creusée dans la glace. Mes mains tiennent un filin immergé dans l'eau glacée. Je ne les reconnais pas. Elles ont perdu leur sensibilité tant elles sont devenues calleuses. Je pourrais saisir des braises et ne rien sentir. Au début, elles se cramponnaient au traîneau avec tellement de force que mes genoux perdaient de leur souplesse. Elles ont développé un gant de cuir naturel,

insoupçonné chez le gratte-papier et le tapoteur de clavier que j'étais il y a peu de temps. Mes épaules sont au rouge vif car pour casser la glace, il a fallu que je m'évertue à fendre au harpon avec toutes mes forces l'intérieur du cercle que j'y avais gravé. J'ahanais fort et l'odeur de mon anorak en intestin de baleine me remuglait des relents auxquels il fallait que je m'habitue coûte que coûte, ce sans quoi, rien ne serait vivable. Et je suis dans l'attente d'une capture sans laquelle ma vie s'arrêterait. Le froid me brûle la face et je vas finir par développer des yeux bridés en voulant rester stoïquement sur ma position.

Je me suis blessé trois fois avec l'hameçon en os que j'ai accroché au bout de la ligne, avec du lard de phoque en guise d'appât. Et cela a fait bougrement mal. Mon « ouille! » a dû ressembler au mot inuit *ii* signifiant hameçon. Ce sont sûrement des esprits malins qui en sont les agents provocateurs. Pour les apaiser, les gens du bled vont trouver des pierres plates et les amonceler en témoignage. Ces pierres maintiennent ces esprits à distance. Considérant le nombre de balourdises dont j'ai fait preuve au départ, j'aurais normalement dû ériger une pyramide de pierres plates. Parlant pyramides, je laisse mon imagination vagabonder sur les sables chauds des ressouvenances en attendant qu'un poisson s'accroche à mon hameçon.

Cheops, Kefren et Mykérinos.

Ce n'est pas une légende lointaine, j'y suis avec ma moitié. Je tente d'escalader la pyramide de Cheops, mais on m'arrête, c'est interdit. Pour pénétrer dans la cache pharaonique, il faut prendre un guide. Soit. La chaleur y est torride mais aussi agréable. Ma femme et moi sortons ensuite à l'air libre.

Un chamelier se tient devant nous. « *Picture ?* » Averti par l'expérience de mes prédécesseurs, je demande : « Combien ? » « Ce n'est pas important,

montez, montez ! » Je refuse. Pour ma femme canadienne, une photo à dos de chameau peut représenter le summum de l'exotisme. Aussi j'avance :

- 3 livres égyptiennes et sans plus ! Nous sommes d'accord ?
- Montez, montez invective-t-il à l'endroit de ma femme !

Ma légitime, qui n'a pas connu le tiers-monde, perçoit le monde comme une grande surface aux prix étiquetés. En bonne nord-américaine, elle a une conscience aiguë du droit des consommateurs et sait y mettre le paquet quand elle se sait en son droit. Nous reviendrons à elle.

Le chameau plie le genou, ma femme s'y attelle, le chameau se soulève en la balançant. Je n'ai pas le temps d'ajuster mon appareil que le chamelier d'un coup de trique en arrière des genoux avant du chameau le ramène illicou en position agenouillée. Éberluée par le vertige dodelinant et rapide, ma femme en redescend quelque peu déconcertée.

« Vingt livres, sir. » Je refuse, il insiste. Je le récuse, il s'obstine. Je lui place trois livres dans les mains, il m'attrape par la manche et ne lâche pas. J'ai beau préluder, il récidive. J'ai beau faire, il s'accroche quitte à oublier les autres touristes tentés par l'envie de prendre leur pied en immortalisant par la photo le souvenir embaumé de la rossinante du désert, persuadés à l'émeri que l'hirondelle fait le printemps, que les poules couvent des canards et que les chameaux accouchent le désert.

C'est alors que je vois ma femme se déclencher en mode automatique : « C'est une honte ! Je vais me plaindre au ministère du Tourisme ! » Le chamelier ne daigne même pas regarder dans sa direction, probablement parce qu'elle n'est que femme. Elle prend alors la bride du chameau et dit : « Nous allons à l'hôtel Hilton. Tu peux nous y accompagner avec ton chameau, tu ne recevras pas un sou de plus. » Elle tire la bride. Le chamelier ne comprend pas. Son boniment le subjugue. Sa faconde l'ébaubit. « J'espère qu'ils ont de la place pour ton chameau en prison !



Police ! » Ajoute-t-elle. Ce dernier mot agit comme une torpille et cet artiste des coups fourrés en prend un coup et gamberge sa déroute car, tel un babiroussa qui se voit dans le miroir pour la première fois, il réalise sa condition d'encorné des grands jours.

Bouche bée, le chamelier reste planté là médusé kex et, gros Jean comme avant devant, retourne lentement sur ses pas, petonnant tel un spectre des sables. Ça lui fera les ergots et moi une belle jambe coqueriqueuse.

Cheops, Kefren et Mykerinos.

Plus de quatre mille berges d'histoire contemplent la nature humaine immuable.

Une secousse me réveille sec. Une prise! Adieu histoire, adieux chroniques, adieu anecdotes. Je tire le poisson à moi, l'assomme, lui ouvre les entrailles et le dévore cru avant qu'il ne gèle. Bon appétance!

*Ya hsra serdila ala elfakher!*

## **UN SOIRI TRAITE DES ESQUIMAUX ET DE LA QUESTION JUIVE**

J'veus zavions dit que le manque de repères dû à l'astre du jour de minuit quasi permanent fait quelque peu perdre le nord au gens d'ici. Ainsi, l'on change de sens facilo. Pensez-y, au pôle, c'est le seul patelin où on peut aller 100 mètres au Sud, 100 mètres à l'Ouest et 100 mètres au Nord pour se retrouver au point de départ.

Aussi, ne point s'étonner qu'esquimo peut se lire moiquse, déformation de Moïse car comme tout péquenaud un tant soit peu versé en sémantique le sait, les s, ixes ou isques permutent. Pensez-y! N'est-il pas évident que pour un flic proluxe le temps est au beau fisc? Ne dit-on pas tirer un coup sec? N'a-t-on pas à l'esprit la boxe en pensant au boss? Non confexe-t-on pas quelque peu la vérité au confessionnal? Un casque ne protège-t-il pas contre la casse? Marx et sa culture des masses semblaient pas venir de Mars? Un peu d'imagination boudious! Pas besoin de vous conter que les zoms ici se rasent le crâne en se laissant une touffe rondelette en forme de kipa au sommet pour vous convaincre de l'évident!

Cette lointaine tribu a une vague idée de ses origines encore moins de la problématique qui nous intéresse. J'allons vous présenter icelle en des termes locaux. Dans la nature, les êtres animés sont des loups qui s'entredévorent pour des questions de survivance. On chasse, généralement pour se sustenter, et cela est assez bien accepté et respecté. Le cycle de l'azote suit son cours et la vie se régénère. Le loup chasse le caribou, l'ours chasse le loup, l'homme chasse l'ours, qui chasse le loup qui chasse le caribou et ainsi va la vie. Mais il est un tout petit animal que tous ici convoitent. Il est petit, quasi-insignifiant dans ces immensités, mais il est aussi très vulnérable. Les animaux se terrent devant son gîte des heures durant attendant qu'il pointe du museau. Les hommes font de même et disposent des pièges à perte d'imagination pour le coincer. Qu'a donc cet animal, dit *tireganierk*, un simple renard, que tout le monde lui en veuille si tant alors que tant d'autres ont plus de chair et de fourrure à offrir?

C'est que ce petit renard a une fourrure argentée qui le rend unique. On le chasse pour le plaisir, pour en faire un trophée. On lui rend la vie dure et misérable. On le piège d'une façon obsessionnelle sans lui laisser la moindre chance de s'en tirer. *Tireganierk* est interprété comme « Qui tire gagne. » On lui en veut d'être beau, on lui en veut d'être spécial.

Il en va de même pour ceux qui s'accrochent à la loi mosaïque. On les traque, on les juge avec des normes hors-normes, on veut qu'ils

démontrent qu'il y a vraiment une vérité. Laquelle ? L'homme est un loup pour l'homme. On n'échappe pas à cette condition. Mais l'homme n'est pas qu'un estom. Il a une caboche, il a une jugeote, il a une dimension qui le met au-dessus de lui-même, quand bien même il a soif de pouvoir, de fric, d'égo, de vanité, etc. Comment prouver que cette dimension existe bien ? En s'acharnant sur ce petit peuple qui a une propriété qui le rend unique.

Laquelle ?

Il a tout simplement inventé Dieu.

## **UN SOURI RÉÉDITE LES LETTRES PERSANES À PARIS**

### **MONSIEUR, VOUS N'Y PENSEZ PAS!**

Dans cette société inuit, on vit sans contrainte ou on vit en imitant. Sans impératif. Sans être indolent, on accepte. Ou non. On mande. Ou non. Même les mômes vivent sans directives et sans balises moralisatrices. On est. Ou non. C'est notre affaire. Ou non. On agit quasiment par instincts. Kti li veux ti li choize comme on disait chez nous. La seule prescription est la préservation. C'est elle qui dicte spontanément l'action à prendre. On bouffe. On déguste rarement. On se sustente. Bien. Que nous sommes loin des titis qu'on sature d'instructions comme on gave les oies du Périgord, des étiquettes étriquantes, des conformités d'exéguités, des retenues biscornues, des protocoles de faux-cols, des idonéités d'obliquités, des civilités recuicuitées, des conventions d'insidiations, des obligations sans filiations, de politesses en boîte à vitesses, des salamalecs de blancs-becs, de réserves de verve d'on dit rebondis, de non dits arrondis et de courtoisie à la vas-y, d'apparences de révérences, des faut et faut pas sans faux pas. Tout ça, c'est du poulet! Tcha tcha tcha! Chaque jour qui passe, on se libère telle une pelure d'oignon frivole qui virevole et s'envole. La personnalité de louve-garelle conjoncturelle s'estompe car on en est recru. Et on se retrouve là, naturel anticonjecturel et lustucru, mais écu.

Paris. Dans un parc, rue de Gazan, j'attends un ami dans un restaurant sis au milieu du parc. Un Monsieur en papillon, formellement jovial et jovialement formel se radine à ma table.

- Est-ce pour manger ?
- Oui, sitôt que mon zig se sera rallié.
- Je puis vous conforter en quelque chose ?
- Un café.

Mutisme perplexe du Monsieur qui semble tourner de l'œil derrière ses lunettes carrées.

- Monsieur, prenez votre temps pour vous prononcer.

Il s'éloigne à pas feutrés tel un polichinelle monté sur échasses et disparaît pour une quinzaine.

- Monsieur a fait son choix ?
- J'en ai pris mon parti. Un café.
- Monsieur, vous n'y pensez pas, vous ne prédilectionnez pas un apéritif ?
- Nenni.
- Je repasse.

Il s'esquive une fois de plus, tel une girouette désazimutée montée sur béquilles au haut d'un clocher sur le point de sonner le glas pour un moine défroqué. Je le repince au tournant.

- Pourrais-je pomper mon caoua ?
- Mais enfin, Monsieur, comment vos papilles gustatives pourront-elles apprécier et savourer notre popote si vous préludez par un café ?
- Écoutez, je suis d'Amérique et l'on y sert la bistouille comme on veut l'orchestrer et sans trouver à récriminer.
- Irréfragablement faux ! Même les Américains se sont initiés à la boustifaille. J'ai été à New York et peux en faire foi ! Ici, ce n'est pas un self où l'on peut becqueter en amorçant avec du noir !
- Pourrais-je avoir un casse-croûte avec du café ?
- Ça oui, mais vous n'anticipez pas dîner avec votre pote ?
- Si, mais je m'adjugerais le café tout en dévorant le sandwich de mes mirettes!

Aussitôt dit, aussitôt fait, devant ses prunelles de merlan congelé.

Ici au Nunavut, on vous place sous le nez un bol de vers rampants.

Et on s'en fout si vous vous sentez l'envie à frapper dans le tas les poings de fer dans un gant de velours à plein fouet à bâtons rompus à tour de bras raccourcis les coudées franches à souhait ou d'y aller tout de go assouvir votre fringale dévorantesque.

## UN SOURI PRIS DE NAUSÉE À ZANZIBAR

J'ai perdu le compte des jours. Le soleil de minuit m'a fait détraquer mes repères. Au début mon rythme biologique me servait de coucou. Plus maintenant. La batterie de ma montre a fait défaut et je n'en ai que dalle. Enlevez le temps de l'équation de la vie et que vous reste-t-il ? L'espace à perte de vue. Enlevez les repères de l'espace et que vous reste-t-il ? Les yeux embués de blancheur et les oreilles pour écouter le vent. Et c'est dans cette réalité que mes compagnons dénichent les dénivellations, dépistent des animaux et sont attentifs au moindre écho de grognement. Le besoin fait l'organe et l'organe nourrit le besoin. Le cycle de la vie est simple, sans au-delà, sans morale culpabilisatrice, sans péché ni sacrilège envers quiconque.

Nous faisons partie des éléments qui dépérissent et se régénèrent.

Intellectuellement c'est acceptable.

On vint nous annoncer qu'il y avait eu un accident mortel. Un chasseur avait fendu le cœur d'un ours blanc de son harpon en dent de morse puis l'avait transpercé de l'autre côté de son harpon taillé en lance d'ivoire. Il s'avança pour dépecer la bête, mais celle-ci vivait encore. D'un coup de

patte, elle lui avait brisé la nuque. J'eus droit à une cérémonie d'inhumation. Une sorte de danse dans laquelle on imite la ménagerie : on piaille, on cacarde, on oisonne, on oisillonne, on piaille, on hurle, on ulule, on hulule, on grogne, on rognonne, on glapit, on aboie et on vrombit comme un hélico. La chorégraphie gravite autour des objets ayant appartenu au mort avant de le laisser sur la glace avec ses objets personnels, recouvert de quelques cailloux plats. On m'a fait comprendre qu'il serait laissé en pâture aux animaux du grand nord qui le déchiquèteront. *Vae victis!*

Nous faisons partie des éléments qui dépérissent et se régènèrent.

Intellectuellement c'est acceptable.

Mais je ne pus m'empêcher d'avoir la nausée à penser que d'ici peu, les loups et les ours s'en régèleraient. J'avais déjà vu des ossements humains, restes de tels repas macabres. Mais je ne pus chasser l'idée que tout cela était révoltant. Je me mis à penser que ma becquetance elle-même était composée de cadavres humains et j'en eus la nausée. À ne pas vouloir me redresser. Plié en deux, il me souvient d'une expérience nauséuse que je ne suis pas prêt d'oublier.

Quelle quantité de liquide le corps humain peut-il contenir ? Pendant la traversée - express - menant de Dar Es-Salam à Zanzibar, je me posais cette question. Chaque secousse de la coque contre les vagues s'accompagnait inévitablement d'un vomissement de bile. L'humidité était telle que le ferry lui-même semblait suinter. Chaque fois que je regardais ma tocante, je m'attendais à ce que 30 à 40 minutes se soient écoulées, mais non ! 3 ou 4 minutes tout au plus ! Je tentais toutes les positions : assis, étendu, d'aplomb, à tous les endroits : la coque, la proue, la cale ou l'étage supérieur. Mais rien n'y fit. Tout autour de moi, mecs et nénettes me jetaient des regards attendris, relayant sachets et kleenex. J'étais vidé mais cela n'était que peu de chose à côté des terribles coliques d'estomac et je craignais d'avoir attrapé quelque affection tropicale.

Zanzibar a toujours représenté pour moi une ville d'aventures où les pirates faisaient la loi. Au gré de mes lectures, une évocation romanesque de ce pays de *Zanz* (prononcé Zandj), c'est-à-dire ce pays de Noirs, m'était resté en mémoire. Lorsque je débarquai, je fus hué par une vingtaine de jeunes qui hurlaient l'un plus fort que l'autre. C'étaient des crieurs rattachés à différentes compagnies de traversiers. Impossible de comprendre quoique ce soit, pas même au guichet où je m'arrêtai.

Lorsque je fus arrivé, ce fut la même scène qui m'attendait, les chauffeurs de taxi voulant le client, criant l'un plus fort que l'autre. Entre eux, un court barbu à la voix de stentor me demandait de ne pas leur faire confiance. Il est bourré, criaient les autres, ne faites pas attention à lui. « Oui, je suis soûl, mais lucide et honnête » leur répliquait-il. Ne pouvant trouver mon guide, je me dirigeai vers le bureau d'immigration, le barbu sur mes pas. Je quittai le port et y revins pour voir enfin mon guide tout cravaté. Il m'avait attendu sur la partie supérieure du quai, bien au-dessus de la foule dense qui s'y tenait. Il pleuvait et je cherchais un panneau nominatif sans penser à lever les yeux!

Je désirais explorer les musées et sillonner la vieille ville. Je fus bien servi. Les photos quasi blanchies des premiers explorateurs de l'Afrique étaient des reliques en soi. Le luxe grandiose des palais des sultans arabes contrastait avec les sordides marchés d'esclaves qui faisaient l'inévitable halte dans les lieux historiques de l'Afrique. La vieille ville était des plus pittoresques ; ses rues ont l'étroitesse d'antan. La population à majorité noire et en minorité hindoue vaquait à ses occupations sans se soucier de moi étant donné que j'avais un guide. Les menuisiers fabriquaient des portes ciselées, les artistes peignaient et les boutiquiers tenaient en stock le même étalage de sculptures et de boiseries qu'à Dar Es-Salam. Un vent de conservatisme semblait souffler sur la ville car les mousmés y étaient presque toutes voilées. Je trouvais à cette ville une atmosphère de paix et de sérénité qui ne fut pas sans rappeler la ville de mon âge innocent.

Plutôt que de courir visiter les plantations d'épices, je décidai de cuver quelques boissons gazeuses en regardant la mer. Je revins tranquillement vers le bureau de tourisme, sentant que mon guide ne pouvait comprendre que j'ai eu du plaisir à déambuler dans ce bazar. Le directeur de la boîte m'invita à prendre le *five o'clock tea* et me conduisit dans la cour d'un bel hôtel à proximité.

Mes aïeux ! Du jamais cru et du jamais entendu. Aux mégaphones saturés de décibels, les annonces de départ des traversiers se livraient une lutte sans merci. Il était humainement impossible d'en piper mot. Je sentais qu'un mal de tête terrible allait m'envahir et demandai à rentrer à l'intérieur de l'hôtel. J'y eus droit et aux mégaphones vociférant et à un canal de télévision sonorisé à bloc.

Le temps finit par s'écouler et je remerciai le ciel d'avoir pensé à prendre un guide en voyant la nuée de porteurs et d'annonceurs qui s'attaquaient aux bagages des quelques malheureux touristes désorientés.

Je m'installais sur le pont avant, eus une courte conversation avec un coopérant de la Chine communiste qui me vanta son pays et son régime avant de me demander les salaires moyens en Amérique, la procédure à suivre pour immigrer au Canada ou aux U.S., les conditions de permanence, etc. Je ne pus continuer la conversation car ce fut de nouveau les vomissements, les coliques, les regards attendris et le temps interminable.

J'arrivai ou finis par arriver tout raplapla, entièrement vidé, n'ayant la force ni de dire un seul mot ni même de me traîner flagada jusqu'à mon chauffeur qui m'attendait en gobant les mouches avec patience et sémillance.

Qu'étais-je allé faire dans cette galère ? La soif d'exotisme et de découvertes m'y avait mené. Alors que je mourrais d'envie de boire de l'eau minérale, je me disais mentalement que si c'était à refaire, je m'abreuverais encore et encore d'exotisme et de découvertes. Tchîn tchin !



Pour exorciser ces images qui m'obnubilent l'esprit, je déterre des pierres plates et construis sur la glace un petit monticule en souvenir de. Je camoufle mes hantises pour effacer la trace de. J'éclipse mon passé pour me détacher de. J'y allons d'un grand hurlement du cœur libérateur qui s'enfle et se prolonge, majestueux et lugubre, tout comme celui des loups.

Subitement, je veux me retrouver en mon enfance à Aït Bayod où durant le pèlerinage au saint, les gens plaçaient des cailloux sur sa tombe. Les jeux d'enfance, les musiciens, les chansons qui n'en finissaient pas. La joie naturelle, la confiance en la rédemption, les psalmodies de toujours.

## **UN SOURI S'ÉLÈVE CONTRE LA BUREAUCRATIE À NAIROBI.**

Ô les silences suivis d'actes purs. Silences perturbés par l'hélico qui vient vérifier qu'il n'y a pas d'urgence et que les extravagants de mon genre sont toujours animés de vie et d'envie de rempiler. Une jeune soldate de l'armée canadienne en descend. Emmitouflée dans des matériaux ultramodernes, mais féminine. Elle m'offre son thermos de thé chaud. Je la scrute, je la connais. Elle est de Dollard des Ormeaux et deux ans plus tôt, avait tenu un stand invitant les amants de Sion à reboiser le pays. Elle est heureuse comme tout, s'inquiète des premières nécessités, pensant au moindre détail avec la précision d'un métronome, met de l'ordre dans mon igloo en un tour de main et repart avec un sourire de fée.

Son passage n'a duré qu'une heure, mais il a semblé en durer plusieurs. Tout fut preste et prompt. J'enverrai bien les administrateurs du globe et de Navarre s'inspirer des actions qui ne vont pas chercher de midi à katorzeures. Tiens. Mon arrivée à Nairobi fut un exemple parmi tant d'autres.

Je venais de me farcir seize plombs d'avion d'affilée plus les temps d'attente ! Vivement l'hôtel !

Au contrôle des passeports, on exige un visa. Mon agent de voyage m'avait pourtant assuré que la chose n'est pas nécessaire. Je demande à ce que l'on appelle ma personne-contact qui m'attend dehors, mais rien n'y fait.

« Je relève du ministre de l'Immigration et me fiche des instructions du ministre de tous les autres ministères » articule le fonctionnaire imperturbable. Il faut alors faire la queue et pour longtemps dans la chaleur moite de la moiteur chaude. Les papiers sont scrutés, visés, griffés, avec une solennité qui siérait à la procession du carrosse de Sa Majesté toute britannique. Sans se presser, en sirogobant un thé brûlant noyé dans du lait condensé.

Mes valises ne sont pas arrivées et nous prenons la route pour l'hôtel à 30 kilomètres de là. Il fait 29°. Le porteur du gourbi insiste pour porter ma sacoche légère. Nous entrons dans la chambre et sommes accueillis par un beau lézard coloré qui semble poser pour un concours de beauté. J'ai encore mon passeport en mains car je viens de m'enregistrer à l'hôtel. Le porteur me le pique swiftement et s'en sert pour diriger le lézard vers la porte.

Le lézard se cache dans l'armoire, en ressort rossard, passe le long des murs se promenant d'interrupteur en interrupteur. Le porteur commence à souffler. Il est en nage. Il grimpe sur le lit, pirouette et saute, ahane, injure, fulmine, piaffe en dessinant de son corps des apostrophes, des parenthèses, des virgules, tel un scribe acéphale et anahiéroglyphe à la recherche d'un papyrus en pelure d'oignon mal planté que les dunes ondulantes du désert nubien ont balloté jenesaizou. Mais le lézard s'esquive dans une nonchalante élégance, se pognant du gnagnan défailant. Pendant tout ce temps, j'ai oublié mon épuisement tant j'étois pris de ravissement par l'impayable tableau. Quinze minutes plus tard, je récupère mon passeport.

Que faire maintenant ? Que d'autre que bouquiner ou écrire ? Tip tip. Et encore tip tip. Ou pt'êre tap tap. Quelque chose goutte sur une plaque de

métal avec une régularité déconcertante, J'éteins l'air climatisé mais le « tip tip » continue. J'allume la télévision. J'ai droit à un film indien muet ou à un film américain pour les sourds, car je ne peux faire jouer le contrôle de puissance. Je remets l'air climatisé en marche, espérant que son bruit étouffera quelque peu le flic floc. Ou pt'êtr c'était un flic flac. J'enrage et sollicite une autre piaule.

Le préposé n'ose pas. Il est tout simplement surdosé par la consigne de la routine. Il me fait penser à un ouvre-boîte rouillé par des règlements demeurés ou un émeu qui n'arrive pas à s'élever au-dessus du poulailler. Par contre, il est prêt à faire appel au réparateur qui crèche à une cinquantaine de lieues de là. Il est 1h30 du mat. J'enrage, je désespère, je vieillennemie. Le réparateur ne sera pas venu en fin de compte. Ze me sous zenveloppé de serviettes et ai été m'allonger sur la plage, m'attendant en tout temps d'être pris en affection par des maringouins spinescentieux, par des lézards pernicieux ou par des singes licencieux.

Au Nunavut, j'avions effacé de mon esprit tous les désagréments pour ne retenir que la danse canardesque à laquelle j'avais été témoin et dont j'avions entretenu, raclez-donc les méandres glauques des souvenirs visqueux de votre disque mou! J'imagine que je devrais paraître aussi drolatique à la prochaine danse inuit où les hommes se tenant la paluche font un grand cercle avec les femmes se tenant la patoche. Tiens, je devrais leur enseigner une danse berbère accompagnée de youyous !

Mon royaume pour une derbouka !

**UN SOURI ABUSE LE SYSTÈME À ATHÈNES**

Les zèbres d'ici vous laissent entrer dans leur intimité tout bonnement. Sans arrière-pensée. Je les découvre avec un enthousiasme immaculé. Comme eux, je polis des statuettes en stéatite, pour passer le temps. Je ne peux me dire qu'un tel accueil a toujours été de mise au cours de mes pérambulations.

Athènes. C'était l'été. Une chaleur moite et une pollution qui vous donne l'impression d'avoir pris votre vol dans le tuyau d'échappement d'un moteur diesel. Assommé, je prends un taxi à l'aéroport et m'affale sur le siège arrière. Le chauffeur chauffe. Il galope, vire sec, déambule les pentes, ascensionne les côtes, vire encore et encore. Ce régime me lasse. À tout hasard, je jette un coup d'œil sur le compteur. Y en a pas. Tel un brouillard en mouvement, je me laisse mener en bateau. J'arrivons enfin avec une facture de 60 dollars. US. Pas de reçu. Je règle. Le portier de l'hôtel hale mes valises en arborant un sourire convivial. Je lui demande si le prix que j'ai réglé est correct. Il s'en va d'un fou rire hilare. Appelle des témoins : des blanchisseuses, des caissiers, des garçons de café, des vidangeurs, des vagabonds. Tous se marrent; se bidonnent jusqu'au-dessus du seuil de flottaison, se gaussent à dégager les relents d'ail du souvlaki de leur bonne-maman, le tsatsiki de mère-grand anisés à l'ouzzo de tonton zozo, se tordent, s'esclaffent, se galvanisent, s'ironisent, se boyautent. Par politesse, j'me gondole également avant de me fendre la pêche à mon tour. On m'a tiré par la manche, pour me montrer, juste au-dessous de la véranda du restau, l'aéroport d'où je viens d'être transbordé.

Ô civilisation!

À Delphes, j'en ai eu pour mon argent. Delphes dont j'ai rêvai, rêvassé, fantasmé et halluciné depuis ma chère et douce et tendre enfance. J'entre au musée tout excité à l'idée que je vais reluquer, guigner, lorgner, mirer, vénérer et m'engouer jusqu'à l'extase. C'est tout juste si je ne suis pas prêt à tomber à genoux tout sec tel un joueur de hockey dont le liquide synovial a été remplacé par de l'huile d'olive vierge sainte. On me propose un ticket spécial pour pouvoir prendre des photos, je trouve l'idée aussi saugrenue

que farfelue et l'ignore, quand bien même il m'est avisé et ravisé qu'un pandore pique sur les resquilleurs tel un condor un jour du 9 thermidor. J'vous annonce le topo : une famille britannique (qui a payé un billet pour prendre des photos), un inca des Andes, une vioque genre prof d'études classiques stricte et mézigue.

Ubuesque, le maton agresse une petite anglische biscotte elle a pris un cliché alors que la famille n'a pris qu'un seul billet et n'avait donc le privilège d'utiliser qu'une seule et unique caméra. La petite est au bord des larmes. Le sud-amerloc décide de prendre une photo, se fait enguirlander. Je cligne un œil et la blondasse british me met son billet jaune dans les mains que je place en douceur dans la paume du sud-amerloque. La vioque semble choquée mais se retient. Le garde-chiourme roule ses œilletons. Sherlockholmesque, il sort pour s'enquérir du nombre de tickets jaunes rédimés, revient furax pour me voir prendre un close-up du sphinx avec la décontraction d'un constipé qui fait des mots croisés cinquième niveau, hurle à mon endroit qui lui rétorque que j'ai utilisé la caméra de la british car je suis meilleur photographe, suite à quoi je place ma caméra dans le sac de la lady et le portier des lorgnettes commence à baver de rage. Il râle, fulmine et écume furax en voyant la fillette rire d'un sourire taquin. Il peste et maronne et nous ignorons tous sa rogne en jactant mythologie en parlant le franglish comme une vache latino. Il ne pipe mot, brûle de piger, mais c'est au-delà de ses qualifications. Nous prenons notre temps, bavassons alors qu'il jabote Zeus sait quoi.

Il perd son cool. Il en prend une camboule kafkaïenne qui le vide jusqu'à son dernier nanojoule. Et le voici qui déamboule tel un derviche chasse-mouches qui a gobé une surdose de toupinambours et a perdu sa manivelle, son tarbouch et sa bouboule à Istamboul et qui, asinesque, vient de vivre en temps réel la transgression *in prima instantia* de l'article 330 courtelinesque *in praesentia* de la *galeria*. Après quoi nous nous installons à la cafétéria, déposons toutes nos caméras en vrac sur la table en compagnie de la matriarche à laquelle rien n'a échappé et qui n'en a pas moins savouré

la cocasserie. Elle dégèle donc. L'épieur nous a suivis, les yeux coagulés et désorbités, escomptant nous contradictionner ou nous extraditionner. Nous l'ignorons royalement. D'autres clients sont entrés dans la salle du sphinx et il s'en va casaque.

Le glacier hérissé de séracs qui se dresse devant ma tronche décrit bien l'ire et le dépit du sire. Moins la majesté, il va sans dire.

À l'entrée des igloos, il n'y a ni groom ni portillon. Nul besoin de main forte ni de salamalecs pour se faire respecter en entrant. Le je est roi.

## **UN SOURI L'ÉCHAPPE BELLE À KINGSTON, LA JAMAÏQUE**

Avec le temps, je réalise que je me sens vraiment libre sur la banquise, à l'abri des contraintes et des machiavéleries. La rudesse de l'existence laisse peu de place à la roublardise. On vérifie les sangles des chiens, on aiguisse les harpons et les lames, on conserve les vivres, on batifole avec les mônichons, on ficelle serré les sacs de voyage. Qui a le temps de penser à léser, leurrer et duper ? La nature fournit tout. Le pognon est quasi inconnu, les biens matériels plus encombrants qu'autre chose. On vaque donc à ses occupations, sans malice et sans appréhension de malice. Ce qui n'a pas toujours été le cas dans mes odyssees.

La richesse, et particulièrement la richesse nouvelle, crée des inégalités et des jalousies. Arrivés à Kingston, nous assistons à des mariages cossus à l'hôtel, avec cortèges fleuris, longues robes aux couleurs vives et appareil royal. Nous quittons le restaurant et, de sa propre initiative, la serveuse négocie le prix de 200 dollars pour nous rendre au centre d'artisanat.

Le centre d'artisanat est modique et on a vite fait le tour de la marchandise. Les vendeuses ne comprennent pas que l'on puisse refuser une offre sur de la pacotille dont on ne veut pas, même si cette enchère à rebours est

modifiée de façon élastique. Nous tirons not' révérence pour nous payer un peu de footing le long de la grève.

La bleue est mon oxygène. Elle me libère et me réconcilie avec moi-même. Au milieu des roches et des algues, un groupe de personnes s'affaire à je ne sais quoi. Mais voilà qu'un petit groupe de Jamaïcains en haillons nous suit à distance. Nous avançons, ce dont. Nous arrêtons, ce dont. D'habitude, j'ignore ce genre d'importuns mais ma légitime ne bigle pas cela de la même façon. « *They give me the creeps !* » Aussi décidons-nous illico de rentrer à not' gourbi.

Miracolo ! Un tacot. Je jase avec le chauffeur et le julot confirme le prix à 200 dollars. Nous revenons à l'hôtel.

- 800 dollars ! Exige le coco qui semble avoir perdu les pédalos.
- Nous nous étions entendus à 200, réplique-je.
- Me traites-tu de menteur ?
- Es-tu sûr de t'être entendu pour 200 ? dit ma femme qui, par habitude, persécute son mari en donnant le crédit en premier à tout chauffeur malotru sur les routes d'ici et d'ailleurs.
- Oui, j'ai entendu le monsieur dire 200 dollars, appuie ma benjamine.
- Me traites-tu de menteur ?
- Je ne te traite de rien et je compte te payer 200 dollars sans plus.
- Tu ne dis pas que je suis menteur mais tu le penses, n'est-ce pas ?

À ce moment, je vois une longue machette dans la poche interne du véhicule et je dis à ma moitié en français puis en hébreu : « Basta ! Prends les petites. Files et laisse-moi ! »

Mais elle ne raterait pour rien au monde la défense de ses droits et prérogatives citoyens. J'insiste et elle se fait encore plus opaque. « Au nom de Dieu et de tes filles, fiche le camp, je t'expliquerai ! Avance en haut tout'suite ! » Au sérieux de mon intonation raide, elle opine, perplexe.

- Tu penses donc que je suis un menteur, persiste le chauffeur.

- Je ne pense ni ne présume ni ne suppose ni ne spécule rien de rien.  
J'ouvre la portière et lui remets les 200 dollars.

- Je ne veux pas de ton blé si tu penses que je suis un menteur. Je n'en veux pas.

Je pose les 200 dollars sur le siège et m'apprête à partir. Il me prend par la manche et, une expression lugubre et patibulaire dans les yeux, raboule :

- Tu penses que je suis un menteur, n'est-ce pas ?

J'appelle le portier et demande la police. Sitôt le mot police prononcé, le taxi détale à une allure phénoménale.

Je m'aperçus par la suite que la machette était chose courante étant donné que l'on s'en sert pour tailler la canne à susucre, abondante sur les routes. Quand même ! Il est des moments où je ne regrette pas les rixes des pays chauds qui commençaient par la perverse question « t'es pas content ? » et où je regrette l'Amérique propre et correcte et que je me promets de ne plus mettre les panards ailleurs !

Mais le goût de l'aventure est toujours plus fort.

Rien n'équivaut la sensation d'infinitude dans laquelle je me self-serve céans. Je la partage avec le silence des cabots, ce meilleur ami de l'homme. Je mate les clébardes durant leur pause et visionne le chef de file dans les prunelles, me demandant ce qu'il peut bien songer. Onc je ne pourrais pas avoir avec lui la même relation que j'eus avec mon toutou qui passait des heures et des heures à me ramener une balle de tennis que je rebalançais encore et encore sur la plage de Taghart. Sa fidélité était inconditionnelle. Par contre, quand je vois ce *canis borealis* dévorer sauvagement des lambeaux de viande de phoque, je me dis qu'il fait le matou policier avec moi tant que je le gave et qu'autrement il me broierait sec la seconde même où il aurait la dalle. Ces réflexions en langue au chien de faïence me triturent alors que je miaule de plaisir, étendu sur la glace sous son pelage, tentant de deviner la musique à laquelle sa queue bat la mesure. Comme



s'il devinait mes pensées, il me lèche la main et, dès que je prends confiance, il me fait savoir que pour lui, je ne suis pas plus qu'un réverbère!

Je l'aurais cherché.

Mais en le giron de mon myocarde résonne le refrain de Piaf : « Non, rien de rien... »

## UN SOURI REND GRÂCE À LA CLARTÉ LUNAIRE

Notre civilisation aurait été toute autre sans les étoiles. Je vis dans un ciel d'étoiles à peine visibles, condamné au soleil de minuit. Je reconstitue dans ma tête les constellations repères : la big Ourse et l'Ourse pygmée, Cassiopée, Orion et tant d'autres. Ce faisant, je revis les mythologies associées aux astres et aux constellations. J'ai toujours été d'avis que la transition de l'astronomie à l'astrologie est due au fait qu'on attribua à ceux qui pouvaient prédire les positions cycliques des étoiles des pouvoirs divinatoires et c'est ainsi que naquit cette science charlatane. Les astres ont fixé nos calendriers, les cycles solaires et lunaires ont fini par prendre une signification religieuse. Le soleil fut divinisé et les lunaisons servirent de tempo sidéral pour marquer le rythme périodique de la vie. Même le nom de nos jours porte la marque des planètes : lundi pour la lune, mardi pour Mars, mercredi pour Mercure, jeudi pour Jupiter, vendredi pour Vénus et samedi pour Saturne. Sauf qu'ici, le soleil descend, frôle l'horizon vers minuit pour ascensionner dans le ciel pour annoncer la nouvelle journée. En somme, c'est l'astre du jour et le désastre de nuit. C'est un solune. Ou un solilune si vous préférez. Le soleil se lève une fois l'an et fait le beau huit mois d'affilée tout en faisant des pirouettes tous les 25 jours. Autant se baser sur la migration et la mise à bas des phoques et des caribous pour fixer les saisons. En un jour, les étoiles falotes tournent dans le ciel et

servent d'horloge à peine plus précise que l'horloge de ma ville natale dont les quatre faces indiquaient des plombes différentes tout dépendant du nombre de zoziaux qui voulaient se payer des rayons de Phoebus alors qu'ils étaient perchés sur ses zaiguilles à tricoter le temps. De fait la casserole qu'est la Grande ourse gravite autour de l'étoile polaire et me sert à estimer sensiblement l'heure, mais *why bother* ?

De fait, les croyances rattachées à la révolution synodique de l'astre m'ont été propices il y a des lunes de cela. Quand j'atterris dans cette capitale ouest-africaine, le guide qui m'attendait était particulièrement nerveux. « *To-morrow national holiday !* » dit-il. Nous nous engouffrâmes dans une camionnette dont seule la porte arrière droite pouvait s'ouvrir. Il démarra en trombe et je m'aperçus que son speedo ne fonctionnait pas. Il n'y avait pas de rétroviseur et les miroirs latéraux n'étaient qu'un souvenir. J'arrêtai le chauffeur sous prétexte que j'avais le vertige en avant et m'assis sur le siège arrière droit. Les passants traversaient la route étroite dans toutes les directions et la camionnette ne ralentissait pas pour autant.

On me largua dans un hôtel qui était bouffi de vacanciers britanniques, pour la plupart des retraités. Je déposai mes bagages dans la chambre et me dirigeai vers la plage. Je me mis à terre pour goûter au clapotis de l'océan et à l'air marin. Un premier gaillard vint vers moi, tendit la main et dit « *I want to be your friend* ». Je n'étais guère d'humeur à parler et lui expliquai que je désirais être seul. « *I know you want to be alone and I want to be your friend. How are you ?* » Je décidai de l'ignorer complètement. Il s'en alla au bout de quelques minutes. À peine parti, un second quidam vint, tendit la main dans un retentissant « *How are you ?* » puis un troisième et un quatrième. Je rentrai dans ma piaule.

Le matin, j'appris au réfectoire que le président du patelin avait décidé de reporter la fête nationale le mardi parce que la visibilité de l'astre nocturne n'était pas convaincante. « *Last night, I saw the moon. It was round but not exactly round. It was round but not entirely round. I therefore decided to postpone the national holiday.* » Je m'y résignai. Je n'étais tout de même pas venu

donner un cours de sélénologie à ces amants de la lune! Ma pomme rondelette d'espoirs fortuits, je me mis à chantonner Oh clair de la belle lune, non mécontent de ce que la paresse d'icelle m'offrit l'occase de me prélasser à mon tour. Zallez ptêtre tomber d'la lune en lisant la suite. De quoi gamberge-je ? Aboulez *one fifty*! En monnaie-du-pape! Connaissez pas? Je m'en allons de ce pas zéclairer vos lanternes.

Au réfectoire, je vis un jeune qui avait l'air fort décent, Ismaïl. Il me proposa avec grand tact de me guider à la capitale :

- Combien me chargez-vous ?
- Ce que vous voulez ! J'insistai, connaissant par expérience que l'ambiguïté finirait par mal tourner. Aussi dit-il :
- Il y a tellement d'escrocs dans la région ! Je peux vous prendre pour la journée pour « *one fifty* ».

Pour 150 dallas, je me dis que la présence d'un guide local pourrait écarter les maraudeurs et harasseurs dont j'avais eu un avant-goût hier.

Nous prîmes la route dans un taxi local bondé et nous nous rendîmes au souk. Là, des kiosques de fortune s'étaient étalés sur une surface géante. Moins d'un mètre entre les stands. De plus, une bâche au-dessus pour se protéger du soleil. La foule dense se pressait tels des sardines à l'huile en boîte en cette fin de ramadan au milieu des cris des camelots grands et petits, vieillards et moussaillons, des nombreuses mouches gravitant autour des lambeaux de viande sur crochet, des huiles de palme et de cacao et de la sueur humaine à profusion.

Tout article, tissu, collier ou jouet était « *one fifty* », Ismaïl négociait pour moi tout en me traduisant : « Ne lui fais pas un prix de blanc, c'est mon ami ». Nous nous promenâmes ensuite dans la ville aux abords du port. Dans la même rue, une rangée de brouettes stationnées à l'ombre, chacune avec un jeune passager endormi. Ils attendaient que le travail s'annonce et somnolaient en toute quiétude. Je voulus prendre une photo et on exigea de moi « *one fifty* »!

Au cours de la semaine, je découvris une annonce devant l'hôtel sur laquelle le ministère du Tourisme proposait des guides certifiés pour la capitale à 20 dollars la journée. J'en voulus énormément à Ismaïl et l'évitai durant le reste de mon séjour. Je m'en voulus encore plus par la suite quand je compris mon erreur : tout achat commence par « *one fifty* » et le charme de la négociation finit par graviter autour d'un compromis acceptable ! Et la gentillesse naturelle des gens du pays est désarmante !

La nouba nationale durait 2 jours. Ainsi l'appris-je. Aussi jeudi matin, je me préparai à aller au boulot mais je dus commencer tard car il fallait, me dit-on, laisser aux gens éloignés le temps de rappliquer. Une réception d'accueil avec méchoui et assiettes de riz gargantuesques rendit cette journée agréable mais non pas efficace. J'adjurai tout le monde d'être à l'heure le lendemain.

Plein d'enthousiasme, vendredi matin 9h00, je commençai ma présentation, définis les paramètres et débroussaillai le terrain quand, à 10h15, celui qui semblait le plus âgé d'entre eux, déclara : « Sir, nous sommes en majorité musulmans. Aujourd'hui est notre jour saint. Nous emmenons nos familles à la mosquée ». À 11h30, tout le monde s'était envolé et je me rendis une fois de plus à plage.

Luna lunera lunariennement votre,

## **UN SOURI PRIS POUR LA BELLE AU BOIS DORMANT**

Un matin, je sortis de mon igloo et me retrouvai nez à nez avec un caribou dont les bois se dandinaient en grignotant quelque denrée. Une chance qu'il ne ventait pas à écorner les caribous ce jour-là. Nous nous observâmes

en toutous de faïence. Comment s'était-il retrouvé si loin de la toundra, *yo no se*. Ce noctambule auroral semblait avoir perdu le nord car, où nous étions, il fallait briser la glace très profondément pour atteindre un brin de gazon ! Ses bois étaient beaux et je décidai de baptiser ce caribou femelle la belle aux bois dormants, ce qui me fit souvenir du temps où je fus affublé d'un sobriquet similaire.

La tension montait. Les postes arabes alentours vociféraient à saturation. La guerre semblait imminente. Trois semaines avant la guerre des six jours, nous nous portions ensemble volontaires, un groupe d'immigrants étudiants. Nous fûmes conduits dans un kibboutz dans la vallée de Beth Shéane. Notre mission était de maintenir l'économie agricole alors que tant de ses membres se trouvaient au front. En raison des grandes chaleurs, le jour de travail commençait fort tôt.

Nous suivions également un entraînement paramilitaire avec un officier de la combattante qui piaffait son insatisfaction de ne pas se trouver au front. La troisième tâche qui nous incombait était de creuser des tranchées, ce que nous fîmes jusqu'à avoir les mains ensanglantées jusqu'aux os. Le soir, les mains bandées, nous nous réunissions autour d'une guitare ou dansions des danses folkloriques.

La guerre éclata. Le récepteur radio à l'oreille, l'on était aux aguets des annonces et télégrammes. La première nuit, tout le monde resta dans les tranchées. Nous devions alors être en troisième ou quatrième ligne de défense par rapport au Jourdain, ligne de front. La seconde nuit, et devant les premières annonces de victoire, certains fils à papa allèrent jusqu'à placer leur matelas voire même leur sommier dans les tranchées. Nous nous relayions toutes les deux heures pour monter la garde. À part un étudiant portugais qui vida son chargeur devant une vache, tout était étrangement calme. La troisième nuit, l'on regagna les baraquements. La quatrième nuit, vers quatre heures du matin, j'étais de service et entendis une explosion retentissante. J'allai secouer les roupilleurs. « Sérieux ? »

« oui, absolument ! » tout le monde resta dans les tranchées jusqu'à six heures du mat.

Mais nous ne vîmes rien venir.

Les premières minutes passées, des blagues à mon endroit se succédèrent à tire larigot: "c'est Jeanne d'Arc, c'est la belle au bois dormant qui rêve et bobardise en somnambule". Je maintins mordicus ma version des faits. Déjà les camarades voulaient comptabiliser les heures de dodo manquées en heures de boulot que je devais leur rendre. Le soleil se leva radieux à l'Est et les blagues relatives à ma galéjade devinrent plus chaudes encore.

Vers sept heures trente, nous étions tous au réfectoire du kibboutz. Un des étudiants vit deux haut gradés et alla les questionner sur ce qu'il en avait été.

« Oui, répliquèrent-ils, les Jordaniens ont fait dynamiter le pont de peur que nous le traversions. »

Consternation des copains, sourires et tapes sur l'épaule suivirent. Je fus pour ainsi dire réinstitué !

Ledit pont a attendu une quarantaine d'années pour être rebâti. Aujourd'hui, on s'échange des paniers de fruits des deux bords du Jourdain qui en a vu d'autres. Tout comme l'Oued Kseb dont le fameux pont cassé en 1927 a attendu près de trois-quarts de siècle pour être été remplacé par une structure majestueuse à l'entrée de la ville des alizés.

Tant de phénix ne demandent qu'à renaître.

**UN SOURI ENQUÊTE EN SUÈDE**

Avant d'embarquer en traîneau, on essaie de prendre avec soi le strict nécessaire ; pour soulager les chiens ce qui, par ricochet, rend la vie plus fruste. De toute façon qu'aurait-il été possible de rapporter ? Nous laissons derrière nous des tas d'ossements et d'arêtes dont certains qui ont conservé des vestiges de chair et qui feront le régal de loups en mal de restes de protéines. Inutile donc de chercher à ramener quelque objet artisanal sinon les sculptures façonnées dans la serpentine qui ont l'inconvénient de lester pas mal. Je souhaite ignorer de telles considérations et d'inspirer l'air glacé à pleins poumons alors que j'ahane en attendant de décrocher mon second souffle qui me tiendra transi et insensible à la rigueur de ce paléoclimat. Une fois ma vitesse de croisière atteinte et que mon traîneau glisse aisément sur la neige dure, je m'prends à rêvasser et à poétiser tous azimuts. J'm'azimute donc sur des expériences nordiques.

Dès que j'avais un moment de libre dans mes voyages, la première chose que je faisais était de chercher des bouquins et des joujoux de bambins. J'avais alors de la Suède l'idée d'un pays où le bricolage du bois était encore affectionné. Je me débinais donc devant le toc de la factualité canadienne des babioles en plastoc. Il y a belle lurette que j'aurais été désillusionné, ayant sillonné la Gaspésie sans y déceler un coureur des bois ou même une antiquaillerie quelconque, fut-ce une fourchette rouillée !

Je me rendis au plus grand des grandes surfaces de chosettes et d'amusettes et n'y vis que ces poupées et autres modèles d'engins meurtriers que j'exècre.

– Avez-vous des jouets *Made in Sweden* ?

Perplexité de la vendeuse : elle appelle une collègue qui devient non moins sidérée. Déçu, je m'essaie ailleurs, les poches vides comme un Almoravide patatoïde. Je finis par m'instruire de ce que quelqu'un a eu ouï dire que, de l'autre côté de la direction du bout en face de la société protectrice des matons châtrés au-delà de la baie, il y avait au sein des galeries un vieux décrépît qui autrefois façonnait des jouets en bois.

Je passais le reste de la journée à me rendre de galerie en épicerie, de chinoiserie en confiserie, de banque en badaud, de charibde en silasol, jusqu'à ce qu'en fin d'après-midi, je tombâsse non pas sur la calebasse mais sur une toute petite turne tenue par un vieillard limant son urne d'ultime villégiature et qui s'avéra être, enfin, ô voluptés refoulées, ô lascivetés ravalées, celui que celui que j'ambitionnais.

La façon sans-façons dont il me convia à siéger sur mon séant et à partager une bière avec lui me rappela les artisans de mon enfance qui asteure trinquent tout là-haut depuis mathusalem et demi, ceux qui meublaient nos venelles avant que les bidules « *Made in Hong Kong* » et « *Made in China* » n'envahissent la planète et que les jeans, les hyperchaînes de prêt-à-porter et de prêt-à-parer n'y proliférassent, et que la procréation en série n'érodasse les petits métiers gagne-pain bonasses dont l'artisanat boniface.

Il n'ouvrait plus de jouets en bois mais néanmoins, il alla me quêter dans l'arrière-bazar des objets encore sous emballage qu'il entrouvrit de ses mains tremblotantes, tel un puceau qui pour la première fois s'enhardit dans des érozones périphérales : fort western à assembler, petit camion de pompiers à riveter et à teindre. Je m'éternisai auprès de lui longuement, ayant l'impression d'être en présence d'une momie ressuscitée dans un musée plusvivantquemoinmort. Le moulin à câlins de ma binette faisait drelin drelin. J'l'embabouinai pour qu'il me fabrique un jeu de tiro, sorte de baseball souiri pour que mes mômes revivent le plaisir de cette expérience tout comme celui du jeu de cartes de ronda-sota-kabar-ray-bwahed-omiza !

Les heures de félicité passées avec ma géniture furent inoubliables. La magie des objets de bois, l'odeur de la peinture, les cubes empilés en modèles. J'exultais, ô jubilation. Tel un colimaçon colinéarisé, je retonifiais le reliquat de mon enfance et la réminiscence de ses chimères.



## UN SOURI LIE CONNAISSANCE AVEC DES OBSÉDÉS PAR HARLEM

Quand je sillonnai l'Amérique à tambour battant, parcourant ses autoroutes, fendant ses routes, écrasant le gravier de ses sentiers, battant ses campagnes et ses pavés tout en crachant le feu à ma Duster, je prenais plaisir à visiter, prospecter, jaser et converser encore avec le monde. J'étais fasciné par l'immensité, la courtoisie et l'amabilité de ses citoyens qu'ils soient campagnards, citadins, montagnards, insulaires ou aborigènes. Un jour, mon volant me mena à Philadelphie où je liai connaissance avec un grand nombre de Français qui venaient y faire un séjour d'étude. Énarques, technocrates, cérébraux et intellos, mais jaseurs, bavasseurs et beaux discoureurs avant tout, ils avaient la manie du qualificatif généralisateur et étaient prompts à étiqueter. Ils avaient droit à des conférenciers de marque palabrant dans la langue de Molière. Alors que j'assistai à une de ces causeries, je remarquai à quel point ils aimaient interrompre et hacher sec l'orateur pour l'instruire comment c'était l'Amérique. Il n'en revenait pas. Son regard semblait tirer : Ô perplexités, Ô scepticismes dubitatifs, Ô mécréances intellectives, Ô objectivités subjectivisées et Ô pyrrhonismes sélectifs !

Peu après, dans l'atmosphère polluée des gitanes et les glouglous d'expresso, nos drilles devaient s'organiser pour découvrir ce que bon leur semblait pendant une semaine. Tous n'avaient qu'un terme au bec : Harlem, la scélérateuse sociale américaine, les déchaînements de violence, le capitalisme dégénéré et autres fadaises ineptiales. Quand je leur suggéras la Nouvelle Angleterre, le Massachusetts ou même la Belle Province, mon hypothèse leur sembla excentrique. C'était Harlem et rien d'autre que Harlem qu'ils voulaient reluquer. Ils s'étaient aboulés avec une notion toute rabibochée et ne repartiraient que pour mieux s'en persuader et catéchiser outre-mer. Le besoin de déprécier l'Amérique les jugulait. Telle Toinette qui serinait au bourgeois gentilhomme : « le poumon ! », ils

revenaient sur « Harlem ! » Ne fut-ce une bretonne plantureuse fac-similaire d'un fantôme de jeunesse ancillaire qui me retint quelque peu, j'aurais conclu qu'j'avions rien à faire dans c't'galère à pomper l'air.

J'ai moi-même piqué du pif à Harlem deux ou trois coups. C'était animé, passionné, et les adultes se poursuivaient tout comme des mêmes miochards, un peu comme les fêtards de Bab Dkala qui s'avalent des seaux de *hrera* bouillante tout en s'invectivant lors de la sortie du ramadan. Quant à l'incivilité new yorkaise, ma seule expérience fut celle d'un joueur de base-ball qui me surprit la nuit à Central Park en m'effleurant d'un énorme coup de bâton tout en riant. Il y eut aussi lors de ma première visite à New York, une nuit passée à l'auberge du YMCA. Alors que je me rendais en maillot à la douche, un afro-américain géant dont la taille me rappelait un gladiateur du film *Spartakus*, s'approcha de moi en voulant tâter mon maillot tout en disant *nice, nice*. Je me résignai à mourir devant cette montagne de muscles et me mis en position de karaté pour pouvoir me défendre. Il me regarda avec surprise, tout comme s'il était persuadé que j'allais m'enfuir en appelant à l'aide, hocha les épaules et s'en retourna s'admirer devant le miroir. Se doucher ou non ? Mon cœur battait, je décidai de rester me détartre pour oublier la chaleur moite environnante, m'attendant à le voir surgir à tout moment. Quand plus tard je mentionnais le problème à la réception, on me dit : « Vous êtes fou ? Personne ne va se doucher au sixième étage car il ne faut pas déranger le maniaque devant sa glace ! » Les bahissements devant une telle réplique me laissa kex, tout comme lorsque je vis la première fois que, derrière son bureau de directeur de l'école européenne de la ville des alizés y avait une réserve de pinard de quoi picoler à tire-larigot dans l'winnebago et que l'ostrogoth éclusait à gogo ! Ô Sainte Chopine !

Ces deux expériences vécues alors que j'avais visité New York plus de deux douzaines de fois ne sont pas prêtes de me faire oublier la belle Amérique, celle qui respecte l'individu, celle qui est foncièrement démocrate et non

élitiste, celle qui a jeté sur le monde un regard neuf, dépouillé des conformismes et des œillères du vieux continent.

## UN SOURI ÉCOPE UNE EXPÉRIENCE SUPERSONIQUE EN ISRAËL

*Qanuikit* (Comment allez-vous en inuit) mes chéris ? Encore friands de mes annales ? Si ce n'est pas le cas, utilisez-les comme somnifère. Brèfle ! L'un des gros problèmes du pêcheur est le poireautage. On ankylose vite. J'étais accroupi devant mon trou bien arrondi et aux rebords biens polis pour que prise soit et que je ferrasse au max. À moitié assoupi, j'ai ferré si fort que je me suis cru un instant pêcheur de Léviathan car un vrombissement mégadécibelien accompagna ma prise. Je me renversai en arrière, réalisant qu'un missile Tomahawk venait de passer à une vitesse virtuellement supersonique au-dessus de la banquise en épousant les contours des glaciers au loin. Le tout ne dura que le temps d'un battement de cils. Je me sentis tel ce pêcheur de goujon plongé dans sa rêverie dans la mini darse de la ville des gens bien et subitement assommé par la canonnade orchestrée par le Prince de Joinville ce quinzième du mois d'août 1844, en vue de décourager le monarque Abd Er-Rahamn du pays du couchant de se porter au secours d'Abd-El\_Krim au pays de l'avant-couchant. Quant à ma ligne, elle était finie par un point d'interrogation : celui de mon hameçon. Les Inuits me lancèrent des regards malicieux. Cela évoqua en moi une autre expérience.

Nous revenions d'Élath. Notre voiture teufteufait difficilement sur la montée abrupte de Sodome et l'indic de température du radiateur était près du point de surchauffe. Nous décidâmes donc de faire halte une fois l'ascension terminée et de laisser le moteur rouler au neutre afin qu'il

refroidisse. Les enfants décidèrent de se dérouiller les guiboles question de trainasser les panards. Sur notre droite, une cime surplombait la Mer Morte et les reflets du couchant commençaient à ocrer les montagnes de Moab.

Mon fiston et son cousin voulant se soulager, décidèrent de s'éloigner. "N'allez pas trop loin !" leur criai-je, "le terrain est miné !". Ils se retournèrent vers moi mi-crédules et ralentirent le pas. Ils s'immobilisèrent enfin.

Tout à coup, un rugissement assourdissant nous secoua. C'était un avion Phantom qui volait extrêmement bas en direction de la Mer Morte. Mes fillettes étaient sidérées. Toute émotionnée, ma demie et demie pensa que la guerre était déclarée. Sitôt l'avion passé, nous entendîmes un cri perçant venant du cousin. Ma plus que moitié blanchit, ne sachant que penser. Le cousinot courut vers nous en jurant comme un charretier. Je m'avançais vers lui et je m'aperçus qu'il était trempé de la tête aux pieds, l'fiston dans sa frayeur s'étant instinctivement tourné dans sa direction.

La tension tomba d'un coup et le fou rire s'empara de tous. Nous avons vu le désert du Néguev reculer et verdir chaque année. Nous avons visité un écosystème autosuffisant qui produisait plus d'une centaine de tonnes de poisson par an. Nous nous étalâmes en conjonctures sur les nouvelles plantations qui pourraient être greffées dans ce paysage montagneux et aride grâce à l'investissement de nos deux lascars.

Anyway, je me remis en position et capturai ce jour-là une pincée de poissons de la taille de sardines obèses que je décidai de faire frire. *Ya hsra tassargalt* ! Je me dis que si l'aquaculture a réussi au Néguev, pourquoi ne pas exporter de poisson à partir du Sahara ? Quand viendra le temps d'aller étudier comment un désert produit des centaines de tonnes de poisson et comment la désertification y recule d'année en année et répondre ainsi aux besoins pressants du tiers-monde ? *Nakurmik auka oullourni* (Aujourd'hui n'est pas encore demain en inuit) et la course à la

négativisation aveugle jusqu'à l'autodestruction encore les marchands de sable que sont devenus bien des despotes.

Pour revenir à ma friture, il y manquait les frites à la belge. J'vas pas commencer avec une histoire belge, ce sera pour une autre fois. On aura l'occasion d'envisager d'importer du sable blanc à Nunavut. Ultérieurement.

*Atsounai* (Bye en inuit)

## UN SOURI SE LES GÈLE À OXFORD

Je sais ce que vous cogitez. Et la froidure dans tout cela ? J'vous jure, y a rien là. On s'y fait. De fait, ce n'est pas au Nunavut que j'avons zu l'expérience la plus brrrrr de ma destinée. C'était au pays d'où l'on a exporté l'énivrant tord boyau baptisé whiskey dans l'empire, les colonies et hors Commonwealth. Oui-da !

Pâques à Oxford. Les étudiants sont en congé et j'y arrive en conférencier invité dimanche matin. La ville vit au ralenti, tout comme ces villes aurifères abandonnées du far-West. J'ai une réservation de faite dans un des collèges prestigieux d'Oxford : le collège St-Anne. J'y suis. Une midinette m'y attend, me remet la clef de ma chambre et file à l'anglaise. Crevé, je ne pense qu'à pioncer sec dans la crèche.

La chambre est humide et froide. Les murs suintent d'humidité. Il y a un petit radiateur. Je m'évertue à le faire fonctionner. Je passe toute la nuit à suivre le filage le long des murs, à jouer avec les interrupteurs. Que dalle ! Incapable de mettre en marche un radiateur qui est apparemment en bon état de marche. J'ajoute quelques couches de vêtements, mais c'est pire. L'humidité me pénètre jusqu'à la moelle des os, la moiteur de Souira, c'tait

un hammam en comparaison. Ce fut une nuit que je ne puis encore oublier.

Le matin, encore transi de froid, je me dirigeai vers la salle de bain. Il y avait une baignoire antique sur pieds dans le style des baignoires victoriennes dont nos souris s'équipaient. Une inscription murale géante sur le mur : « *do not overfill* ». J'ouvris le robinet et il n'en sortit goutte. Ah boudious !

Je me rendis tôt à la salle de conférence, me rasai dans les toilettes avoisinantes et attendit les congressistes. La journée fut longue et intense. Un sérieux de pape régnait dans la salle bondée. Lorsque je racontais ma mésaventure, on rit fort, me disant qu'à l'entrée de la chambre, près du compteur électrique, se trouvait un autre compteur dans lequel je devais mettre une demi-livre pour pouvoir me prévaloir du chauffage. C'était une première pour moi.

La journée fut longue et se continua par la tenue d'un dîner officiel. L'assistance autour débordait d'enthousiasme devant un poisson à la menthe et des vol-au-vent mayonnaiseux. De ma culture française, je n'ai pas hérité de certains traits occasionnels tel l'antiaméricanisme puéril ou encore le dédain envers les Arabes. Par contre, j'étais au diapason vis-à-vis de l'image grotesque que l'on se fait non pas de la perfide Albion mais de la cuisine des Rosbifs. Désolé messieurs-dames Anglichettes et Anglicheux, mais c'est ainsi !

Le repas dura tard et l'on alla ensuite visiter un nouveau pavillon informatique et continuer au bar. Je n'étais pas pressé de rentrer dans la chambre, mais toute la journée je changeai inconsciemment de l'argent pour mettre des pièces d'une demi-livre dans la poche. Mes pockets étaient bourrées et lourdes comme la *skara* d'un brocanteur de Souk Jdid un jour de veille de fête, le cœur duquel bat tel un bamboula de Ganga.

Finalement, je m'en retournai à ma chambre et me dirigeai vers le compteur. Sur celui-ci était gravé en lettres anglaises « *shillings only* ».

Trop c'était trop. Je ne trouvais pas de bigophone mais décidai que je ne resterais pas dans la chambre. Je marchais le long des rues tel un chat perdu. Je fus abordé par un punk allongé par terre qui me demanda : « *You've got a dime, sir ?* »

- Donnez-moi un shilling et je vous donnerai une demi-livre.
- Sérieux ?
- Oh que si !
- Attendez ici le temps d'un rien.

Il revint avec une bande de punks - c'était une nouvelle mode alors - des plus bigarrés : cheveux à l'iroquoise, boucles dans les narines et les oreilles, vêtements cloutés. L'un deux était venu torse nu, tatoué de part en part, et faisait des pompes en *perpetuum mobile*. Juste comme ça. « Venez », disait mon premier interlocuteur. « Il y a ici un type complètement maboul. Donnez-lui un shilling, il vous donnera une demi-livre ! » Et je me mis à distribuer des demi-livres pour des shillings sans prendre le temps d'expliquer.

J'obtins du radiateur minuscule une chaleur intense. La pièce mit cependant longtemps avant de réchauffer. Au matin, je m'arrangeai pour trouver un hôtel, me doucher puis prendre un bain puis me doucher encore pour finir par trouver un sommeil de bambin.

Question d'allumer un cierge à Ste-Anne, il faudra repasser !

## UN SOURI DÉBLATÈRE DES ÉLUCUBRATIONS D'ÉCOLOLOCO

### L'OURLET

J'vous zai pas raconté comment j'ai été attifé au départ. J'étais pomponné multicouches et fagoté de telle sorte que je ne pouvais guère avancer. On

me défit de nombreuses strates pour m'affubler d'un vêtement en intestin de baleine, quasi hermétique, la baleine ayant été probablement constipée. Ainsi affublé, et harnaché à une trousse de première nécessité, avec mon harpon à la main, cela me prend vingt minutes pour sortir ma caméra vite givrée par le froid et rendue inutilisable. Je dois passer pour un costumé du bal de Venise évoluant tel un hippo au milieu des soieries - non pas les *swaris del kermos*, mais les *swaris del hrir*. Un peu d'imagination tudieu, sinon allez vous rhabiller ! À mon zeuil, j'évolue dans un gracile jardin édénique qui irrigue l'esprit, dans un ciel azuré qu'habille la moirure du désert de l'en-soi, dans les banquises enneigées qui inspirent les horizons de l'ego, dans les ergs caillouteux qui pulvérisent la fatalité morbiphique du corps, le tout saupoudré de cette ensorcelante mystique qui nous fait transcender dans l'au-delà de l'imaginaire turgescent de l'eudémonisme hédoniste.

J'ai toujours eu pour la mode un penchant snobophobe. Mais il m'est arrivé de faire du choppinge sans me barber les méninges. C'était lors de mon second voyage au Ghana, ma moitié me mit en garde : "ne raboule ni masque ni statuette, il n'y a physiquement plus de moindre micromicron d'espace pour cela !". J'opinai.

De retour au Ghana, je ne vis que les mêmes modèles de figurines, de mascarons et de colliers, avec toujours l'empressement adhésif des boutiquiers à vous harasser « *Cheap, cheap for you, sir* ».

J'avisai une marchande de tissus bien tissurés dans une venelle doucinelle, lui confessant que je cherchais des robes pour mes nymphettes. Ce qu'elle mettait en avant seyait à des adultes soit à des bambines mais elle était prête à m'en confectionner une sur mesure. C'est là qu'une idée de génie m'infiltra l'esprit.

Je vis une jouvencelle sur le bitume dans son uniforme d'écolière jaune et marron.



- Ambitionnez-vous être modèle de mode ?
- Cékoïça ?

Mi-convaincue mi-confondue, elle s'introduisit dans l'échoppe et poireauta tel Pénélope.

- Voilà, mes filles sont légèrement plus p'tites et peut-être un peu plus potelées.
- C'est super sensass.

La cousette prit un mètre ruban, l'entoura autour du buste de l'écolière et commanda à son époux de consigner les gabarits en tenant les extrémités du ruban à près de 60 cm de la jeune fille. Je voulus la reprendre en lui précisant que les mesures ne sont pas précises comme cela.

- Faites-moi confiance, vous verrez, ajouta-t-elle avec conviction !
- Je demandai à abréger la robe jusqu'au-dessus des rotules. Elle fronça les sourcils mais acquiesça. La jeune écolière détala joyeusement lorsque je lui réglai ses honoraires de patron échantillon.

Quand je repassai pour prendre les robes, je fus déconcerté de constater qu'elles n'avaient pas d'ourlet. Je demandai s'il était possible d'en rajouter (hic) mais nenni. La raison en était toute simple me convainquis-je. Tout est mesuré et fourni selon les stricts besoins et il n'y a pas de place pour le superflu. Ouais... Cela me poussa à conjecturer une épistémologie de l'ourlet. Car qui en Occident ne prendrait pas des mesures de prévoyance : des ourlets au cas zou l'on grandit ou si l'on veut avoir du rab pour un éventuel rafistolage ; des assurances prophétisant tous les malheurs ; des garanties de vingt ans pour des objets que l'on va mettre au rebut dans six mois. Rebahuter et larguer pour relarguer et débahuter. C'est à ce moment que je ratiocinai l'écart entre les pays dits sous-développés et ceux dits développés. Dans les premiers, tout objet manufacturé a une valeur sacrée. On ne jette rien. Ni canette ni vêtements. On procède au recyclage jusqu'à épuisement. Dans les seconds, l'économie du superflu à ras-bord en rallonge jusqu'au rebord et fait en sorte que le lèche-vitrines est devenu une forme d'interaction sociale ; on change de mode illico, de modèle de

chignole rapido et on bâcle prompto-presto les articles quasiment neufs dans des brocantes de garage. Les baraques et les sur-mis (les sous-sols) nord-ricains sont bourrés de fringues empilées et de babioles qui ont à peine servi... Pauvre planète ! Chez nous, dans le vieux pays, y avait une charrette de *Mol zbel* tirée par un *hmar* nonchalant qui sonnait une trompette en plastique pour annoncer son arrivée. Au pays de tonton Sam, les éboueurs auraient besoin d'une fanfare et de bennes à compression pour pouvoir ingurgiter au quotidien le gâchis d'objets ouvrés, de sacs en plastique et en papier et en carton et en rembourrage polymérique et aussi des restes de boustifs et autres *Capita Mortua*.

Toujours est-il que les robes allèrent comme une mitaine à mes fillettes.

Quant à la planète, Je conserve chez moi des câbles que je ne me décide pas à jeter. Ils ont servi, ils ont fait leur temps : câbles de modems, câbles de cellulaires, chargeurs de caméras et tutti frutti. C'est mon ourlet d'Alain Baba. Chaque année a amené avec elle ses nouveaux modèles incompatibles aux précédents. Les produits électronique-informatiques n'ont pas manqué de flancher au lendemain de l'expiration de la garantie et c'est ainsi que je bâtis une mine de cuivre privée. Je ne peux me faire à l'idée que cinq milliards d'êtres humains font de même et me demande combien de temps la planète pourra continuer à abouler des matières premières que l'automation dévorera dans une boulimie sans fin.

Je reçois également des vœux de bon anniversaire assidus - automatisés ou ponctués grâce à la toile - et me demande combien de temps je vais pouvoir assimiler les flots de compliments d'usage, d'hommages personnalisés, de souhaits pies, de vœux pieux, de desiderata sincères et probes. À chaque nouvel anniversaire les années s'ajoutent mais aussi se retranchent. Sans ourlet. Au travers de vos babillardises, je conserve des attaches et des houaches, des souvenirs de mathusalemehirs, des émotions de scion. Comment pourrais-je vous contreplaquer ? Hé ?

Vos souhaits gentillets, fussent-ils fugaces ou proviendraient-ils de Micromégas, ont un impact indélébile sur mon épiderme de kabyle. Je ne peux vous négliger et vous suis tout obligé. Côté rimaille sans trop d'accordailles c'est pt'êtré pas fortiche mes bibiches, mais ce serait pas mieux en inuit qui sort d'une cuite, alors...

Quand bien même je ne balancerai pas les souhaits réciproques, sachez que dans mon cœur sorboniqueur je vous suis attaché et quelque peu amouraché. J'vous prie donc d'idéer de gréer que j'multiplexe mes salamalecs les moins délictueux, mes vertueux lecteurs verbiageurs avec asteure quelque peu de jugeowattheures ...

Car je conserve chez moi des câbles...

### **UN SOURI S'IMPROVISE INGÉNIEUR**

Sangler les bêtes, vérifier les attaches du traîneau est devenu pour moi un jeu d'enfant. Vérifier que les vivres sont bien enveloppés. Que la charge est bien balancée. Qu'je suis zadéquatément emmitouflé. Que les couvrantes et les raquettes sont à portée des petons. Les harpons à portée de poing. C'est devenu machinal. Ce qui me prenait presque une heure ne me prend plus que quelques minutes. Tempo allegretto! Y en a qui seraient étonnés au point de ne pas reconnaître cette évidence... J'fais ça comme un robot et sans bobo! C'est que j'en ai eu des initiatives burlesques dans ma carrière d'Eurékiste!

C'est toi l'ingénieur ! Arrange-toi illico pour avoir une télévision avec vidéocassette qui puisse fonctionner perfectò. Cela va occuper les enfants moderato et agrémenter le voyage troppo. Sinon, ce sera le rodéo dans la tire. Nous avons au moins 27 plombes d'asphalte à pomper d'affilée avant de débarquer en Floride et fuir la froideur de céans. Presto!

Je me rendis tout de go chez mon frangin pour lui emprunter son appareil. En arrivant chez moi, je réalisai que la prise d'alimentation de ma tire ne

convenait pas au modèle d'appareil de télévision. Je commençais à faire le tour des bazars spécialisés et à fureter dans leurs catalogues. Au bout de deux jours de recherche, je finis par trouver un bon adaptateur ... qui ne fonctionnait pas. Après mesures par voltmètre, je réalisai qu'il suffisait d'intervertir les connexions et Eurêka ! Le tour fut joué ! Ultimo!

Je me préparai à lier l'appareil aux accoudoirs des deux sièges avant afin que les enfants puissent regarder leur programme en arrière. Mais d'une part, l'appareil était extrêmement lourd, et de l'autre, la stabilité de l'ensemble laissait à désirer. Je me mis donc en quête d'une étagère de rangement conçue pour mon type de véhicule, harcelai concessionnaire après concessionnaire jusqu'à en trouver un qui s'avéra être non seulement onéreux mais aussi trop étroit pour supporter l'appareil.

À moi, Lagardère ! Loin s'en fallait qu'j'm'débinassasse! Il me fallait user de ma botte secrète car mon épouse s'occupait d'*in toto* : des valoches, des sandwiches, des hôtels le long de la route et je n'avais qu'un seul et unique boulot : faire marcher la télévision durant le voyage en tacot. Et pas question de bidouiller à la mords-moi le nœud!

Je décidai de construire un cageot spécial. Je pris les mesures de l'espace entre les sièges avant pour construire au verso une boîte dans laquelle on pourrait garder les cassettes vidéo. Cette boîte était surmontée d'une étagère au niveau des accoudoirs de façon à ce que l'appareil soit assis sur une bonne base. Mais le doute me prit et j'commençai à m'creuser le ciboulot.

Durant ce long voyage, la vitesse du carrosse dépasse souvent la vitesse légalement permise. Qu'advierait-il me demandais-je, si je devais donner un coup de frein alors que je roule à 140 kilomètres à l'heure ? Aussi je décidai de percer chaque face de la *sendoqa* dans ses coins afin de pouvoir y faire passer des lanières qui s'attacheraient à la base des sièges avant et arrières du véhicule. Mais pour plus de sûreté, j'allai acheter des courroies ajustables que je plaçai en croisé vice-verso au-dessus de

l'appareil de télékinésion et qui s'inséraient dans les trous percés dans la partie supérieure de la boîte.

Une dernière vérification de la robustesse antivirago, antitornado et in solido de l'ensemble et je me considérais satisfait. J'y ajoutai une ajouture pour l'effet rococo. Je m'sentis cocorico ! Un bustier de ronplonplons n'aurait pas fait mieux. J'étais le Rodin du rondin, le Ravelo du Boléro, le héros du rodéo et le Zorro de tous les bravos. Je me discernai la palme de chaise homme de la planche (*chairman of the board*) du conseil de la gouvernance des reliquaires d'avant avant-hier.

Vint le jour du départ. Taïaut! Tout fier de mon invention, j'étais impatient de montrer aux enfants que tout cet attirail allait leur offrir quelques heures de plaisir.

On inséra la première vidéocassette allegro et l'on entendit rugir le fameux lion de Metro Goldwin Mayer. «Esquimaux, chocolats ! », Plaisantai-je en m'adressant aux marmots. Mais à leurs yeux étonnés, je compris que quelque chose ne tournait pas rondo. La sono était claire et le vibrato était beau. Mais quant à la vidéo, y en avait zéro. Tous les essais et les réajustements *in extenso* n'y firent walo. J'm'sentis l'aliboron des nonos cocobourricots.

Une fois en Floride, un ami ingénieur particulièrement habile me proposa de vérifier avec moi la télécinématocroche. Nous la démontâmes et pûmes - après un certain tempo apprécier le parfait mécanisme - loin d'être évident - qui en emboîtait les partigos. Notre mécano-commando ne put rien résoudre.

Nous remontâmes la télécinoche sans anicroche et nous retrouvâmes avec une iota de vis spiralo en bonus. Bizarro!

Mais oyez mes bozos! Subito, la télévision a marché royalement, ipso facto. *Men 'and ullah akhai!*

J'eûmes droit à tous les bravissimo de la part de mes zozos!

## UN SOURI AU PAYS DE LA DISCRÉTION

### INDISCRÉTION AU BORD DU LAC LÉMAN

Ce qui m'a frappé en arrivant à igloland fut que je fus accueilli sans tambour ni trompette. J'avais demandé à des spécialistes de me balancer dans une tribu nomade aussi authentique que possible, qui n'utilise ni carabine ni alcool, ni boîtes de conserves, ni radio. J'ai été servi. On m'a accueilli en m'ignorant comme s'il était tout naturel que je sois là. Sans question, sans cérémonie. Pas de boniment ni salade. Les gestes parlent. Ils bouffent, je fais de même. Ils fument, je partage leur pipe. Ils chassent, je les suis avec un barda similaire. Brèfle, y a pas d'quoi faire un plat. Je fais comme eux, partie de la nature. Comme eux je survis en chassant, je les suis en veillant à ce qu'ils ne me distancent pas. Les muscles sont bandés on ne peut plus et les efforts pour se mouvoir avec célérité sont constants. Dans ces contrées, on vit sur son second souffle. La survie, c'est la vie. Il n'y a pas d'intimité, il n'y a pas de cachotterie. Rien à dissimuler. Ni sournoiserie ni secret de Polichinelle. Combien je me suis senti loin des mondes de préconceptions, de préjugés et d'idées préconçues. Pas de différenciation entre les gugus de la Kasba, de la Medina, de la ville nouvelle, de l'Attara, du Mellah ou de la Kessaria. Pas de strates entre les marchands de la Place du Cheillah, du Souk Jdid, de Souk el Houth, de Souk Elghzel, de Derb Souarj, de Derb Syagha ou de Souk Waqa, ni même ceux de la périphérie : *Sok El Had Dra'*, *Sok Tneïne*, , *Sok Tlata del Hanshen*, *Sok Larba' d'Ida ou Gourd*, *Sok Tlata del Hanshen Sok ou Sok El Khmiss Meskala* ou *Sok Zma' Deshaïm*, On est tous kif kif ici. Tiens, hier. C'était à Genève. Je revis comme si j'étais là-bas maintenant.

Je sirote un caoua et savoure mon canard. Je ne peux m'empêcher d'ouïr la parlure de deux bourgeoises suissesses assises tout près et émettant des propos désobligeants à l'égard de quelques Arabes en gandoura noire et en kéfia blanche.

- Ces Sarrazins, ils ne font rien pour gagner leur fric. Ils restent le cul par terre à regarder les allochtones sucer le pétrole.
- Ils ne s'ablutionnent pas et schlinguent nos hôtels.

Et ainsi de suite... Cela n'est pas thétique à mes portugaises. Mon anaphylaxie à l'intolérantisme se déclare et, au bout d'une certaine temporisation, je décide de me mêler de ce qui n'est pas de mes oignons bien que ce ne soit pas ma griffe que de mettre mon doigt dans l'engrenage. Je dépose mon journal pour dire :

- Excusez-moi, ne pensez-vous pas que vous renchérissez quelque peu ?
- Comment cela Monsieur ?
- Mais vous les Suisses n'êtes pas mieux ! Votre or n'en est pas moins noir. Vous vivez avec le grisbi non déclaré et souvent frauduleux de bien du monde. Les comptes des mafiosi de toute la planète regorgent dans vos buffets et vous vivez des intérêts du fruit de la racaille humaine !
- Mais Monsieur, la loi helvète, la cachotterie bancaire sibylline est une tradition bien établie ! etc...

Visiblement, elles n'arrivaient pas à me faire changer de point de vue. Leur trouble alla enflant. Quand je précisai qu'aucune loi ne forçait les gens à se baigner et qu'on en avait fait une pour blanchir les fortunes grisâtres ou noirâtres, cela fut trop et elles quittèrent les lieux KO. Faut préciser que cet évènement se passa à l'époque où la blancheur Persil des banques suisses n'était entachée par aucun scandale.

*Quid est veritas ?* La vérité était que je n'avais cure des lois bancaires. C'est après les préjugés à œillères que j'en avais. Il en va ainsi dans la vie lorsqu'il nous arrive souvent de tirer au flanc alors que nous ne pouvons renvoyer la balle.

Puis je retournai à mes oignons comme je les aime : apprêtés à la mode de chez nous, bien mijotés et dorés à souhait.

Je me commandai un second caoua fumant et me demandai si mon goût pour cette substance fuligineuse dans une tasse blanc neige ne masquait pas quelque perversion et m'empressai d'y ajouter du lait brûlant du carafon couleur bistre.

Sur ces bancs de glace à perte de vue, de telles considérations relèvent du rocambolesque. Ici, personne ne m'a abordé avec des remarques sur la longueur des tifs ou de la barbichette. Ils n'ont que faire de ce que je pense de la quantité d'huile de baleine dont les femmes enduisent leurs cheveux. Tout se conjugue à l'immédiat. Une connivence s'installe entre tout un chacun, tous unis dans l'affrontement contre la nature et les esprits malins. Et c'est contre eux que s'élaborent les manœuvres et tractations machiavelistes. Et il est tout à fait normal qu'ils aient parfois le dessus.

C'est de bonne guerre.

## **UN SOURI SONNÉ À L'EMBOUCHURE DU FLEUVE DE GAMBIE**

Des zoizaux à Nunavut ! C'est pas des blagues. J'en vois quasiment tous les jours, Quand je m'étire le matin, je cogne immanquablement le toit de l'igloo et il m'arrive de voir les ptits zoziaux cuicuiteur autout de ma bouille. Je me rassois alors, le temps que la douleur décante, se dilue et se dissout. Dans mon igloo traînent sans d'sus sans d'sous des objets d'art : des statuettes, des peignes en dents de morse, ciselés nonchalamment, sans se presser, en dilette. Pas de taylorisme. On lambine. Comme ça va ça vient et comme ça vient ça va. Le temps ? Kesaco ? Il y avait au marché un vieux juif vendeur de ficelle qui passait son temps à enrouler



machinalement de la ficelle entre son pouce et son coude à longueur de journée. Au quotidien. Ce faisant, sa tête se dandinait en cadence, au rythme du balancier de son bras ficelé. Il me fascinait. Je m'demandais combien de temps il allait prolonger sa gestuelle quasi-atavique. Il était fidèle à sa fonction et les pelotes bien rangées en témoignaient. Je m'dis : « Heureux ce gugusse qui n'a pas connu les corderies industrielles, il en aurait fait une syncope s'il aurait dû sortir de son intemporalité! » J'reviens donc à mes potes d'igloo. On grave pour passer le temps, sans penser à jamais finir. *Hadéq hétév, hétév hadéq*. La même pièce peut reposer deux mois avant d'être reprise et figolée. On quintessence. Ou non. On raffine. Ou non. Quel plaisir de farnienter en artisan qui turbine quand cela lui chante avec la lascivité des grands jours. Cette occupation des grands jours est rognée ailleurs au nom du pèze, du fric et du saint bénéfice. Tout en caressant ma protubérance crânienne générée par la beigne quotidienne conséquence de mon étourderie, je ne peux m'empêcher d'évoquer les vendeurs de tout et de rien et la façon dont je fus rendu KO en Gambie.

Le village d'Alex Haley, auteur du best-seller *Roots* est devenu un lieu de pèlerinage pour les touristes de Gambie. Nous nous y rendîmes en bateau tout en admirant les gracieux dauphins qui ouvraient la voie devant nous. Je restai en retrait et m'approchai des huttes pittoresques. Sitôt qu'elles me virent, les dames recouvrirent les récepteurs de télévision et autres traces de la modernité puis se mirent à pilonner je ne sais quoi en chantant à l'unisson. L'alerte était donnée. L'on amena un vieillard qui ne pipait mot au centre d'un carré en le présentant comme le chef du village. Le maître réunit à la hâte quelques enfants pour leur faire réciter à voix haute les premiers versets du Coran en translittération latine. Le magasin de souvenirs se remplissait d'animation. Comme par miracle, je vis le village se remplir de vie et de chants en l'espace de deux minutes. En matière d'exotisme, les touristes en auraient pour leur argent. Près du vieillard - aveugle ou sourd, je ne me souviens plus - une tirelire bien remplie. Puis l'on passa à une autre bicoque où l'on nous présenta la grand-tante du cousin du voisin du parent éloigné qu'Alex Haley s'était découvert -

toujours en faisant passer une tirelire béante. Au retour, les marchands de souvenirs happèrent littéralement les touristes en les tirant par la main. Je me fis grognon et inflexible car à peine quelqu'un approchait d'un kiosque qu'il était paré de colliers, de chemises, de statuettes que les marchands refusaient de reprendre en convainquant les touristes de l'aubaine d'avoir de tels prix.

Je vis une touriste hollandaise et sa fille retourner au bateau avec une statuette qu'elles détestaient. Des touristes allemandes à qui l'on avait vendu de l'alfa dont elles ne savaient que faire. Un touriste français qui faisait la moue et un touriste belge bien plus grognon que moi.

Toujours est-il qu'en voulant entrer dans le bateau, on me demanda de faire attention à la marche car le plancher du bateau était fort bas par rapport au quai. Malgré cet avertissement, je me heurtai le front à une poutre avec une force d'impact telle qu'elle résonne encore en moi. J'en fus littéralement sonné.

Pour revenir à mes compères iglooesques, ils ne savent pas combien ils sont heureux de besogner à titre gracieux et de ne point être encore viciés par l'utilitarisme et la soif d'appropriation de matérialités. Ils frottent et cisèlent l'ivoire pour le plaisir de froter et de ciseler l'ivoire. Ils cisèlent et frottent l'ivoire pour le plaisir de ciseler et de froter l'ivoire. Quitte à l'abandonner pour truffer les glaçons.

## **UN SOURI CLODO SE TAPE UNE CUIITE MÉMORABLE**

La vache, on m'a enfoncé dans la bouche un grog de whisky chaud alors qu'on m'avait promis que les locaux du coin n'y recouraient jamais. Je pense que je vas me fâcher. Mais non, c'est bon, cela passe bien. Mes

poumons exultent. Ma fièvre augmente un moment. C'est d'ma faute. J'aurois pas dû. On m'avait dit qu'ici, il ne fallait toiletter que les parties essentielles. J'avons décidé de prendre un bain complet et me sauçai d'eau tiède en me frictionnant à mort. Sensation de bien-être désenchaînant. Éphémère toutes fois... Ô ma mère! J'avions oublié la précaution paniqueuse contre les courants d'air dans la ville du vent des Canaries. J'm'étais pris pour un Ursus maritimus. Car, suite à mon baptême, je passai la nuit à grelotter, trembloter, frissonner au point que j'en pris peur car je suai abondamment à me demander combien j'pouvions durer. Puis vint le délire. Celui des images déraillantes qui défilent de façon stroboscopique sans que l'on puisse y trouver un fil conducteur si ce n'est celui de l'extravagance, de la divagation insensée, saugrenue et superloufoque. La vision d'une houri lolitaesque qui passe en revue des rustines et autres bricoles de ma trousse de cycliste et elle n'est autre que celle à laquelle Gérard Philippe songe dans Nuit de rêves tout en traversant la mer à dos de tortue géante alors qu'il veut rejoindre Tarou fils de la jungle qui serine une chansonnette de Greco entrecoupée de rythmes délurés de Santana cadencés par un shtroumpf ciceronesque qui se dégargamélise en étalant des notions de grammaire et de linguistique tout comme conjuguer le plus que passé parfait au futur, l'origine du mot abracadabra (de l'araméen: je crée quand je le dis), la liste des départements et de leurs fromages et les déclinaisons latines que je ne peux exhumer de mes neurones embrouillées, l'impression d'avoir oublié mes clefs sur le comptoir du bar du Salaire de la peur avec Yves Montand qui me talonne à dos d'autruche que des Aïssaouas déchaînés à la traîne déplument et rognent pendant que Tino Rossi et Lyne Renaud se préparent à un duel sur la dune de sable qui se referme sur mézigue et que le vent emporte la voix de Lady Gaga qui récite Lamartine à Bunuel qui saute à la corde laquelle est tirée par Goddard qui poignarde Truffaut dans le doremifasol. La farandole des invraisemblances se mythifie dans un vortex qui s'autoengloutit dans l'oblivion abyssal.

Et tout à coup je reprends conscience. D'une façon radicale. J'en veux à ces enflures qui ont ainsi sursatyré et anesthésié bibi qui n'a jamais perdu le contrôle intello des êtres et des choses. Et je me compare. Tiens, j'dois zavoir une belle tronche de clodo. J'avions déjà vu quelqu'un qui s'était payé une cuite et d'y ruminer me soulève et l'endocarde et les entrailles.

C'était je pense au mois de juin 1980quelquechose. Ma moitié me retrouva à Paris avec notre môme de sept piges. À l'hôtel Mercure nous nous rendons où aïe aïe aïe, les sauts sur le lit ! Puis en ballade nous nous propulsons. C'est le jour de Seigneur et tout est clos. Pas un brin d'amuse-bouche ou de bouffetanceau. Nous trouvons une épicerie ouverte et ensilons quelques provisions avant de reprendre le métro. Une fois dans le wagon, je constate que j'ai laissé le sac à provisions sur le quai. Je sors en trombe et trouve un clochard hirsute genre ilipartilajeunesse en train de croquer une belle pomme piquée dans le sac, les prunelles rougeoyant de plaisir. Je reprends mon sachet et me barre dare-dare vers la rame alors que la lourde va se barrer. Il me pourchasse furax et se tamponne la bouille contre la vitre qu'il martèle à tout casser en bramant à l'extremum tel un gargantium qui a perdu son babaorum à Petibonum.

Désolé cowboy qui n'en fiche pas une rame de t'avoir dépouillé de ton gros lot, mais ma marmaille devance avant ! Ses yeux expulsent des flammes venimeuses ; il grimace, fumasse, bouillonne et se contorsionne horriblement et émet un râle de désespoir calamiteux qui déchire le quai du métro et nous fige kex. Les passagers autour me jettent des œillades qui inquisitrices, qui réprobatrices, qui interrogatives car tout porte à imaginer que j'avons piqué sa pitance à ce pauvre hère qui vient d'épuiser sa chambre à air !

Je me trouve soudainement condescendant à vouloir toiser autrui, tout comme si je voulais me persuader que j'étais au-dessus de toutes les faiblesses humaines, comme si j'avais jamais failli à la tâche d'ascète de service de Limoges. De fait ce se passait y a pas si longtemps...

Par une belle journée d'été, mon cousin et homonyme vint nous chercher pour passer la journée avec lui à Kfar Yaïr, village situé à l'orée de l'ancienne ligne verte frontalière au centre d'Israël. Les enfants s'ébattirent dans la piscine claire et bleue puis nous rentrâmes. Un apéro copieux nous attendait suivi d'une collation royale.

Cousin Alain valsait du françaoui au pataouète avec la désinvolture de l'ancienne génération des bisaïeux d'antan. Il avait le don de mettre à l'aise et se lançait dans des histoires salacement épicées. La compagnie amusée se laissait prendre par son charme et son alacrité. Je ne m'apercevais pas qu'il remplissait à ras bord ma chopine de whisky. J'éprouvais une sensation de bien être général, celle d'être retourné à l'époque où, enfant, j'écoutais les conversations d'adultes enjouées par des histoires drôles, des jeux de mots et les rigolards chroniques.

Un déclic se fit en moi et je me sentis bien. Une euphorie jouissive m'envoûtait. Nous passâmes à table. Mon verre se remplissait de nouveau davantage. Cousin Alain me relançait en trinquant tout en entonnant des chants de spiritueux que je n'avais pas ouïs depuis les pèlerinages familiaux de mon âge tendre à Aït Bayod :

*Had le kas hama zino* : Qu'il est beau ce verre

*bzkhout sadiqim dyalna* : (Buvons) au mérite de nos grands sages...

D'habitude, l'alcool m'endort séance tenante et je ne suis pas de ce fait sortable. Aussi, je n'y touche onques. Cette fois-ci, je fus pris d'un fou rire indiscontinu et il n'y avait plus que mon verre qui tenait d'aplomb. Mes enfants désapprouvaient et désavouaient. Ils ne reconnaissaient pas leur dabe. La première chantait à tue-tête : "*My dad is drunk*". La seconde n'approuvait ni entérinait guère et demeurait en retrait. Mon fiston faisait de même, filmait sur vidéo en attirant mon attention qu'il y aurait des traces ostensibles de ma cuite et de mon inconduite. Pour lui, j'étais dorénavant catégorisé parmi ceux qui boivent pour ne pas oublier d'oublier de boire. Ma moitié ne reconnaissait pas l'introverti que j'étais et

oscillait entre l'idée qu'il était bon que je sorte de ma coquille une fois dans ma vie et celle de me convertir en ingurgitant outre mesure la boisson. Le verre joyeux se remplissant, je me joignis à la chansonnette.

J'étais un Alain replié qui se déployait. Je fus tel un cocon en éclosion, extroverti l'espace d'une goulée. *In vinos veritas*. J'avais passé le Rubicon, ou en langage de chez nous, les portes de la bienséance définies par *Bab Sba'*, *Bab el Magana*, les fantômes de *Bab Elkhdar* et *Bab l'Assor* et *Bab ElKsba* qui n'existent plus, *Bab El Menza*, *Bab Merrakch*, *Bab Asfi* dite *Bab Skala*, *Bab El Mellah* et *Bab Elbhar*. C'est celle de *Bab Skaïri* que j'avais emprunté mais dans ma condition, j'aurois pu voir l'analogie entre une mer bleue et une dune de sablon. J'étais la barque ballotée par les flots ondulants et le chameau se dandinant dans son train-train tanguant. Sur ce, je me laissai embobiner dans un sommeil comme on dit réparateur.

Ce qui se passa ensuite dans mon igloo, j'ozeraï jamais vous l'révèler. Ce fut trop. Cupidon fut de la partie et y a pas de quoi se couvrir de lauriers en narrant l'ineffable, en contant l'indicible, en dégoisant l'infamie informulable dont de laquelle je fus, devrais-je le jaspiner ? Si j'avions la main pleines de factnalités, la déploierai-je à tort et à travers ? Devrais-je ? J'dilemme avec moi-même car c'en fut vraiment trop. J'ai besoin de pioncer là-dessus.

On verra bien... ou non.

## UN SOURI VICTIME D'ÉROS

J'vous l'dis-tu ? Dois-je le cacher comme une affection honteuse ? Dois-je mettre la veritas sous clef et vous laisser boursicoter jusqu'à une prochaine becquée mes oisillons ? Vous avouer avec contrition que j'ai été au-dessous de tout et plus en dessous encore ? Moi qui me croyais en-dessus de tout soupçon ? *Mea Culpa!* Mes aveux aux dieux de la confession ! L'immense étendue blanche devant moi n'a rien à cacher. Quels périls n'ai-je pas

affronté et quels engagements n'ai-je pas culbuté que j'aie à appréhender la vérité nue ?

Je réalisai que je labourai en pleine banquise. Que je hersai et émottai hors saison, hors norme et hors sujet. Ô déraisons, Ô séraphiformes, Ô frivoles vergers! Une traction ventousarde distendait mon épectase et devant mes yeux oscillaient d'énormes lolos. Je tentai de désactiver ma résonnance en me convainquant qu'il s'agissait bien d'un rêve et flippais entre le conscient et l'inconscient jusqu'à ce que tilt je fasse. Et j'réalisai incrédule ce qui venait d'abouler entre le rêve et le conscient. J'ouvrais l'œil very grand.

Mon hôte Balko chiquait je ne sais quoi et je m'imaginai qu'il souriait du coin. Si c'était le cas, je lui en aurai voulu au point de lui souhaiter à ce géronte d'être jeté dans les culs-de-basse-fosse et livré pour l'éternité en pâture à la palas des avenantes sorcières Euménides frigides, réincarnations de walkyries ambubaïes à la retraite, édentées et vicieuses, spécialisées dans le dépucelage des mouches amortifiées et dans la momification des croupions de maringouins tuberculeux.

Quant à sa compagne, elle se tatouait le visage le matin et je me demandais si c'était pour marquer un autre point à son tableau de chasse. Si c'était le cas, elle représenterait dorénavant pour moi le phénix et le génotype des crevettes aux pattes brisées rejetées par tous les maquereaux queutards des océans, qui, tels des poussahs afessés, espèrent encore qu'un jour ils joueront du valseur et attendent que la marée leur apporte une vieille crevette bannie des lupanars et putinant d'algue en algue car elle prend son mâle en impatience malendurante.

Ô incertitudes!

Cette catastase qui n'en était pas une me fit penser qu'il était temps pour moi de revenir aux miens en *terra ferma*.

## UN SOURI QUI CRAIGNIT QUE LE CIEL LUI TOMBÂT SUR LA CARAFE

Encore sonné par ma douteuse expérience sulfureuse, je convins avec je d'arrêter donc de marmotter ma patenôte blanche, de grommeler et de grognonner pour tenter de prendre à la légère ce qui me fut ou non dévolu par la bécasse ou par le sort. Autant s'en gausser et s'amnistier ! Au fait, qu'est après tout l'ironie? Un jeu d'esprit retors avec un peu de ressort qui fait retomber le ridicule sur la tête d'un autre. C'est à cela qu'il m'arriva de penser lorsque je fus pris sous un nuage d'eiders en formation serrée qui noircissait le ciel tant et si tant qu'on n'y voyait rien. Ils migraient sans hésiter une seconde sur la direction à prendre, le GPS dans le collimateur. Qu'y avait-il d'ironique ? Que les eiders ne songeaient pas toujours à voler à l'envers. Aussi laissaient-ils des souvenirs caca d'oie sur nos étendues ivoirines et parfois même sur nos canadiennes, inconscients du fait qu'y a pas de service de pressing boréal. Tiens, c'est p't-être ben pour cela que les Gaulois avaient peur que le ciel leur tombe sur la tête ! Les canards piquaient tout droit avec l'assurance de croyants qui ont plus de réponses que de questions à se poser. Quant à mézigue, je laissai mes pensées patiner et planer au gré de l'Éole des lubies. Aurais-je dû interpréter le vol des oies tout comme le firent les Latins ? L'étude des présages n'a pas fait partie de notre éducation farcie de Marignan d'Iéna, d'Austerlitz et autres boucheries du genre. Pas plus que comment s'y prendre pour acheter des légumes frais ou assaisonner une salade. Il faut réaugurer la vaticination, les oracles, les tarots, la cafémanie et la charlatanomanie dans le curriculum scolaire ! Pour prendre son pouls bio et planifier sa journée en fonction du désalignement des planètes et conjurer la fatalité avec des charmes, des gri-gris, des talismans et autres fétiches vaudouesques. La culture se perd. Pauvre civilisation !



Moi j'a eu peur que le ciel me tombe sur la tête. Non pas le Ciel, mon mari ! Mais le firmament recouvert de nuées brunes à donner le trac et à faire dans le froc et battre les breloques pendantes aux viocs des tartufions de la Comédie française en répétition de pièces d'auteurs baroques loufoques. J'devais zavoir 7 à 8 piges tout au plus. C'tait un jour du Seigneur, généralement voué aux pique-niques du côté de la forêt de mimosas, non loin de la route des amoureux dont les troncs d'arbres étaient gravés de J't'aime pour la vie, À toi pour toujours, et autres tournures que les rombières allaient chercher dans les ciné-romans Nous deux ou Confidences, signés par des cœurs fléchés; mais de grivoiseries aucune car à cette époque, se tenir la main était un gage de fiançailles et un ban de fidélité au vu de tous les paroissiens et les paraparoissiens du port de Tombouctou, autre nom de la ville que vous savez et sinon allez-vous faire cuire un zeuf en le couvant sur la steppe de pierres sahariennes ardentes, ou allez faire voir ce que vous ne pouvez voir chez les Grecs, les Ioniens, les Athéniens, les Spartiates les Hellènes et les Micrasiates et si vous n'avez pas cliqué, mettez les voiles à toute vapeur et le cap sur la Papousie australe. À cause qu'il faut un minimum, un minimum maximal pour prendre son pied avec mézigue sans se casser la tronche. Ainsi optimalement minmaxé, vous pourrez savourer en virtuose une dose de ma toute sainte prose à l'eau de rose sans chuter dans la névrose un jour de pluviôse, accéder aux dessous abscons de ma glose et nirvaner dans l'apothéose plutôt que perdre votre temps au téléphone rose dans les nymphoses des maisons closes ou de finir morose dans la cirrhose because avec mézigue qui ose, j'vous rendons la jouvenchose et c'est pas riendechose ! Car avec bibi, c'est la sclérose ou la métamorphose ! L'overdose de nécrose ou la symbiose grandiose !

Ceci dit, ou plutôt cela dit, couçi ou couça, j'vous parie qu'vous avez oublié votre manteau au vestiaire, votre cellulaire dans la voiture, votre stylo sur le bureau, vos pilules dans l'vestibule et vos points-virgules dans l'... Because ? Because j'parie qu'vous avez oublié le propos dont au sujet duquel on jase ! Ah mes zagneaux, mes agnelets, mes agnelles, j'dois vous

prendre par la dextre dans les tortueuses sentes de mes fadaïses ! Et dire qu'un ânier même sans trique, n'a même pas besoin d'indiquer son chemin à son brèle ! Vous zêtes comme ces passagers qui font confiance au pilote, alors qu'icelui ronflote car il fait confiance au copilote automatique qui aurait pu tout aussi bien être en congé sabbatique. C'est métamathique comme un plus un font Dieu.

J'disais donc esprits poussiéreux et poudroyeux fossilisés dans quelqu'archaïque concupiscence de la cinquante et une page en arrière, douzième lige et septième mot du présent ana, qu'à c't'allure, j'vas prendre ma retraite et cultiver le cornichon car mon intempérance commence à m'peser sur le baba mes méduses ! OK ! On va donner sa langue au chas d'une aiguille dans une botte de foin du diable au corps d'armée de l'air d'une chanson d'amour ça s'en va l'amour ça revient toujours.

Ce qu'j'épiloguai, c'est la fois où j'a eu peur que le clément Ciel n'ait cure de mon atma et qu'il me tombât sur la carafe ! J'blague pas ! C'est du vécu vérace aussi réel que vrai qu'authentiquement et formellement véridique ! C'était donc dans les parages de la forêt de mimosas un lendemain de Mimouna. J'avions encore en leitmotiv les refrains : *A Lala Mimouna, mbarka ms'euda, yambark ya Ms'eud etc.* Vous voyez l'topo? Ça continuait avec *Eldar elkhir bghina nmsiw* et autres vœux du genre. Les violons s'étaient tus après que les festoyants aient fait bombance à la puissance bombance de méchoui et de *mahia* qu'ils gobaient comme des trous et c'était pas du bidon ! Ça vous en fait une bavette, ces souvenirs, non ? Retournons à nos méchouis en puissance.

Car j'avons vécu la crainte de la culbute du poulailler divin sur mon halo perso au point que j'entrevis le temps d'un éclair la rive du Styx qui risquait de mettre en permanence ma bioluminescence en veilleuse. Voilà donc comment cela s'est échu : c'était au temps où les canards annonçaient à grands titres les dégâts causés par les invasions de sauterelles en Algérie et au Maroc. On montrait des photos d'arbres feuillus avant leur passage et

le squelette dénudé qu'il en restait immédiatement après. La revue Paris Match montrait l'horrificante photo d'un berger et de son troupeau entièrement recouverts de sauterelles. De quoi donner des cauchemars au p'tit même sensible que j'étais.

Ce jour-là, alors que la Méditerranée de Gilbert Becaud jouait avec des galets sur les ondes, nous étions partis comme d'hab à la campagne. Nous vîmes quelques sauterelles isolées et devinâmes de suite la nature du gros nuage brun qui s'avançait vers nous. Nous embarquâmes illico dans la voiture. De tous les côtés résonnait le bruit des sauterelles écrasées sur les vitres de la chignole. On n'arrivait plus à y voir grand-chose et les essuie-glaces tanguaient dans un liquide marron saupoudré d'ailes, d'antennes et d'abdos de sauterelles. Lugassy, un ouvrier de mon dabe, se proposa pour nettoyer le pare-brise avant. Sans attendre d'agrément, il fonça et revint en rigolant, ignorant les sauterelles accrochées à lui. « Rentre vite ! » lui tonna-t-on, car devant nous un arbre fut littéralement dévoré. Le blagueur ressemblait maintenant à l'homme de Cro, de Ma et de Gnon, un peu comme un bachi-bouzouk du Far West qu'on vient de tremper dans du goudron et des plumes sans lui faire de mise en plis ! Notre effroi allait bleuissant car nous zavions à l'esprit ce cliché ébaubissant de Paris Match. Macho, notre lascar décida d'ouvrir le coffre et d'en sortir un sac de jute qu'il ouvrit et orienta en direction du flot des sauterelles. Le sac se remplit en un clin d'œil. Il revint s'asseoir, mais cette fois-ci, une flopée de locustes s'infiltrèrent dans la tire en sautillant dans toutes les directions alors que nous zautres caracolions sur nos sièges.

Patient, il arrachait les sauterelles une à une et en truffait son sac. P'tit à p'tit, nos têtes émergèrent et notre coco se fit plus souriant que jamais. C'est qu'il comptait les vendre dans la ville dans laquelle des grands tonneaux d'eau bouillante faisaient des haies d'honneur pour recevoir les sauterelles ainsi capturées. Des plats de sauterelles salées constituaient un plat de gourmet pour certains, et l'ultime répulsion pour d'autres.

Amateurs aux avis !

Parlant boustifaille, ouais ! Mais c'est heure du marchand de sable mes colons ! Il est temps d'aller roupiller car mézigue compte sur mes sornettes pour tenter de pioncer ! Ce sera pour une prochaine, promis juré par les grands dieux de l'Olympe, ceux-là même qui brûlaient le temps en fumant des Casa Sport Olympic. Mais ça, c't-une autre histoire. Laisser votre humeur brimbaler en rocking chair. Moi y'en a trop dans ma trogne et ye dois doser mes crucherries pour vous éviter l'indigestion et de plus j'ai assez de mal à synchroniser mes fulgurantes pensées allègres au rythme engourdi de mes digits qui par la présente sanctifient mon dactylogramme. J'vous laisse pioncer car je dois cesser de planer en orbe pour planifier ma partance du bled de céans séance tenante.

Voilà, c'est ça ! Fermez votre viseur et transcendentalez-vous ! Juste un peu chwaya car on vous laissera pas blettir.

Chut, j'éteins les lanternes !

Les prenez pas pour des vessies !

## UN SOURI QUI CRAIGNIT QUE LE CIEL LUI TOMBÂT SUR LA CARAFE

Encore sonné par ma douteuse expérience sulfureuse, je convins avec je d'arrêter donc de marmotter ma patenôte blanche, de grommeler et de grognonner pour tenter de prendre à la légère ce qui me fut ou non dévolu par la bécasse ou par le sort. Autant s'en gausser et s'amnistier ! Au fait, qu'est après tout l'ironie? Un jeu d'esprit retors avec un peu de ressort qui fait retomber le ridicule sur la tête d'un autre. C'est à cela qu'il m'arriva de penser lorsque je fus pris sous un nuage d'eiders en formation serrée qui noircissait le ciel tant et si tant qu'on n'y voyait rien. Ils migraient sans hésiter une seconde sur la direction à prendre, le GPS dans le collimateur. Qu'y avait-il d'ironique ? Que les eiders ne songeaient pas toujours à voler

à l'envers. Aussi laissaient-ils des souvenirs caca d'oie sur nos étendues ivoirines et parfois même sur nos canadiennes, inconscients du fait qu'y a pas de service de pressing boréal. Tiens, c'est p't-être ben pour cela que les Gaulois avaient peur que le ciel leur tombe sur la tête ! Les canards piquaient tout droit avec l'assurance de croyants qui ont plus de réponses que de questions à se poser. Quant à mézigue, je laissai mes pensées patiner et planer au gré de l'Éole des lubies. Aurais-je dû interpréter le vol des oies tout comme le firent les Latins ? L'étude des présages n'a pas fait partie de notre éducation farcie de Marignan d'Iéna, d'Austerlitz et autres boucheries du genre. Pas plus que comment s'y prendre pour acheter des légumes frais ou assaisonner une salade. Il faut réaugurer la vaticination, les oracles, les tarots, la cafémanie et la charlatanomanie dans le curriculum scolaire ! Pour prendre son pouls bio et planifier sa journée en fonction du désalignement des planètes et conjurer la fatalité avec des charmes, des gri-gris, des talismans et autres fétiches vaudouesques. La culture se perd. Pauvre civilisation !

Moi j'a eu peur que le ciel me tombe sur la tête. Non pas le Ciel, mon mari ! Mais le firmament recouvert de nuées brunes à donner le trac et à faire dans le froc et battre les breloques pendantes aux viocs des tartufions de la Comédie française en répétition de pièces d'auteurs baroques loufoques. J'devais zavoir 7 à 8 piges tout au plus. C'tait un jour du Seigneur, généralement voué aux pique-niques du côté de la forêt de mimosas, non loin de la route des amoureux dont les troncs d'arbres étaient gravés de J't'aime pour la vie, À toi pour toujours, et autres tournures que les rombières allaient chercher dans les ciné-romans Nous deux ou Confidences, signés par des cœurs fléchés; mais de grivoiseries aucune car à cette époque, se tenir la main était un gage de fiançailles et un ban de fidélité au vu de tous les paroissiens et les paraparoissiens du port de Tombouctou, autre nom de la ville que vous savez et sinon allez-vous faire cuire un zeuf en le couvant sur la steppe de pierres sahariennes ardentes, ou allez faire voir ce que vous ne pouvez voir chez les Grecs, les Ioniens, les Athéniens, les Spartiates les Hellènes et les Micrasiates et si vous n'avez

pas cliqué, mettez les voiles à toute vapeur et le cap sur la Papousie australe. À cause qu'il faut un minimum, un minimum maximal pour prendre son pied avec mézigue sans se casser la tronche. Ainsi optimalement minmaxé, vous pourrez savourer en virtuose une dose de ma toute sainte prose à l'eau de rose sans chuter dans la névrose un jour de pluviôse, accéder aux dessous abscons de ma glose et nirvaner dans l'apothéose plutôt que perdre votre temps au téléphone rose dans les nymphoses des maisons closes ou de finir morose dans la cirrhose because avec mézigue qui ose, j'vous rendons la jouvenchose et c'est pas riendechose ! Car avec bibi, c'est la sclérose ou la métamorphose ! L'overdose de nécrose ou la symbiose grandiose !

Ceci dit, ou plutôt cela dit, couçi ou couça, j'vous parie qu'vous avez oublié votre manteau au vestiaire, votre cellulaire dans la voiture, votre stylo sur le bureau, vos pilules dans l'vestibule et vos points-virgules dans l'... Because ? Because j'parie qu'vous avez oublié le propos dont au sujet duquel on jase ! Ah mes zagneaux, mes agnelets, mes agnelles, j'dois vous prendre par la dextre dans les tortueuses sentes de mes fadaïses ! Et dire qu'un ânier même sans trique, n'a même pas besoin d'indiquer son chemin à son brèle ! Vous zêtes comme ces passagers qui font confiance au pilote, alors qu'icelui ronflote car il fait confiance au copilote automatique qui aurait pu tout aussi bien être en congé sabbatique. C'est métamathique comme un plus un font Dieu.

J'disais donc esprits poussiéreux et poudroyeux fossilisés dans quelqu'archaïque concupiscence de la cinquante et une page en arrière, douzième lige et septième mot du présent ana, qu'à c't'allure, j'vas prendre ma retraite et cultiver le cornichon car mon intempérance commence à m'peser sur le baba mes méduses ! OK ! On va donner sa langue au chas d'une aiguille dans une botte de foin du diable au corps d'armée de l'air d'une chanson d'amour ça s'en va l'amour ça revient toujours.

Ce qu'j'épilouai, c'est la fois où j'a eu peur que le clément Ciel n'ait cure de mon atma et qu'il me tombât sur la carafe ! J'blague pas ! C'est du vécu

vérace aussi réel que vrai qu'authentiquement et formellement véridique ! C'était donc dans les parages de la forêt de mimosas un lendemain de Mimouna. J'avions encore en leitmotiv les refrains : *A Lala Mimouna, mbarka ms'euda, yambark ya Ms'eud etc.* Vous voyez l'topo? Ça continuait avec *Eldar elkhir bghina nmsiw* et autres vœux du genre. Les violons s'étaient tus après que les festoyants aient fait bombance à la puissance bombance de méchoui et de *mahia* qu'ils gobaient comme des trous et c'était pas du bidon ! Ça vous en fait une bavette, ces souvenirs, non ? Retournons à nos méchouis en puissance.

Car j'avons vécu la crainte de la culbute du poulailler divin sur mon halo perso au point que j'entrevis le temps d'un éclair la rive du Styx qui risquait de mettre en permanence ma bioluminescence en veilleuse. Voilà donc comment cela s'est échu : c'était au temps où les canards annonçaient à grands titres les dégâts causés par les invasions de sauterelles en Algérie et au Maroc. On montrait des photos d'arbres feuillus avant leur passage et le squelette dénudé qu'il en restait immédiatement après. La revue Paris Match montrait l'horrificante photo d'un berger et de son troupeau entièrement recouverts de sauterelles. De quoi donner des cauchemars au p'tit même sensible que j'étais.

Ce jour-là, alors que la Méditerranée de Gilbert Becaud jouait avec des galets sur les ondes, nous étions partis comme d'hab à la campagne. Nous vîmes quelques sauterelles isolées et devinâmes de suite la nature du gros nuage brun qui s'avançait vers nous. Nous embarquâmes illico dans la voiture. De tous les côtés résonnait le bruit des sauterelles écrasées sur les vitres de la chignole. On n'arrivait plus à y voir grand-chose et les essuie-glaces tanguaient dans un liquide marron saupoudré d'ailes, d'antennes et d'abdos de sauterelles. Lugassy, un ouvrier de mon dabe, se proposa pour nettoyer le pare-brise avant. Sans attendre d'agrément, il fonça et revint en rigolant, ignorant les sauterelles accrochées à lui. « Rentre vite ! » lui tonna-t-on, car devant nous un arbre fut littéralement dévoré. Le blagueur ressemblait maintenant à l'homme de Cro, de Ma et de Gnon, un peu

comme un bachi-bouzouk du Far West qu'on vient de tremper dans du goudron et des plumes sans lui faire de mise en plis ! Notre effroi allait bleuissant car nous zavions à l'esprit ce cliché ébaubissant de Paris Match. Macho, notre lascar décida d'ouvrir le coffre et d'en sortir un sac de jute qu'il ouvrit et orienta en direction du flot des sauterelles. Le sac se remplit en un clin d'œil. Il revint s'asseoir, mais cette fois-ci, une flopée de locustes s'infiltrèrent dans la tire en sautillant dans toutes les directions alors que nous zautres caracolions sur nos sièges.

Patient, il arrachait les sauterelles une à une et en truffait son sac. P'tit à p'tit, nos têtes émergèrent et notre coco se fit plus souriant que jamais. C'est qu'il comptait les vendre dans la ville dans laquelle des grands tonneaux d'eau bouillante faisaient des haies d'honneur pour recevoir les sauterelles ainsi capturées. Des plats de sauterelles salées constituaient un plat de gourmet pour certains, et l'ultime répulsion pour d'autres.

Amateurs aux avis !

Parlant boustifaille, ouais ! Mais c'est heure du marchand de sable mes colons ! Il est temps d'aller roupiller car mézigue compte sur mes sornettes pour tenter de pioncer ! Ce sera pour une prochaine, promis juré par les grands dieux de l'Olympe, ceux-là même qui brûlaient le temps en fumant des Casa Sport Olympic. Mais ça, c't-une autre histoire. Laisser votre humeur brimbaler en rocking chair. Moi y'en a trop dans ma trogne et ye dois doser mes crucheries pour vous éviter l'indigestion et de plus j'ai assez de mal à synchroniser mes fulgurantes pensées allègres au rythme engourdi de mes digits qui par la présente sanctifient mon dactylogramme. J'vous laisse pioncer car je dois cesser de planer en orbe pour planifier ma partance du bled de céans séance tenante.

Voilà, c'est ça ! Fermez votre viseur et transcendentalez-vous ! Juste un peu chwaya car on vous laissera pas blettir.

Chut, j'éteins les lanternes !



Les prenez pas pour des vessies !

## UN SOUIRI PIÉGÉ À TOLÈDE

Je dois amorcer la pensée d'un retour aux miens et en moi résonne le vœu : « Fasse que le xyz de mon séjour dans cet oasis de glace se passe comme son abc sous le signe de la synchronisation avec moi-même » afin que je puisse me réinitialiser fasse aux autres expéditions qui m'attendent. Car j'aime pas végéter dans un sofa ni faire le pied de grue dans la vasouillette ni gober les mouches assizautourdun palmier. J'ai fait des aléas ma bonne étoile. J'aurai pas la mauvaise fortune de tomber sur le yéti homme des neiges dans la banquise de glace pas plus que je n'ai pas eu l'manque de pot de braver l'homme des sables dans un désert de sable ! Encore qu'il m'est arrivé des contrecoups lors de mes odyssées aventureuses...

C'est la fin de notre voyage estival. Ma femme et je nous rendons à Tolède et y visitons les synagogues anciennes. Celle du Transito est coiffée d'une croix. L'Espagne catholique a investi les lieux du culte juifs et musulmans. L'incongruité de la chose me sidère et je ne peux m'empêcher de penser quelle aurait été la réaction du monde catholique si le Vatican avait été transformé en mosquée ou celle des musulmans si la Ka'aba à la Mecque avait été transformée en église. Et pourtant, le Temple de Salomon à Jérusalem a été converti en mosquée !

Nous pénétrons in situ. Une magnifique salle ornée de passages de prières hébraïques célébrant l'aspect convivial et serein du lieu du culte. Les décors rutilants frappés aux armoiries royales d'Espagne. C'est sublime et intense. Je ne peux que fermer les yeux maintenant et imaginer la synagogue pleine, les enfants y évoluant et les mélodies y résonnant. Le musée jouxtant la synagogue était poignant. Les objets d'art y étaient disposés et je ne

pouvais m'empêcher de penser à tout l'amour qui fut investi dans leur confection et fabrication. Durant toute ma visite, j'eus une boule à la gorge devant les restes du glorieux judaïsme espagnol, que je ne connaissais que par la poésie, par la lecture et par les récits qu'on en faisait.

Dehors, de jeunes candidats à la prêtrise défilèrent en cortège, et un moment j'avons eu l'impression d'être devant la procession des jeunes communions endimanchés devant l'église au Nord de l'école de l'Alliance et à l'Est de l'école musulmane, sous la houlette du père Pedro. On disait de cette église dont la construction avait été achevée en 1937 que ses bancs étaient en bois d'arrar. Je n'sais à quel propos le journal Le Petit Marocain titra un jour : Le curé de Mogador est un antéchrist. J'avons jamais su pourquoi.

Tout pensifs encore, nous nous dirigeâmes vers l'église grandiose tout près de là. L'entrée comprenait des joyaux sous verre à profusion. Là encore, je ne pus m'empêcher de penser à tous ceux que le clergé avait détroussés du temps de l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492 ou du temps de la persécution des marranos, Juifs convertis de force et pratiquant en secret leur foi mosaïque.

Nous allâmes pour reprendre notre tire, mais ne la trouvions pas. La maréchalchaussée nous informa qu'elle avait été remorquée car stationnée à l'entrée d'un hosto marquée de la *Rosa crossa*. Nous retournâmes sur les lieux et y vîmes à l'entrée d'une porte standard une croix rosâtre minuscule qui était supposée symboliser l'hôpital. Ils y allaient fort. C'était le coup du père François. J'enrageais. Non seulement nous étions à la fin de notre périple et comptions nos deniers, mais encore je trouvais à redire tant à la signalisation déficiente qu'au principe de me faire réavoir par les descendants de Torquemada. La police fut intraitable. Point d'argent, point de véhicule et il fallut casquer 100 \$ U.S. Ce n'était pas tout. Il fallut se rendre très loin pour aller chercher la bagnole dans un stationnement souterrain. Plusieurs étages plus bas se trouvait notre voiture minuscule dans un décor obscurci qui ne laissait entrevoir que d'immenses barreaux

verticaux et des chaînes grossières et bruyantes. L'impudence espagnole alla jusqu'à nous faire douiller des sommes supplémentaires à titre de frais de stationnement pour pouvoir quitter ce piège d'où émanaient des relents de cachot de l'Inquisition. Ma tournée de pèlerinage à Tolède avait été tout à la fois une combinaison d'élévation de l'âme et une expérience sordide et désagréable.

J'm'y étions laissé prendre aux pipeaux d'accordailles mais aussi l'appau d'Écouille.

## UN SOURI FAIT SES ADIEUX À UN OOKPIK

*Azoul !* (pour les non-initiés, hello en chleuh)

Mon séjour tire à sa fin. Bientôt je vais rejoindre la civilisation avec ses affiches de type *All you can eat* qui semblent indécentes dans un monde où la vie, c'est la survie par l'entremise du jeu de cash-cash. Une certaine impatience s'empare de moi et c'est peut-être l'approche du retour à Montréal avec la politicaillerie, la lutte au gagne-pain et le stress des nouvelles, spécialement celles du Moyen-Orient pour lesquelles la tension est toujours à fleur de peau. Après ces magnifiques mois de rêve passés, mon retour vers la civilisation et à ses conformismes ne va pas sans douleur. Je fais avancer mon traîneau en faisant des S un peu à la va-comme-je-te-pousse, heureux de savoir que je n'ai autour de moi ni trafic ni feu rouge ni flic évalué au prorata des contraventions qu'il flanque. Des sentiments de rejet du monde surorganisé vers lequel je retourne me fait barbouiller les idées en noir. Je refuse l'idée de passer au monde de l'individualité égoïste et celui des masses humaines organisées, structurées et étiquetées en clans, peuples, races, talents, vices, vertus, et commercialisées depuis le manucure d'orteils incarnés jusqu'aux

perruquiers talqués, dans les dimensions physiques, intellectuelles ou spirituelles, demeurant prisonniers de leur clapier psychologique, bercés par un psychique incompréhensible entre un conscient qui frise l'incohérence et un subconscient ouvert sur l'inconnu. Je refuse le monde où tout est trop robot pour être vrai. Un besoin permanent de rationaliser quelque chose d'éventuellement irrationnel. Des attaches sentimentales qui dérèglent le flot de la raison. Une soif de directives et d'orientation au sein d'un tourbillon déboussolé.

Et la liberté ? La liberté d'imaginer. De bâtir des scénarios de son choix. La liberté d'échapper au réel. La liberté de subjectiviser l'objectif dans l'espoir d'objectiviser sa propre subjectivité. Cette liberté vers laquelle je retourne m'apparaît muselée par l'art commercialisé et les élans poétiques esclaves de la mise en boîte hilotique des éditeurs. Le retour à la civilisation me laisse perplexe et pensif sur ce monde qui roule sur des roues mal équarries au gré des hasards, des initiatives malicieuses ou fourbes et des utopies invétérées. Monde tissé de chaînes de petits et grands mensonges qui acceptables qui non acceptables pour arriver à la même fin. Celle de la course effrénée au besoin de posséder, asservie par tout un étalage de cajoleries, de faiblesses, de simulacres, de tartuferies, si ce n'est de corruption à peine voilée et jalonnée par les laissés pour compte.

En d'autres mots, j'appréhende la civilisation ou l'on prétend être direct à vol d'oiseau qui a laissé ses plumes sur le plancher des vaches à lait pour crier haro sur le baudet de sa langue de vipère en feignant être à cheval sur les principes, alors qu'on louvoie entre chien et loup en courant plusieurs lièvres à la fois, tout en faisant avaler des coulevres aux moutons de Panurge qui mènent une vie de chien et qui sont condamnés à être les sempiternels dindons de la farce incapables de voir qu'il y a anguille sous roche, réduits à être muets comme des carpes et à anesthésier les fourmis qu'ils ont dans les jambes alors qu'ils sont menés à bride abattue sur le cou par des ours mal léchés qui ont des rats dans la pêche et une araignée dans le plafond lesquels leur serviront tout au plus à accoucher d'une souris

riqui! Ici au Nunavut, l'on peut s'accorder comme chien et chat sans se tirer les vers du nez; on n'entend guère voler les mouches car il n'y en a pas, aussi ne prend-on guère la mouche; il n'y a ni tabous ni cornes à faire pousser, aussi ne se fait-on pas du sang de crapaud pour avoir du chien dans le corps quand bien même l'on développe un appétit de cheval durant la période des vaches maigres, ni pour reprendre du poil de la bête quand bien même l'on développe une fièvre d'oiseau alors qu'il fait un froid de loup.

Je lance un cri de rage tout en courant puis en sautant par coups de jarrets sur les skis du traîneau. J'ai l'impression d'être ce cocher de la calèche d'Okha (ramenée de Russie en 1901 par le pacha de Mejboud de Souira) qui aimait épater la galerie en faisant claquer son fouet en roulant à toute bridée sur la Boulevard Front de Mer qui longe la plage de Taghart, simulant d'être à la tête d'une charge de cosaques. Ce faisant, je réalise que ce qui fut pour moi un véritable calvaire est devenu banal et routinier. J'ai développé des muscles qui ont raidi mon corps. Ici, on ne vit qu'à son second souffle et sans échauffement musculaire. On halète, on ahane, on s'époumone et on s'essouffle dans un rythme imposé par les chiens la seconde même où le traîneau se met en branle. Je continue à zigzaguer, heureux d'aller retrouver les miens mais navré de quitter un si bel univers. Je laisse en arrière de moi un glacier majestueux aux pics en forme de crocs prêts à entamer les cieux avec leurs ombres hallucinantes prêtes à suriner les abîmes du schéol. *Ibi deficit orbis.*

Comment dire avec des mots la sensation de volupté qui vous saisit en voyant le cou sensuel d'un ours blanc émerger de l'eau ? L'envol des nuées d'oies en route vers le sud ? Les pingouins marchant à la queue-leu-leu comme des hassidim en procession ? La mise à bas collective des phoques ? Leur propulsion hydrodynamique dans l'eau grâce à leurs nageoires et leur progression rampante sur la glace ? Les torpilles glacées que sont les manchots giclant de l'eau pour s'autocatapulter sur la banquise ? Le roulis des nageoires lors de la danse des baleines ?

Mais plus que tout, je me suis attaché à un animal minuscule qui tient dans la paume de la main : C'est un ookpik, une sorte de micro-chouette des neiges, petite boule blanche, élégante et délicate. J'aurais bien aimé le ramener. Je me confiais à lui. Je lui parlai tout comme le ferait un artiste qui répète son rôle devant le miroir, lui chantai « ce n'est qu'un au-revoir » avant de le redéposer dans son abri que je baptisais Derb el Moka en souvenir d'une rue de ce nom, parallèle à celle de l'Attara et transversale à celle de la Kasba au niveau de la librairie Boujo, rue autrefois célèbre pour sa chouette ululant ses déclinaisons saxosemiticolatines car c'est dans cette rue que se trouvait autrefois l'une des deux écoles anglaises pour filles. Il va sans dire que mon ookpik mérite son anoblissement car il a le vrai charme, la beauté, la discrétion, le doigté, la distinction et la prestance des Mogadoriens. *Mai t'adass !*

Une dernière impulsion à mes chiens que j'encourageais en criillant à pleine gorge « A tchicha la fava ! », cri de guerre dont je n'ai jamais compris le sens mais qui accompagnait les sauts périlleux de mes amis casse-cou avec lesquels je dévalais les dunes de sable au sud de la ville. Et voilà qu'apparaissent au loin les lumières du campement à partir duquel je dois me désaccoupler de cette planète transissante et palpitante.

Moi bribarer la baliza por bartir lminouto. Bye bye liskimo, et fini li fakances. Ji bribare lintrit dans mizon avec tricinti et fini la mizeria. Liskimo Blako et sa mousmé libleur mais jmafou. Tapis si japas zu l'tant d'lure à prendre li tango!

*Kivaliq ! (Bye !)*

**UN SOURI DÉCOUVRE L'AMOUR DES ÉCRITURES EN FINLANDE.**

**L'entêté d'Helsinki**

Nous arrivons à un camp où je dois reprendre l'hélico qui doit me ramener à Juneau en Alaska. Quelques bâtisses qui dégagent des volutes de fumée. Il est doit être vers les six heures du soir. Je m'avance vers le tripot vers lequel tous semblent converger. Doux sauveur, quelle vision. Plein de barbues, plein de têtes qui n'ont pas vu un peigne depuis le déluge, tous affairés. Cela joue aux cartes, aux dés et aux paris stupides et l'odeur de la bière versée et rotée odore la baraque. Où suis-je ?

Je m'installe, commande un coca, façon de renouer avec la contemporanéité. Tous ici sont des mineurs qui sont venus attirés par les salaires faramineux qu'on leur offrait. Des étudiants, des rêveurs, des aventuriers, venus pour un contrat de deux ans minimum. Sauf qu'un piège les attendait. Ils n'ont rien à faire le soir. Pas de distraction, pas d'activités. Ce vide a été vite rempli par des proxénètes de la pire espèce et des spécialistes des jeux de chance qui vident littéralement à tire-larigot les bourses des gus. Une ambiance de Sodome et Gomorrhe règne ici. Fut-ce chez les plus jeunes, les regards sont vitreux et désabusés. La conversation qui prime se fait avant tout avec le pichet. Y en a qui se bourrent jusqu'on ne peut plus et s'affalent pour oublier la vache de galère dans laquelle ils se sont fait embarquer et extorqué jusqu'à la moelle.

Quelques conversations creuses, quelques négations polies et me voilà de nouveau seul avec moi-même. Sauf que. Que vois-je ? Un mirage ? Une hallucination ? L'inconcevable dans un tel décor ! La quadrature du cercle ! Du bizarre, de l'extravagant, du subversif ! De l'excentrique chimérique ! Du capricieux fantasque ! De quoi frissonner, vibrailler et claquer des mâchoires. De quoi faire frétiler les impotents, dansotter les goutteux, ressusciter les hémiplégiques ! Mon trépodomètre en exulte ! De quoi absoudre l'enfer et la damnation, transformer vos supplices en câlisse en immémoriales jouissances. J'vous dis sans renchérir. Les paraplégiques crapahuteux en danseraient des farandoles aériennes, les aveugles seraient dotés de stéréovision hyaline à haute définition, les sourds-muets entonneraient des hosannas à faire sauter le couvercle des cieux et des triples axels d'alléluias assourdissants à en perdre la voix, les quoailleurs se débarrasseraient de leur viagra et les pestiférés sentiraient l'eau de rose. On miaillerait *fugato* : *Miracolo! Ah Rbi Hinia, Doux Jésus! La ila llah! Hawa za idawina!* De quoi faire prendre son pied en 3D, j'vous l'jure !

Ô félicité des félicités !... Qu'ai-je vu donc qui me fait autant débouchonner ? Qui me fait tant lécher les babines, gargariser les papilles, me poulécher les badigoinces, crever les bulles de savon pour les transmuier en bulles papales, révolutionner la binette jusqu'à en perdre la gouverne! Quai-je vu donc qui me crisse tant ? Langue au chat de chah de datcha, au félin câlin-vilain, à l'once absconse, au lynx en sphinx, au puma de Rima de Lima ?

Par tous les marabouts bienheureux, j'avons vu, tenez-vous bien, ssoyez vous, protégez-vous l'échine, j'avons vu donc... Mamma mia! Santa Maria de la Fatima! Par la lourde du poulailler céleste! Par le Walhalla nirvanique! Par le Brahma-loke de la zaouïa de l'Eldorado! Par la barbichette schtroumpfette!

J'y viens. Mille cornues alambiquées! N'avez-vous point appris que patience et longueur de temps... Un peu d'élasticité dans les nerfs, cela n'a jamais fait de tort à au tonus de la vitalité de quiconque! Prenez la vie à la douce et imaginez-vous dans un transat sur le pont d'un transmed qui vogue au pied de celle qu'on voit danser le long des golfes clairs tout en sirotant une orangeade nectaréenne pendant qu'une geisha vous masse le talon. Ça va mieux comme ça? Ouais! Nous disions donc?

Ah oui, c'xqu'jai vu, dans ces entrefaites, c'est un bouquin. Un bouquin entre les mains d'un rouquin. Je me penche et en moi se déclenche un engouement à nul autre égal ou même semblable car le gugusse lit... La Bible! J'me présente, m'installe et échange. Mon allocutaire a la face séraphique qui détonne de celle, patibulaire des macchabées du coin. Il a signé pour un contrat de deux ans après qu'un ami à lui ait perdu la tronche dans cet environnement suicidogène et il a fait vœu de réconforter qui en aurait besoin dans cette galéasse de vicelards.

Nous causons. Il est imbu des Écritures. À bloc. Nous analysons, scrutons, examinons, sondons, anatomisons et conférons ainsi jusqu'au matin. Il est fasciné de prendre connaissance du sens littéral et original de la Bible. Son souci de rigueur est unique. Cela me fit entrapercevoir un épisode similaire vécu à Helsinki.



Après avoir octroyé un cours intensif à Helsinki, un des stagiaires décida de se libérer du travail pour me faire visiter la ville. Il me mit au courant d'un épisode historique fort mal connu, soit celui de la guerre civile qui ravagea le pays après la Seconde guerre mondiale. Il dépeignit avec détail les cruautés terribles que s'infligèrent les protagonistes. Il les récitait avec conviction de façon précise et sèche. Le soir, nous avons découvert un point commun : l'amour des Écritures.

Le lendemain soir, je lui demandai si l'on pouvait trouver un modèle de planeur que je ramènerais à mon fils. Il ratissa tous les magasins spécialisés avant d'arrêter son choix sur un petit modèle, le Méritéti. Nous allâmes dans un restaurant et, en ouvrant la petite boîte longue de 50 cm et large de 10 environ, nous y trouvâmes 4 pages d'instructions écrites en caractères finlandais minuscules.

Il décida de les traduire. Il y mit une rigueur de calviniste. Quand un mot manquait, il téléphonait à des spécialistes ou à des amis. Il s'y prit point par point, virgule par virgule. Je ne voulais pas abuser de son temps de la sorte mais rien n'y fit. Il traduisait une ligne, la relisait à voix haute s'assurant que le jargon technique ne me causait aucune ambiguïté. Il y mit près de 8 heures et il fut impossible de l'en dissuader. Qu'y pouvais-je? La bienséance aidant, je le laissai conclure. Ce fut là pour moi l'exemple même de la discipline germanique et du "jusqu'au-boutisme". Sur le bien tard, nous étions tous deux essorés par l'effort. Nous déambulâmes dans le centre d'Helsinki en large et en long.

Le petit modèle en balsa, le Méritéti, est toujours au haut d'une armoire de mon logis. Je n'ai pas eu le temps de m'y consacrer. Ou peut-être le souvenir de l'effort titanesque de ce jour-là me laisse-t-il encore épuisé. J'y mettrai le paquet un jour, mais quand ?

Au matin, il était temps de me rendre en Alaska. J'embarquai dans l'hélico. Avant de partir, mon compère supplia le pilote de reculer son départ et me fit descendre. Il était tout comblé. Il me prit à part et me demanda de chanter la Bible dans l'original. Je lui demandai de choisir les passages et lui chantonnai le premier chapitre de la Genèse et le chant de consolation

du 40<sup>e</sup> chapitre d'Isaïe. *'Awd El passoq* insista-t-il à la manière d'un enseignant du Talmud Thora qui confondait apprentissage et itération, enseignement et ânonnerie, instruction et psalmodie, érudition et récitation. Je rebelottai donc. Je me prêtais donc à son caprice et aux anges il fut.

En partant, il me donna l'accolade et souhaita rester en contact pour visiter un jour les lieux saints en ma compagnie. Je le félicitai pour sa mission et l'encourageai à tenir bon.

En remontant dans l'hélico, je réalisai que durant ces longs mois et durant les moments les plus durs, rien ne m'a importuné. Je me dis qu'une fois arrivé à ma cabane au Canada, il serait temps de monter le Méritéti.

## UN SOURI QUI A RATÉ L'ASCENCEUR

Vous est-il arrivé de vous souvenir l'espace d'un éclair toute une époque avec ses odeurs, ses espérances, ses modes et ses refrains? C'est ce qui m'arriva alors que je m'embarquai dans l'hélico et que je crus ouïr mon ami finlandais qui m'appelait, mais sans en être tout-à-fait sûr. Je touchai le pilote à l'épaule et il me montra mon zami faisant des moulins à grands bas plus bas et nous désascencionnâmes. J'avois mis du temps à cliquer. Ça arrive dit-on dans les meilleures familles, donc à je.

S'il m'est arrivé d'atermoyer pour piger? L'appel prolongé de mon zami évoqua en moi mais swiftement un passé lointain. Durant des années, au retour du Cours Complémentaire puis du Lycée Lyautey, je passais par la place de Verdun et me triturais les méninges. J'aboulais pas. Quotidiennement, je m'tourmentais et m'géhennais car j'décodais walou au cri qui fendait les airs, les chignoles en marche, les carrossiers criillant, les mendiants implorants, les ados rêvant de zizi-panpan et les nanas de panpan-zizi, les badauds badins et les gobe-mouches errants, les gobeurs de fables et de boniments, les vendeurs de pépites, les boutiquiers

ambulants, les pickpockets en baskets et j'en passe... J'avons jamais mais au grand jamais ozé. Ozé car j'étois intimidé à en être inhibé. Je passais devant lui sans ozer m'arrêter.

Assis sur un tabouret, ses lunettes brunes semblaient scruter le ciel. Il émanait de lui quelque chose qui tenait du vénérable et de l'inqualifiable alors que j'me triturais en diable. Pourquoi donc reprenait-il la même rengaine? Pourquoi ne changeait-il pas de mujik, boudious! J'estions le seul, l'unique phénix à ne pas comprendre clair et appert son couplet monoterme. Il chantait :

« L'ascenceur! »

Mais il étirait les syllabes et cela donnait :

« L'aascenscenscenceurceurceurceur ce soir

Ce soir l'aascenscenscenceurceurceurceur! »

Ribbono shel 'olam! Qu'on lui répare son ascenseur une bonne fois pour toutes! Otis ou Schindler, j'en avais cure! J'me dizais qu'un jour je lui parlerai franchement. Mais que dire, dès que je m'approchais de lui, il y avait tant de maintien et de dignité que la reine d'Angleterre dans son beau carrosse doré devait prendre exemple sur lui, que les légionnaires du 14 juillet devaient se dresser d'aplomb la paume au képi et que les sbaysiya de la garde royale devaient ôter leur tarbouche. Aussi me tenais-je coi et continuai mon peinard de chemin pour confronter le lendemain le même mystère sans boule de gomme. Car tout le monde le trouvait tout à fait normal et personne ne tenait à le corriger. Tous le trouvaient sympathique et y avait que moi qui me tarabustait en approchant la place de Verdun à partir du Boulevard d'Anfa pour me rendre en direction du Boulevard de la Gare via la place de France. Je finis par trouver rassurant le cri de mon copain et compère :

« L'ascenceur ! »

*Ya Baba Rbi la'ziz !* Vous dire combien je me dessilai jusqu'à me débrider le jour où, le jour où je compris la solution de l'énigme et résolus ma quadrature sphérique du cercle cubique : ce fut lorsque je m'apprêtais à quitter la ville à tout jamais. Je m'approchai une dernière fois de lui et réalisai ce que je n'avais jamais remarqué, à savoir qu'il tenait dans sa main des billets. C'étaient des billets de loterie. Je décidai d'en acheter un. Il me souhaita toute la sance et j'eurékai enfin car il disait :

« La chance ce soir!

Ce soir la chance! »

Ce qui donnait :

« L'aascenscenscencenceurceurceurceur ce soir

Ce soir l'aascenscenscencenceurceurceurceur! »

## UN SOURI RETROUVE ESPOIR EN SA FOI

En quittant mes compagnons, je pris avec moi une veste fort lourde. Or l'hélico qui vint me chercher avait des limitations de poids et je dus me séparer de ce souvenir encombrant. Sauf que, lorsque l'on décolla, je me rappelai avoir conservé à l'intérieur tous les souvenirs que l'on m'avait offert : peignes en ivoire, statuettes, dents de morse, coutelas personnel et le clou : une lourde statuette d'un hybride mi-ours mi-sirène que je remis à mon nouvel ami finlandais. Dire que j'aurais pu faire du troc. Adieu veaux, vaches, cochons, couvées. Mais dans un sens, je me réjouis d'avoir fait un séjour désintéressé, à m'être plongé dans l'irréel, à avoir su dépasser mes limites, à m'adapter à cette transposition des cieux et des mœurs. J'quitte donc les ours polaires pour rejoindre les ursidés cartésiens.

Zêtes déçus?

Répétez après moi : kisuuqatigiingningit (ou ataussik en abrégé) marrouk, pingassout, tisamat, tallimat, arviniliit, arfinik-marlouk, arviniliit-pingasunik, quoulioungngighaqtout , tallimaujuttut (ou qoulit pour les intimes). C'est facile, amis berbères. Les vieilles méthodes surannées consistant à répéter encore et encore vous ont bien fait retenir yan, sin, krad, kouz, sam, sad, tzat, tam mraou! OK, maintenant que vous savez compter, passez à la table de multiplication : deux fois un deux, deux fois deux quatre et ainsi de suite. Sauf qu'ici, on utilise parfois le même nom pour désigner 5, 10, 15 ou 20, ou encore 2 ou 7. Vous zen voulez plus ? Faites une dissert sur le cousinage entre l'écriture tiffinagh et le syllabaire inuit, vous serez surpris. Vous serez fasciné. Voilà de quoi meubler votre prochaine thèse de doc. On pourrait démarrer des échanges culturels entre les chamans et les scribes de talismans, des chorégraphes, des artistes ciseleurs. Tout un business!

J'avoue être triste en survolant ces blancheurs lactescentes. On découvre de plus en plus de richesses minières et des bras de fer vicieux se jouent entre Russes, Ricains, Danois et Canadiens sur la propriété des terres du grand nord et sur la limite des eaux territoriales. Penser que tous ces paysages dégageront demain des vapeurs toxiques jusqu'à voiler les aurores boréales, penser qu'inévitablement l'alcool fera des ravages chez les Inuits, tout cela m'atrabile.

Un ami m'a dit avoir entendu que mes chroniques lui faisaient penser à un Ibn Batouta des temps modernes. À la différence près que je ne suis pas sûr que d'ici quelques siècles la planète n'aura pas été bétonnée de bout en bout ou qu'on n'y aurait pas sablé des champignons anadiabatiques et qu'il n'y aurait âme qui s'en chaute.

Il n'y a qu'un psalmiste pour décrire la splendeur de la terre, la magie de la vie et la foi en des temps meilleurs pour l'œkoumène.

Je l'avoue, je me mets à réciter avec une ferveur insoupçonnée le psaume 104.

## UN SOURI S'EMPIFFRE EN ALASKA

### ELLE S'APPELAIT VANDANA

Pour revenir à la civilisation, et pour ne pas me ruer sur le premier congélateur pour y coller mes fesses, je décide de transiter graduellement en m'offrant le luxe d'une croisière qui va de l'Alaska à Vancouver, dans des passages bordés de glaciers et d'îles. Mais j'y fus accueilli avec des gonzes à quatre épingles vêtus et des nanas en robe longue. Soit. À la guerre comme à la guerre, à Rome j'y fais tout comme. Mon premier entretien se fit avec Vandana.

Dans son uniforme rouge, Vandana présentait chaque soir le menu au restaurant du bateau de croisière. Elle débitait avec force détails les options, les condiments, la cuisson, les sauces et le parfum des mets. Elle le faisait si bien que je jouais le dur d'oreille et lui demandai de tout répéter de mon côté de la table. Car je me délectais de la seule description du menu par Vandana.

Et ce fut le soir, et ce fut le matin, premier jour.

Chaque matin, le self-service offrait des victuailles sans fin : Des salades, des omelettes, de la charcuterie, des fromages, des crêpes et des laitages de toutes sortes. Plus d'une personne obèse ramenait à sa table non pas un mais deux ou trois plateaux remplis de céréales, de saucisses géantes noyées dans le fromage fondu, des omelettes gargantuesques et des gaufres

belges noyées dans la crème Chantilly. Les plateaux se vidaient et se remplissaient à nouveau dans un rite quasi-religieux.

Elle était Hindoue. Comme plusieurs autres de son âge, étudiants pour la plupart, dont beaucoup venus d'Afrique, de l'Asie du Sud-est et de l'Europe de l'Est, elle travaillait sur un bateau de croisière à longueur d'année afin de constituer un pécule qui lui garantirait son avenir. C'est ce que nous apprîmes.

Et ce fut le soir, et ce fut le matin du second jour.

Dans la journée, les serveurs des comptoirs à saucisses et à pizzas s'affairaient à tire-larigot. Les machines à jus et les mixers de lait frappé se vidaient et se remplissaient dans une orgie sans fin.

Nous apprîmes que Vandana avait fait des études mais que le salaire qu'elle pouvait obtenir dans son pays était bien inférieur à celui qu'elle faisait sur son bateau. Elle préférait donc travailler comme serveuse.

Et ce fut le soir, et ce fut le matin du troisième jour.

Vers les onze heures, les steaks de viande et de saumon sur le gril dégageaient un fumet auquel il était difficile de résister. Allongés sur des chaises longues, les bras paresseux ramenaient vers eux des bouchées de grillades tout aussi onctueuses que dorées alors qu'un soleil nourrissant maintenait les vacanciers dans un état de paresse dégénéré à souhait.

Vint le quatrième soir et nous fûmes surpris d'apprendre que Vandana était mère et que ses grands-parents s'occupaient de son enfant alors qu'elle parcourait les mers pour gagner son pain.

Et ce fut le soir, et ce fut le matin du cinquième jour.

Les après-midi, les passagers passaient dans les réfectoires pour humer les nouveaux plats et ressortaient avec des assiettées de frites et de lasagnes. Lors d'une conférence, le capitaine du bateau cita fièrement les statistiques

relatives aux tonnes d'eaux, de jus, de légumes, de fruits, de poissons et de viande embarqués et aux tonnes de déchets rejetés à la mer.

Le cinquième soir, dans le restaurant chic, Vandana nous informa qu'elle avait la charge de ses parents, de ses oncles et de ses tantes.

Et ce fut le soir, et ce fut le matin du sixième jour.

En rentrant dans nos chambres, nous tentâmes le service aux chambres et fûmes surpris de voir arriver en moins d'une minute un garçon étincelant dans son uniforme et d'apprendre que le service aux chambres était bien plus important que celui des restaurants.

Ce soir là, Vandana nous apprit qu'elle s'était lourdement endettée et que cela était aussi la raison pour laquelle elle vivait loin de son fils.

Et ce fut le soir, et ce fut le matin, septième jour.

La croisière prenait fin. Je ne sais ce que j'ai retenu. Les immenses glaciers qui craquaient avec un bruit de tonnerre avant de crouler dans le Pacifique, les vols d'hélicoptères au-dessus des immensités glacées de l'Alaska, les randonnées à bicyclette sur les chemins ravinés, les contes rocambolesques des vétérans sur les chercheurs d'or, les charlatans ingénieux et les grandes fortunes dilapidées ou encore la quantité orgiaque de nourriture servie et ingérée durant la croisière.

Je me demande ce que notre serveuse nous aurait confié si nous étions restés un soir de plus sur le bateau.

Elle s'appelait Vandana.

**UN SOURI DÉÇU PAR LE CLOCHER DE CHÉ**



## Cuba no!

Avant de retourner à la civilisation, je décidai de donner rendez-vous aux miens dans un pays chaud, histoire de me revitaminiser avant de retourner à la vie pantouflarde. Je devais les rejoindre dans un lieu de villégiature au Varadéro.

À l'aéroport de Cuba, je note que la galette US que j'ai apportée a été troquée à un taux inférieur à celui des ronds canadiens, première aberration, en plus d'être imputée d'une commission de 20%. Quatre ronds-de-cuir du bureau de change de l'aéroport ne jactant pas (ou feignant de ne pas bredouiller) un traître mot hexagonal ou angliche, jouent à *yo no comprehendo* pour me mieux fourvoyer. Quand je prolonge, les gratte-papier me précisent que les deniers US sont lestés d'une charge de 20%. Écœuré, je sors de l'aérogare, échange avec mon guide qui me sermonne à pleins poumons comme s'il ne savait guère s'il fallait chercher à laver l'affront et essuyer l'injure ou encore laver l'injure et essuyer l'affront: « Qu'est-ce que tu fricotes avec cette sale monnaie yankee alors que tu viens du Canada! » Dans le bus qui nous a transbahutés à l'hôtel, nous avons eu droit à un grand speech de congratulation sur les Kanadiens qui ne sont pas comme les Zétats-uniens, tout comme si notre présence signifiait et l'aval politique et l'onction galvanisatrice.

Il a pleuviné durant la moitié du séjour.

Dans un cinq étoiles, les liqueurs et la boustifaille étaient inclus, à volonté. Il a fallu que je reluque les yeux écarquillés du chauffeur qui m'emmenait en excursion à la Havane devant deux œufs durs de notre sandwich pour réaliser l'impayable ridicule face à l'engraissement *ad nauseum* des touristes au sein de l'hôtel d'une part, versus la pénurie de denrées essentielles de

l'autre. Ajouter à cela les panneaux précisant que Miami est soumise à la mafia des exilés cubains et le malaise devant cet enseignement de la haine a quelque peu dégrisé mon séjour. Même au temps des récréations où les écoliers se divisaient pour jouer *Istiqlal* contre *Isti'mar* lors l'année qui précéda l'indépendance du royaume chérifien, on eut droit à plus de civilité laquelle, soit dit en passant, n'était pas moins présente au sein de la population, fut-ce au temps des attentats meurtriers qui auraient pu polariser dangereusement les populations.

Il a fait gris dans mon cœur durant mon trip.

Les ensembles musicaux à l'hôtel étaient de bon calibre. La bouffe de même, comparé à ce que rapportaient les vacanciers des hôtels attenants. Je ne suis pas arrivé à me détacher de l'esprit l'impression que j'aurais eue si j'avais été un de ces grooms occupés à gaver à gogo les gringos capitalistes alors que dans l'arrière-cour, la restriction décrétée par le gouvernement fait rage à donner la rage; les discours télévisés de plusieurs heures devant une foule de somnambules désœuvrés, âgés pour la plupart, auxquels on verse du rhum à intervalle régulier pour applaudir, acclamer, exalter, bisser et terrer au bon moment les slogans de l'égalitarisme accompagné de la haine infuse des capitalistes qu'on n'hésite pas à plumer et plus encore, ce qui fit que j'avons pas tripé...

Je fus soulagé d'achever mon séjour.

Pour bibi, ce fut un moment de retrouver les miens, de partager avec eux les espoirs et les appréhensions, les errements et les convictions, les empathies condoléantes, la simplicité et l'ingénuité des Inuits, la solitude dans l'immanséitude, les magies des aurores boréales, les licéités et les tabous, le rythme de vie au second souffle et les stigmates de la bouffe gnoufarde.

Je fus enchanté de mon séjour.

## UN SOURI REVIT HIROSHIMA MON AMOUR À SARAJEVO

Ce retour à la réalité s'accompagna d'une amère déception. Je n'avais pas écouté les nouvelles. Je retrouvais la planète comme je l'avais laissée. Cafouilleuse, belliqueuse et quasi suicidaire. Nous n'avons jamais rien appris du passé.

J'étais à Sarajevo deux ans avant que la guerre civile n'y éclate. Les rues ensoleillées étaient égayées par les parades de jeunes musiciens en uniformes écarlates. La musique de la Lambada jaillissait de tous les cafés et on disait même que certains nommaient leurs enfants Lambada. La Petite Turquie qui est l'ancienne ville de Sarajevo regorgeait de souvenirs pour touristes et des rires bruyants fusaient de ses nombreux restaurants. Nos hôtes vantaient la parfaite harmonie régnant dans la Yougoslavie des nationalités et des religions multiples.

Un matin, je décidai de grimper la montagne plutôt que de prendre le funiculaire qui menait au sommet à partir duquel il était possible d'observer la ville. Tout comme Jérusalem, la ville est entourée de hauteurs. Chemin faisant, je rencontrai un jeune soldat serbe qui comme moi, grimpait la côte à pied. Au fur et à mesure que nous faisons connaissance, il se laissa aller à des confidences. Il avoua ne pouvoir supporter ni le régime autoritaire ni les coups bas orchestrés par les cliques d'égoïstes rattachés au parti communiste. Il ajouta que tout était loin d'être rose entre les ethnies. N'eut été cette rencontre, je serais reparti avec l'idée d'une vie sociale quasi paradisiaque prévalant en Yougoslavie.

J'allais visiter les synagogues. L'une d'elles avait été transformée en musée. Je montais à l'étage supérieur et ressentis une profonde douleur en voyant les images de l'ancienne communauté qui avait péri dans l'holocauste. Dans ma jeunesse, j'ai tellement lu à ce propos que j'en étais saturé et ne pouvais ni ne voulais tout simplement pas en savoir un iota de plus. J'avais appris à me contrôler et regarder les images de charniers humains dans les documentaires télévisés avec une certaine distanciation, un certain

détachement et un certain durcissement. Mais toutefois aujourd'hui, alors que je me trouvais ici, dans cette synagogue de Sarajevo, je ressentis une vive douleur... En voyant sur les murs d'anciennes photos familiales prises jadis dans les synagogues, les fêtes de bar-mitsva et les scènes d'écoliers, je crus revoir les miens. Les visages, les vêtements, les noms étaient ceux-là mêmes que je connaissais et j'éprouvais pour la première fois l'horreur de l'holocauste jusque dans ma chair.

Je savais que les Libyens avaient souffert de l'occupation allemande et que, dans le reste de l'Afrique du Nord, le régime de Vichy - avec à sa tête le maréchal Pétain qui avait collaboré avec l'Allemagne nazie - avait imposé des lois racistes. Ainsi, au Maroc, les Juifs furent forcés de chanter "Maréchal nous voilà!" et furent expulsés de l'administration et des écoles françaises. L'intervention de feu le roi Mohamed V avait fait cesser l'application des lois antijuives. La libération américaine avait laissé par contre des souvenirs fort agréables dans le folklore marocain et la Seconde Guerre mondiale se déroulait essentiellement ailleurs. L'holocauste avait touché les autres. Des Juifs il est vrai, mais personne de mes proches. Ces photos de la synagogue de Sarajevo, ces regards confiants et sereins, ces mères au regard noyé de bonheur, tout me paraissait si proche de moi ! Elles auraient pu être prises à Mogador que nul n'aurait pu en noter la différence ! Les images des hommes aux travaux forcés et celles de squelettes peuplant les camps me sciaient littéralement l'estomac.

Je saigne d'entendre la musique Kleizmer, musique juive de l'Europe de l'Est. J'y ressens la gaieté mais aussi la précarité. La tristesse mais aussi l'espoir. C'est là le monde d'espérances impitoyablement déchiquetées, un monde s'accrochant autant qu'il le put aux préceptes de la Bible et auquel on a voulu ôter tout restant de dignité. Je vibre également à la musique andalouse qui me rappelle la beauté des jardins et des poésies de l'Espagne des Maures. Mais j'y vois plus une nostalgie profonde plutôt que les cris de myriades d'êtres humains qui en appellent à l'injustice humaine et supplient Dieu de ne pas se détourner d'eux. L'Europe est un pays peuplé

de millions de fantômes qui obsèdent encore et encore les vivants. Ils font appel à nos consciences ou à ce qu'il en reste. Ils sont une symphonie d'espoirs inassouvis et meurtris, et nous demeurons insensibles au message qu'ils nous demandent avec ferveur : "N'OUBLIE PAS !". À Sarajevo comme ailleurs, les tortionnaires sont impitoyables et continuent de verser dans la barbarie. Ils demeurent sourds aux cris des mourants-vivants qu'ils ne voient même pas agenouillés autour d'eux et qui les implorent de ne pas devenir cette bête humaine aveuglée par son insensibilité.

On n'aura jamais assez fait appel à la conscience ! On n'aura jamais suffisamment crié gare !

Ce fut dans cette région du monde que les horreurs indicibles furent à nouveau perpétrées. Décidemment, on n'aura rien appris du passé.

## UN SOURI À BORD DU MIDNIGHT EXPRESS

On s'approche du home sweet home. Au fait. À bien y réfléchir. Qu'est-ce qui a bien pu m'amener dans cette galère ? L'attrait du Canada avec les livres tels Les chasseurs de loups et Les chasseurs d'or. Les photos des Rockies enneigés. Et pt' être bien cette endoctrination subliminale : Demandez les esquimaux Gervais qui suivait le début de l'entracte au cinéma et qui s'achevait par l'inévitable annonce AgenceHavasmarocaine8rueColbertCasablancatéléphone61421. Serait-ce le Canada Dry ? Ou encore le fait que le Canada fut une légendaire Amérique de langue française ? C'est dans cette région du monde que se trouve le pôle magnétique qui attire les aimants de boussole de toute la planète. À y penser, ce pôle ne peut être qu'un pôle Sud étant donné que toute aimantation nord s'oriente vers cézigue. Le pôle Nord géographique côtoie donc le pôle nord magnétique qui est à l'envers alors que le pôle Sud

géographique qu'est l'Antarctique se trouve à l'envers de mes pinceaux d'Arctique.

La vérité est que les opportunités y étaient relativement limitées à l'époque. Il y avait l'appel de la France, du sionisme et de l'Amérique. Il y avait ce vécu de *love-hate* de minorité juive en pays arabe avec ses moments de symbiose merveilleux mais aussi ses moments de souffre-douleur de service. On ne retient que les bons moments et cela est admirable.

Il en est ainsi du passé. Seuls les bons souvenirs restent gravés dans nos mémoires. Je ne pus m'empêcher de penser à ceux qui, à Montréal ou ailleurs ont fait de leur passé au Maroc, un passé idyllique au point que l'on se demande pourquoi ils ne comptent pas y retourner eux qui ont éprouvé le besoin de le quitter. Il y a quelques mois de cela, je rencontrai une amie qui revenait du Maroc. Je m'attendais à des récits de redécouvertes et de nostalgies des temps jadis. Tout ce à quoi j'eus droit fut la description de sa sensation de frayeur paralysante et irrationnelle. La frayeur que les années n'avaient pas réussi à faire oublier avait refait surface ! Elle n'arrivait pas à s'en défaire. Durant des années, ses amies et elle-même avaient été harcelées à la sortie du lycée de jeunes filles par des garnements qui les épouvantaient avec des cailloux, des canifs et parfois même des bouteilles d'acide. Ce disant, je revécus un malaise qui n'avait refait surface que suite à la projection d'un film. Nous sortions du film *Midnight-Express* ma femme et moi.

- Qu'en penses-tu ? lui demandai-je ?
- Hollywoodien répondit-elle.

Et pourtant, comment expliquer la sensation de malaise et d'oppression que j'éprouvais ? Je ne me laisse guère impressionner en général et par le cinéaste encore moins. Il s'agissait de l'histoire d'un jeune ricain qui est pris par la poulaille turque alors qu'il faisait du tripotage d'opium. Il passe son temps à moisir avec d'autres détenus à la merci des tout puissants geôliers. Les abus cauchemardesques y sont décrits de façon vivace. Ce qui

m'étourdissait était le fait que ce film n'était pas le fruit d'une imagination débridée.

Ce qui me revient à l'esprit c'est la toute-puissance des officiels, qu'ils soient flics, pandores ou gabelous alors que je résidais au Maroc. Je n'ai jamais souffert d'abus mais la tension ambiante était palpable et oppressante. C'est un monde que j'ai oublié. La démocratie criarde d'Israël et celle courtoise du Canada m'avaient fait oublier ce lourd et douloureux fardeau du citoyen dans certains pays autoritaires.

## UN SOURI RENCONTRE DES COMPATRIOTES À LA NOUVELLE ORLÉANS

Je suis accueilli à l'aéroport par une statue géante de Louis Amstrong. Des murs représentant des orchestres avoisinent des orchestres de jazz plantés devant des murs. J'avons pas déposé ma valoché à l'hôtel que je me retrouve en lendemain de Mardi gras devant une procession funèbre *laissez* !

Tout le monde marche la tête basse et cela vous fait sonner le glas au cœur. Un somptueux cercueil en acajou est au centre de la procession de gens à la mine déconfite. Puis, comme s'il fut frappé par l'éclair, l'obséquieux fringué d'une queue de pie et coiffé d'un haut de forme qui est en tête de la procession se déhanche, *là y stord*, agite son bâton de conducteur dans tous les sens et chaque gugusse dans la foule devient un homme-orchestre qui tonne, braille et criaille à interpeller les revenants dans une cacophonie de jazz mélodieux, de trompettes embouchées, de clairons au vibrato martial, de saxos ténorisants, de trombones désagrafés et de contrebasses onctueusement raclées. La foule du cortège se métamorphose en foule de nababs qui fait bombance, jubile, criarde et frénétique et qui se met dans le

lampion des hectolitres de bières mousseuses. La bataille rangée de confettis qui fait rage entre les balcons noie tout un chacun dans la rue d'uniformes omnicolores. Ouaille ma mère! Et moi j'me dis : *Ama hmar mat?*

Parlant de *hmar*, je suis acculé devant un beau spécimen blanc sanglé à une calèche. Il me fait les yeux doux que c'est à crever. Son proprio me vante sa gentillesse et son intelligence. Il n'y a dit-il qu'à la Nouvelle-Orléans où les ânes sont si dociles et si classys. Zi best ! Ma barole, il chauvine comme un Souiri c'mec-là! Mais à y penser, pouvez-vous d'viner d'où proviennent les *hmar* d'Amérique ? Les Espagnols y ont importé des chevaux, mais les brèles? Mais si, vous ne fantasdivaguez pas! Ce fut de la ville des gens bien qu'ils furent exportés au XIX<sup>e</sup> siècle. Quand j'fais tilt, je caresse le brèle avec attendrissement. Imaginez! Deux Souiris qui se sont perdus de vue depuis près de deux siècles! Vous ne me croyez pas? Je suis d'accord sur le fait que si j'étais d'accord avec vous, nous serions tous dans l'erreur. Je n'aimerais pas utiliser de termes péjoratifs mais les garde cependant en réserve pour les soupçonneux. Au cas où... Je préparerai aussi une lettre d'excuses qui les accompagnera advenant le cas où... Notez en passant l'avenance et la politesse plus british que celle du British qui se rend chez la veuve avec des condoms noirs. Par contre, je ne suis pas sûr d'être indécis à savoir quel stock appréciatif de termes dépréciatifs devrais-je amasser. Quel qu'il soit, je m'en sentirais riche et serais en mesure de vous faire des prêts dont vous n'avez guère besoin, quand bien même je sais que vous ne les rembourserez guère. J'ai l'air d'avoir été inspiré par la pythie, bandes d'impies? Je ne suis pas l'incrédule qui ne voit pas l'invisible, mais bien celui qui touche l'immatériel qui transperce le corps de votre personnalité. Aussi je me fous de la rogne et de la grogne de votre trogne et me donne sans vergogne en spectacle en prononçant tout haut mes oracles du haut de mon cénacle, me fichant de tous vos embâcles et obstacles car je crois à mon miracle et à votre débâcle, ainsi soit-il. Pour l'instant, j'me tasse!



Zému jusque zau fond du coeur, je décide de rentrer dans un hôtel et de prendre un ptit verre. Mais ne voilà-t-il pas que ? C't'une obsession! Une persécution! Un autre Souiri s'exhume du passé et se plante devant moi sans pouvoir me matriculer. Comment bibi pourrait oublier sa binette ? À l'âge de 5 ans, il s'était fait la valise avec ma BD de Buck John numéro 1 que j'avions reçue pour mon anniversaire. J'lui tord les méninges, lui rappelle les siens et sa maison rue de la Belle Poule, évoque des anecdotes qui le renversent et finalement lui réclame ma BD. Il prend la choze à la marrade, mais s'il savait les cauchemars que j'avions zu car le zigoto m'avait piqué la BD avant même que je ne la lise. Il mériterait qu'j'lui jetasse un sort!

Ne sommes-nous pas au pays des vaudous à aiguilles qui provoquent des dilatations hémorroïdales, des condensations rectales et des surrections priapales et celui des gris-gris savamment dosés pour provoquer l'excitation de la bagatelle, la dissémination de l'oseille, et donner de la complexion à la tagliatelle ? Non, j'n'm'chaufferai pas de ce bois précambrien! Magnanime, je lui offre un verre. Il commande un bloody mary que je vais chercher et m'arrange pour y déverser un flacon de Tabesco cajun bien touillé, question de lui enflammer les viscères. Ses boyaux se mettent à gargoter et je feins l'innocence aux mains pleines, tsouin, tsouin!

By the way, j'vous zavons pas dit de quelles obsèques il s'agissait. On enterrait un sac! Un vulgaire sac en papier! Et pourquoi enterrait-on un vulgaire sac en papier ? Because chaque année, l'équipe de football de la Nouvelle-Orléans était battue à plate couture au Superbowl. Et pourquoi enterrait-on un vulgaire sac en papier because chaque année l'équipe de football de la Nouvelle-Orléans était battue à plate couture au Superbowl ? Parce que les néoorléanais avaient coutume de se cacher la poire dedans tant la *hshouma* était grande. Et pourquoi enterrait-on un vulgaire sac en papier because chaque année l'équipe de football de la Nouvelle-Orléans était battue à plate couture au Superbowl parce que les néoorléanais

avaient coutume de se cacher la poire dedans tant la *hshouma* était grande ? Parce que cette année, ce fut un triomphe et que donc plus besoin de se voiler car l'équipe locale de football des Saints l'avait emporté. Et si cela est arrivé, rien n'est impossible! Cela a biffé tous les malheurs de la ville, y compris celui de l'ouragan Katrina qui a enfoui la ville sous un déluge de flotte, quitte à ce qu'à ce rythme de bringue carnavalesque, elle ne soit inondée par un déluge de bière.

Ô When the Saints...

### UN SOURI EN ESCALE AU GUATÉMALA

En débarquant du bateau de croisière, je fus submergé par les cris et les criées, joyeux, intempestifs, vibrants, et cacophoniques à la fois. Je fermai les yeux et fis l'analogie : Guatémala = Ghouat el Mellah, c'est-à-dire les cris du Mellah, lorsque les boutiquiers vantaient leur marchandise, lorsque les enfants couraillaient entre les pieds de la foule dense dans une dynamique qu'ils étaient les seuls à comprendre, et que les cris de *Balaq!* (écartez-vous) étaient lancés par des charretiers ou des porteurs d'eau.

Mais non, j'étais au Guatemala en Amérique centrale. Les cris émanaient de chauffeurs de taxis et de guides qui vendaient des excursions. L'empressement qu'ils y mettaient avait tout du zèle des joueurs de ballon des fresques mayas de Chefchaben, le gagnant desquels méritait d'avoir le cœur arraché en sacrifice au dieu-soleil. Rien que cela. Sinon qu'ici, ce sont les touristes qui sont la victime expiatoire qu'il faut saigner à blanc. Si l'on s'engageait avec l'un de ces guides autoproclamés, autocarillonnés et automédailleurs, on réalisait à tout berzingue le bidon de l'affaire. Des camionnettes confortables étaient soudain en panne et on nous proposait un tacot tout rouillé à la place. Les prix des agences officielles étaient par ailleurs exorbitants. On continua donc de chercher un tant soit peu de bonne affaire plus ou moins décente. Cela sembla chose faite sinon que le guide-chauffeur improvisé nous ayant écarté de la cohue et des criées,

exigea de négocier son pourboire à l'avance. Sacrebleu ! Les touristes n'étaient qu'une vache laitière, un pis qu'il fallait presser jusqu'à la dernière goutte !

Mon épouse eut une expérience similaire au Maroc, lorsqu'on lui proposa de prendre une photo avec un porteur d'eau folklo et coloré. Elle tendit un billet. On le jeta à terre. Un second. Dito. Un troisième. On cracha dessus. Un quatrième, on le piétina avec mépris. Lorsque j'arrivai, je mis fin à ce manège et pris conscience que d'autres touristes avaient eu droit à ce régime. Leur voyage en fut entaché et cela fut fort dommage.

Heureusement, nous arrivâmes dans une réserve forestière et eûmes un avant-goût de la forêt tropicale guatémaltèque. Le guide était compétent, instructif. Il marchait à vive allure. Ce fut un régal. Pour les yeux et pour l'esprit.

Cela ouvrit devant moi des perspectives de vadrouilles futures et pour vous mes zoziaux j'entrevois l'amorce germinative de l'émergence de l'embryon de la perspective pointante de la palette d'un éventail de boniments tord-boyautants...

## UN SOURI DÉBALLE SES VUES SUR L'AU-DELÀ AU BÉLIZE

Le temps limité dont je disposais au Belize me poussa à prendre contact avec les locaux loin des circuits touristiques. Ce fut une autre réalité qui se révéla alors. Ce minuscule pays semble avoir été oublié de l'histoire. Tout y semble vétuste. Beaucoup de personnes en haillons mendient. La capitale semble avoir été envahie par la poussière. Le seul pont de la ville date des années 30. Il est rouillé et en état de désintégration. Le tourisme va y faire ses débuts et améliorer sans doute le niveau de vie général. Mais pour l'instant, c'est plutôt la déprime.

En sortant, je vois une ancienne église. Je m'approche d'un attroupement à l'entrée de l'église. Les gens au visage grave sont rassemblés devant une

bière en bois verni dans laquelle repose un bonhomme relativement âgé, habillé en redingote, une fleur à la boutonnière. Son costume est repassé et amidonné à la perfection. De son visage émane un éclat serin. Ses cheveux sont parfaitement peignés. Une aura de majesté flotte autour de lui, contrastant en tout point avec les guenilles dont les locaux sont fripés.

Ce rite de la mort me plonge dans d'autres réminiscences. Celle des pleureuses matinales qui se lacéraient le visage en lançant des cris non moins déchirants. C'était un rituel des temps anciens, frisant l'hystérie et la démence. J'ai connu ce monde-là. Également celui des eulogies dithyrambiques où les plus grands maffieux devenaient des justes et des pieux au cours de l'oraison. Celui des mausolées disproportionnés. Je n'ai jamais considéré la mort comme une fin en soi. La vie se perpétue auprès de ceux que l'on laisse derrière soi et qui sont à jamais marqués par l'exemple que nous avons représenté et dont l'esprit plane. Quand je dis esprit, je fais référence à la présence de l'autre dans nos esprits. Quand je dis âme, je fais référence à la faculté d'opter pour le bien ou le mal. La vie physique et physiologique s'habille d'une âme et son empreinte est l'esprit.

Il m'arrive de penser que la vie est similaire à celle d'un arbre de la forêt tropicale qui développe des racines supplémentaires à sa base et lance des lianes qui finissent par atteindre le sol et le sustenter. Il en va ainsi de nos racines judéennes marquées par des empreintes hébréo-égyptiennes, hébréo-cananéennes, hébréo-assyriennes, judéo-babyloniennes, judéo-perses, judéo-araméennes, judéo-hellènes, judéo-romaines, judéo-berbères, judéo-arabes, judéo-espagnoles, judéo-françaises, judéo-canadiennes et judéo-israéliennes. Nous sommes un musée vivant des cultures et des croyances du passé. De chacune des expériences, nous avons conservé différents traits socioculturels auxquels nous recourons régulièrement pour y puiser sensibilité et sagesse, échos d'une empathie ciselée dans le texte de la bible.

*Por la vida.*

## UN SOURI MANQUE DE S'EN DONNER À COEUR JOIE

À y cogiter, y eut-il quelque chose qui m'a manqué au mystérieux pays des icebergs ? Oui. Des voix. Du haut de ma vergue iglooène, j'écoutions le silence et rêvassions aux mélodées d'antan. Non, pas les ordinaires et les anodines, ni les ondines langoureuses ni même les arias walkyriennes, mais les vraies, les pures, celles qui relient à toute biture le moi au suréminent. De tous les refrains qui me sublimèrent, ceux des arrangements choraux primèrent et serinèrent subliminalement en je.

Je faisais partie d'une chorale dont le chef Gilou fouillait ses poches dans tous les recoins encore et encore jusqu'à ce que sa chemise tire dans toutes les directions, que ses cheveux soient mêlés au plus haut point force grattage, que les poches du pantalon soient retroussées pour l'énième fois et jusqu'à ce qu'enfin il trouve son minuscule diapason. Ce n'était qu'après ce prélude bouillonnant qu'il pouvait alors s'amorcer et se consacrer avec brio à sa tâche de maestro orphéonique.

Notre répertoire était grandissime : chansons scoutées, chansons folkloriques françaises et chansons hébraïques, toutes chantées à plusieurs voix et certaines en canon. D'année en année nous autres obusiers nous améliorions et, durant nos voyages, nos représentations furent des plus appréciées.

Gilou nous annonça que César Geoffroy, le fondateur du mouvement chorale "À cœur joie" rappliquerait bientôt à Casablanca. J'en fus ravi et me promis de ne rater aucune représentation. Mais voilà qu'on m'informa au bigophone que son principal show se produirait à la grande cathédrale. Pour aussi étrange que cela puisse paraître aujourd'hui, personne alors ne pénétrait dans les institutions hiératiques d'une religion autre que la

sienne, ni n'avait même notion de ce qui pouvait bien s'y dérouler, qu'elle soit catholique, juive ou musulmane.

Un ami souiri me conta qu'il décida quand même de se rapprocher de la basilique pour pouvoir percevoir le récital de l'extérieur. Les gens s'aboulaient, tendant la main vers le bénitier placé à l'entrée de l'église et se signaient. Devant ledit bénitier se tenait un chaouch en livrée salutationnant la bienvenue, sa paluche accueillante indiquant le bénitier aux personnes qui pénétraient dans la nef. D'où il se trouvait, mon copain ne pouvait rien entendre. Aussi se rapprocha-t-il avec quelque peu d'hésitation tergiversationnante. Le chaouch s'avança vers lui en indiquant le bénitier, coupant court aux atermoiements de l'amigo.

- *Lah ijib !* (Dieu pourvoira) lui répondit mon pote de la formule que l'on donne aux mendiants lorsque l'on n'a rien à leur offrir.
- *Shir menna ya lbandi lakhor !* (Va-t-en d'ici espèce de bandit !) lui lança-t-il alors.

Pour revenir à la virtualité musicale de ma divagation zénithale, j'affectionnai en prééminence la virtuosité fluide et séraphique de l'eurythmie naturelle *di Baba Rbi*. Celle des vents qui courent après les moulins fantomatiques et celle de la faune qui fend les airs pour s'inviter à la crémaillère sur le dos de la cuillère.

## UN SOURI INTERPELÉ POUR SA JUDÉITÉ

J'étais à Montréal depuis une semaine. Je venais y compléter ma maîtrise. Je feuilletais les pages jaunes afin de proposer mes services d'enseignant. Je fus immédiatement convié à une entrevue. Je me retrouvai devant un jury cérémonieux composé de trois personnes : l'un sérieux comme un pape qui scrute l'uniformité de la taille du gazon, l'autre grave comme un croque-

mort en banqueroute et le troisième qui n'arrêtait pas d'entrer et de sortir. On me cribla de questions dans toutes les directions. J'y allais naturellement, comme si j'étais devant une classe, envoyant des revers gracieux qui les invitaient à complexifier les enjeux. L'entrevue de 15 minutes se transforma en entrevue de 120 minutes et mes interrogateurs étaient épuisés, vannés et vidés, catastrophés de ce qu'ils n'avaient pu me poser de colle et les laissais ainsi gluants et pâteux, mais tout de même admiratifs, foi de Souiri. Le sérieux se fit plus engageant, le grave se diésa et le ludion dont le rôle était, je l'appris par la suite, de faire tout pour me désarçonner, finit par se démâter et se camper le coude sur la table et le menton dans la paume avec un sourire de plus en plus rêveur.

Le directeur des services pédagogiques m'invita ensuite dans son bureau et me demanda si je pouvais rédiger des cours. Sur place, je fis une table des matières détaillée d'une trentaine de pages sur les thèmes qui l'intéressaient et je passai dans le bureau du dirlo.

Ce dabe avait été colonel dans l'armée canadienne. Il était direct, bienveillant et bouillonnant d'initiative et faisait penser à un armateur de galions en partance pour des mers inconnues. Sa moustache et sa chevelure vieillie ajoutaient à son autorité naturelle. Il avait l'âme d'un entrepreneur et dirigeait d'une main de maître son institution de même qu'un grand nombre de commerces. Nous eûmes un entretien très étoffé et négociâmes un contrat d'engagement que nous signâmes. La signature déposée, il me fit savoir que j'avais fracassé les barèmes de pondération lors de l'entrevue sur les plans de la compétence, de la qualité pédagogique, de l'expression, du maintien, etc. et que donc il ne me lâchera pas de sitôt.

En sortant des bureaux, je vis une douzaine de jeunes personnes qui poireautaient devant la porte. Visiblement, ils avaient fait le pied de grue. L'un d'eux m'interpella en bref:

- Vous êtes Joueff monsieur ?

Je me raidis devant une telle question incongrue. J'évaluai les distances et me préparai à un corps à corps acharné, tout comme cela se faisait sur la plage de Taghart entre Françaouis et Jouifs, question d'affirmer la supériorité de sa lignée. J'en avais vu d'autres et ces rigolos n'avaleraient pas leur souper sans dentier ce soir et tant pis si cela n'est pas couvert par l'assurance tout risques.

- Oui, pourquoi ?
- Est-ce que vous avez signé un contrat d'embauche ?
- Oui.
- Chiche, nous allons devenir la meilleure maison d'enseignement au Canada !

Les poignées de main vives et chaleureuses suivirent et je me demandais au nom de quelle superstition avait-on fait de moi un fétiche. Qui plus est, je ne pourrais me permettre d'être moyen...

Toujours est-il que j'eus une relation extraordinaire avec ma classe un an durant, et nous nous rencontrons encore lors des réunions d'anciens. Ils sont tous fiers de me brosser leur avancement de carrière. Je pris congé de l'institut au bout d'un an, mais y avais fait ma marque. J'avais eu une réputation du meilleur aloi à assumer, foi de renard argenté.

## **UN SOURI AU DOMAINE D'ANN OF THE GREEN GABLES**

Pourquoi ne pas retourner en zigzag chez soi ? Cela me rappellera le temps de l'école buissonnière, alors que nous nous rendions à l'école tout en jouant aux billes, avançant à pas de tortue sans notion aucune du temps écoulé. Nos sens mêmes étaient envoûtés : Nos feuilles n'en avaient que pour le bruit des billes qui gringolaient dans nos poches. Notre conversation se limitait au score. Notre conscience était réduite à faire en sorte de ne pas nous faire pigeonner. Nos zilleux zétaient rivés sur les billes : les grosses, les moins grosses, les métallisées, les unies et les



multicolores. Nous ne voyions pas la mer sur notre droite, ni les dates orangées au-dessus de nous, n'entendions ni les zoziaux ni les passants qui nous incitaient à presser le pas, ne sentions ni l'atmosphère iodée ni les jujubes tombés à nos pieds. Le monde pouvait être emporté par un tsunami, nos billes étaient notre marotte-carotte et notre idée téléfixée. C'était, il va sans dire, à l'âge d'avant celui dont duquel notre binette ne se remplisse de fantasmes milletunenuitesques. Du temps où Dario Moréno et Dalida serinaient situvazario et gondolier sur les zondes. Nous vivions notre obsession avec bonheur. Zétions zeureux.

En parlant d'obsédés, je me réminisce d'un séjour bonhomme aux Îles du Prince Édouard, la province où le gazon semble être coupé au millimètre et où les arbres semblent passer chaque jour chez le perruquier. En arrivant dans ce bled disais-je, je remarquai des plaques minéralogiques portant l'inscription : *Ann of the Green Gables*.

Nous nous rendîmes à notre auberge de campagne dans le district de Cavendish et fûmes surpris de voir des panneaux vantant : La ferme - l'authentique - qui sert de décor tangible à Julie Montgomery, l'auteur du livre : *Ann of the Green Gables*. Mais, à côté, il y avait également la ferme - reconstituée - qui sert de décor postiche à Julie Montgomery, l'auteur du livre : *Ann of the Green Gables*. Nous visitâmes les boutiques de souvenirs et pûmes y trouver un nombre sans fin de gravures, d'estampes, de cartes postales, d'objets en céramique, de babioles, de bricoles, de breloques et de livres sur ... devinez donc ! *Ann of the Green Gables*. Lorsque je biglai une limonade rosâtre griffée *Ann of the Green Gables*, la dijonnaise commença à me démanger l'organe qui fut source de gloire et de tracas au rimailleur d'Edmond Rostand.

Mais, comment peut-on visiter les Îles du Prince Édouard sans voir le célèbre spectacle d'*Ann of the Green Gables* ? Nous nous rendîmes à Charlottetown. Je me préparai à une soirée somnifère, à demi assoupi sur les confortables sièges du théâtre. J'avais la même impression du zig qui veut couper le sifflet à un marchand de *zabane* - nougat blanc collé sur un

manche à balai et vendu en tranches – qui aurait pris racine devant sa bicoque en serinant tel un disque rayé : « *Hada houwa zabane, msewab bla'ssel olbanane!* »

Sitôt la pièce commencée, le livre d'*Ann of the Green Gables* prit forme sous nos yeux sous les traits de l'austère Mirella et de son frère sympathique, de l'espiègle Ann, des commères du village et des amis de classe d'Anne. La musique, les décors, les couleurs, la mise en scène, le jeu et les enchaînements étaient tout simplement féeriques et je ne promis de revenir avec mes enfants pour leur faire apprécier cette magie enchanteresse d'un moment.

J'allais même jusqu'à acheter aux ploucs du coin une limonade estampillée *Ann of the Green Gables*.

Je la dégustai avec le même plaisir que j'avais à manger le *zabane* tranché par celui qui portait tel un fanion le bâton de balai recouvert de cette glueuse matière blanche nougateuse, et que les zenfants furaxaient en chantant que son *zabane* était « *msewab bel.. olbanane!* »

## UN SOURI PRIS DE MAL DE MER

Tant que j'y étais, j'm'dis qu'autant continuer vers la Terre Neuve, cette province où l'on chasse l'hiver, l'on pêche l'été et, entre les deux, on fait des zenfants. Ya pas d'boulot, y a pas de sous, mais dans chaque home vous trouverez l'attirail dernier modèle des plus perfectionnés de la planète car pêche et chasse, c't'une religion. Fort probable qu'à Noël, les bambins reçoivent une canne à pêche et un aquarium.

J'approchai du port. Un p'tit bateau se préparait à aller pêcher le thon. J'engageai une brève conversation et sur un coup de tête proposai :

- Possible de me joindre à vous?

- Sûr! Ramène de douzaines de bière et viens. Tu pourras relaxer les quat' wheels en l'air.

Sitôt dit sitôt fait et me voilà parti en bordée. L'océan bleu à perte de vue. Régulièrement, les marins retiraient des tonneaux des boyaux de je ne sais quoi trempés dans un vinaigre dont les relents prennent à la gorge de tout un chacun. Ils y trempaient régulièrement leur appât et j'en avions un haut-le-cœur à chaque trempette.

Je me retirai dans la cabine, mais passai devant une immense casserole dans laquelle on jetait sporadiquement des mottes de beurre, du bacon, et toutes sortes de fioritures. Il s'en dégagait un fumet acre et nauséabond. Je m'allongeai sur la couchette. Mais ces relents me poursuivaient partout. Ils avaient préséance sur l'air marin. J'enfouis ma tête dans mon sac de couchage mais rien n'y fit. L'odeur était omniprésente, tout comme celle des seaux de hrira bouillante que les badauds s'apprêtaient à englougurgiter les soirs de Ramadan.

Et c'qui devait arriver arriva. Cela commença par des secousses innocentes au bas de l'estom. Leur fréquence augmenta en crescendo et hop! Me voilà en train de dégoûter par-dessus bord, tout comme il m'arrivait de le faire à partir des remorqueurs qui se rendaient à la grande île de Cerné. Redo, remake, reprise et ptit à ptit j'perdis conscience du large, de la flotte, de l'espace. Je ne pus même pas admirer le ballet des baleines tout autour. Les yeux fermés j'étais concentré sur la prochaine attaque. Ça finira bien, non!

Que non! Encore et encore. Cela dura trois jours et trois nuits. Des nuits blanches sans idées noires. Que n'aurais-je donné pour dormir sur mes deux oreilles ! Mais au fait, comment s'y prend-t-on pour ce faire ? Les marins s'arrêtèrent à un lupanar au Labrador. Je m'assis devant une minuscule bouteille de coke, de temps en temps conforté par une tape sur l'épaule.

On reprit le large et de nouveau j'm'extasiai sur la quantité que le corps humain peut déverser *ad infinitum*. Je m'dis que c'était l'occase de recommencer une nouvelle diète à zéro. Sauf que...

Mangez ce que vous détestez grailler et buvez ce que vous détestez picoler. Tel semble être le moto des diététiciens qui pullulent et des pseudo-experts qui bidulent. *Error communis facit jus*.

Qui plus est, Manger de la pizza à la mozzarella ne vous rend pas plus mélomane, boire dans des bouteilles en plastique peut-être cancérigène. Qui pis est, les poissons sont habillés de diésel grâce aux tankers de pétrole et bientôt les vaches laitières deviendront des vaches cafetières. Qui plus mal est, il faut avoir cure du plein de mercure dans les poissons en raison de la pollution industrielle mur à mur. Qui moins est, l'alcool donne la cirrhose du foie mais un bon rouge est bénéfique pour réduire le cholestérol que le beurre augmente et que l'argent du beurre ne superflue donc pas. Qui davantage est, les boissons gazeuses détruisent l'émail des dents et les cellulaires causent la calvitie. Qui encore moins est, les carottes, c'est bon pour les yeux, cela fait courir mais cela contient de la bêta-carotène. Qui de jure est, la patate, c'est pas bon pour l'embonpoint. La cellulite qui enveloppe les nanas emballe rarement les nonos. Qui certain est, les fritures sont malsaines. Là encore, le cholestérol vous guette à chaque bouchée. Adonc, il faut prendre du café sans caféine, du thé sans théine et du sucre sans calories. Vingt-deux! Les OGM sont partout, tout comme les agents conservateurs qui sont loin d'être libéraux, et on n'a pas fini d'en voir les effets, tout comme ceux des toxi-infections et des toxi-intoxications à la diocine du plomb. Faites gaffe! La vache est folle, regardant passer le train des listeria et des salmonelles. Se sustenter, c'est jouer de la roulette alimentaire.

Moi j'conclus qu' toutes ces directives et contre-directives, c'est métriquant sur le système. J'ai bzoin d' reprendre des forces.

J'appelle ma mère et lui commande la meilleure dafina de chez nous. Huileuse mais arrosée à souhait, fondante et croustillante, fumante et odorante, et me réserver le riz et les pois-chiches mi-fondants mi-calcinés.

Et que la peste soit des diététiciens et des diététicieux!

## UN SOURI DÉCOUVRE LA NATURE DE L'ÂME.

Alors que je roule ma bosse vers mon home sweet home, je spécule, ordonnance et élucubre au sujet de la housse que mes virées polaires et extrapolaires flanquent à bibi telle la mousse qui pousse à la racine des arbres. Au fait qui suis-je? Une âme qui transite par les traboules des vicissitudes torses de la vie et qui se ouatine l'imagination pour se ragréer la cornée et muser les rocades en attendant sa péremption suite à laquelle elle se paddockera à perpette.

Qu'est l'âme? Un court-circuit neurocérébral qui est caractérisé par un certain état. Cet état est évolutif, réactif et est stimulé par des excitations sensorielles lesquelles se déposent au sein des strates du vécu en conservant des voies de communication vers la cohérence de l'intellect ou l'empreinte de l'émotion et qui autrement se voue aux aléas extatiques du spirituel.

Cet état en est un d'énergie : celle des images qui l'imprègnent, des sons qui l'envahissent, des sentiments qui l'insufflent. Tous fécondent dans un accumulateur qui en décante en pôles opposés les charges et les décharges immanentes pour en faire une extrapolation transcendante captivant les nerfs moteurs dans des efforts semi-conscients.

Cette énergie est flottante dans le milieu géosociotemporel qui s'insinue entre les algorithmes des filiations génétiques prédictives pour pulser en direction de compléments quantiques afin de sourdre d'un flux convergent

puis diverger au gré des vents chauds qui caressent la bouille et font flotter les tifs au bord de la bleue qui écume et spirale, inonde et assèche le sable gros qui habite la côte en y déposant des algues tout en respirant la régénérante radiation de l'infinitude de l'océan ondoyant et de l'inépuisabilitlé des dunes ondulées au sein desquels baigne la ville des alizés.

## UN SOURI BOUQUINE LA ROSACE DU ROI SALOMON

En arrivant au *home sweet home*, j'eus à dealer avec une avalanche de courrier qui a du nécessiter d'abattre une forêt vierge entière. Je plaçai un bac géant qui accueillit mes rebuts d'abord aussi goulûment qu'un ogre qui n'a pas vu de *daf* durant un siècle et jusqu'à ce qu'il soit repu-gavé-saturé, i.e. bourré.

Je sortis prendre l'air avec ma moitié, quelque peu étonné de ne pas sentir un vent cinglant me transir le visage. Ce fut doux et ce fut tendre. Ce fut magique. Je partageai avec elle les impressions des aurores boréales, les musiques venteuses lancinantes que j'y discernais, la libre beauté des vols d'eiders, la cocasse démarche dandinante des pingouins, et l'odeur quasi persistante de l'huile de phoque qui encensait les igloos, les vêtements et les tifs.

Ce soir-là, nous allâmes écouter une présentation : Juifs du Maroc. 3000 ans d'histoire? Nous nous laissâmes envouter par les trouvailles archéologiques, les inscriptions phéniciennes, puniques, berbères et hébraïques conjuguées un ensemble de références talmudo-midrashiques et ce fut magique.

Le présentateur vint de Californie, alla de l'aéroport à la salle de conférence où il fit un exposé magistral qui avait de quoi donner matière à réflexion aux érudits. J'achetai son ouvrage que l'imprimeur déballa à l'entrée de la salle le soir même, intitulé: LA ROSACE DU ROI SALOMON.

L'ouvrage me réconcilia avec le monde. Je le sirotai d'un trait. Quel délice! L'intrigue y était rondement menée malgré ses circonvolutions elliptiques. J'en appris plus sur l'Afrique du Nord, le passé des Berbères et des premiers Judéens que dans des manuels qui par ailleurs, n'existent pas encore. Le riche passé des expéditions phéniciennes, des colonies juives de

Cyrénaïque et d'ailleurs, les guerres puniques, les rivalités entre Numides et Mauritaniens, la naissance de l'église catholique parallèlement à l'adoption du judaïsme rabbinique, la conquête arabe, les hauts et les bas de l'histoire juive marocaine, les affres des marranes échappant à l'inquisition et la pénétration coloniale. De quoi donner matière à réflexion sur le sens de l'histoire juive.

Qui plus est : la partie moderne de l'ouvrage se lit comme un roman policier et retrace notre époque mouvementée ... Mais je ne vous en dirai pas plus. Rendez-vous sur le site Internet [www.editionsdulys.com](http://www.editionsdulys.com).

Qui encore plus est : une grande partie de l'intrigue prend place dans la ville des gens bien alias la ville des alizés, alias la porte de Tombouctou, alias Barakat Mohamed, alias Taghart, alias le phénix de l'Empire britannique, alias Mogador, alias *Souira dialna*.

Qui de surcroît est : Souris ou non, vous serez conquis!

## UN SOURI AU THÉÂTRE KABYLE

Le noir. Le noir et la lente mélodie d'une guitare venue d'ailleurs. Le noir et une voix céleste, modulée et limpide fredonnant des airs d'antan. Puis c'est le monologue de l'égaré. L'égaré qui égraine son monologue faisant musarder ses angoisses sous la forme d'un leitmotiv : QUI VA FLEURIR MA TOMBE ?

C'est ainsi que s'intitule une pièce de théâtre jouée par la troupe La traversée, retraçant l'épopée des Kabyles déchirés entre la nostalgie d'une terre bafouée et l'impuissance devant ses envahisseurs successifs : Phéniciens, Grecs, Romains, Vandales, Arabes ou Français qui se sont imposés par les armes et ont tenté de les remodeler en les gratifiant souventefois de condescendance paternaliste.



Le chœur alterne avec les tirades de l'égaré, tour à tour le plaignant, le sermonnant, l'admonestant, l'encourageant et le secouant, en invoquant des mélodies, des images, des saveurs et des danses du pays ancestral alors même qu'il adopte la personnalité d'un soldat de la réclusion qui va se fondre dans des exils encore plus lointains et qui semble coincé dans sa quête de dignité, dans sa quête de son histoire, tourmenté par la crainte qu'elle ne doive pas se conclure, hanté par l'idée que l'oubli la fasse un jours' estomper.

Car le temps de l'éveil est venu.

Les Kabyles, c'est l'envers de la médaille du juif. Les Kabyles ont subi moult invasions qui en ont fait des « barbares », et en ont fait des exilés sur leur propre terre. Les Juifs ont été exilés au travers des nations qui ont tenté, plus souvent que de coutume, de leur ôter jusqu'à leur dignité. Seul le souvenir des montagnes altières de Kabylie, des collines ensoleillées de Judée et de l'humble sens de l'hospitalité faisant fi de l'hostilité ambiante leur permet de se mesurer aux malveillances et de perpétuer l'âme d'un peuple, dignité qui ne se brade pas.

Mais les démons de l'impuissance sont toujours là, devant les vieux préjugés ressuscités pour empêcher le Juif de finir son exil tout comme l'on veut encore empêcher les nourrissons kabyles de gazouiller dans leur langue...

La pièce de théâtre QUI VA FLEURIR MA TOMBE ? Exulte de lyrisme. Un must si vous avez la chance de la voir !

En sortant, ma ciboulot se mit à fredonner sur l'air de Serge Reggiani :

« Non, je ne suis jamais seul, avec ma souiritude... »

UN SOURI CHERCHE UN REMÈDE RARE À ACCRA

J'i rtrouvé mon pays, j'ai rtrouvé ma maison. Mais j'ai aussi retrouvé mes anciennes habitudes insomniaques. Çqui m'en rappelle une...

Lorsque mon coucou se posa à Accra, il faisait moite et torride. L'attente à Amsterdam avait été languette et prolongée et après 24 heures sans roupillon et la chaleur tropicale aidant, je ne lorgnais qu'à fermer l'œil. Nous arrivâmes tard dans un hôtel aux riches boiseries et au personnel affable. Il y régnait à saturer l'air une forte odeur de bois vernis mêlée à celle des nattes en alfa. Je laissai mes valoches fermées, ne pris pas le temps de me doucher et m'affalai à plat sur l'unique plumard aux ressorts grinçants. Je voulais fermer les yeux.

Quelques minutes passèrent quand je pris conscience d'un bip bip strident. C'était un détecteur de feu qui signalait de la sorte qu'il était temps de changer les batteries. Intenable ! J'en vins à regretter l'éclat de trompette de plastic dont *Mol zbel* était encore plus fier que de sa charrette d'il y a belle lurette touée par son badaud de baudet. Le plafond était démesurément haut dans cet hôtel et j'appelai la réception pour de l'aide. Non, il n'y a pas d'échelle ou d'escabeau de hauteur suffisante. L'atelier à outils étant fermé jusqu'au matin, nous passâmes donc aux grands moyens.

Nous plaçâmes le bureau sur le lit et la chaise sur le bureau. Alors que le Bell boy attrapait le bureau, je montai sur la chaise et m'élançai en l'air pour tenter d'ôter la batterie fatiguée au détecteur rivé au plafond. Premier essai infructueux, la base de support étant branlante. J'atterris tant bien que mal au sol et recommençai. Seconde tentative et second échec. À la troisième tentative, je m'élançai en l'air avec la force du désespoir et réussis à ôter la batterie. J'atterris en culbute, mais qu'importe ! J'allais pioncer !

À peine me fus-je couché et que je permettais à mes muscles de se détendre enfin, j'entendis à nouveau un concert de bips bips moins stridents, mais non moins ennuyants. Ils provenaient des chambres voisines. N'en

pouvant plus, je fis couler la douche timide et tiède et, résigné, me rendis pieuter au pucier.

C'est seulement à ce moment-là que je m'aperçus que le climatiseur d'avant-guerre se gargarisait à gorge chaude. Je l'éteignis, mais je me retrouvai dans un four. Aussi me mis-je au bureau et commençai à griffonner. La moiteur ambiante m'oppressait et mon inspiration sécha sec. Je me mis en quête de chansons qui pourraient focaliser mon esprit.

Je tentai de chasser les « bip ! bip ! » tictaquants en tentant de me concentrer sur le thème « Ô nuit, qu'il est profond ton silence » de Rameau, mais cela ne colla pas. « Ô quelle nuit ! Je me souviens avoir dansé le cha cha cha avec une fille qui ressemblait à Dalida » mais cela ne décolla pas. Je me récitai Ronsard et La Fontaine, Baudelaire et Verlaine, Aragon et Prévert, rien n'y fit. Mes tribulations agrypnomanes pourraient emplir un volume entier...

Que faire ? Compter les moutons ? J'ai compté les trente-cinq millions de moutons de Nouvelle Zélande mais ils revenaient se refaire compter. J'essayai les moutons de Panurge, mais ils suivaient les premiers. Les marchands de sable, de grêle, de neige, de glace, de pistache, de pépites ne purent rien pour mon insomnie. Sûrement que dans le vieux pays je me serais porté volontaire pour crier avant l'aube : « *Ya lihoud ! Komo lslithoth !* » J'avons même consulté une fois un dodologue que ma femme avait déniché. On prit rendez-vous. On me brancha tant d'électrodes que j'en devins hérissé et qu'vous m'auriez engagé d'office comme ramoneur. Ainsi étendu avec ma valochette de bouquins roupillophages, le temps passa et on me tapa sur l'épaule.

- Pourquoi zêtes-vous venu ici, Mister ?
- Problème d'insomnie, pardi !
- Vous savez qu'il y a des gens qui ont de vrais problèmes d'insomnie ?
- Que se passe-t-il donc ?
- Savez qu'il est six heures du mat ? Venez voir !

On me montra les enregistrements graphiques, numérisés et tabulés en disant : un bébé ne dormirait pas mieux!

Saperlipopette! Que s'était-il donc passé ? Ce jour-là, je me sentis reposé, détendu et relax jusqu'à l'euphorie. J'appelai le doc en fin de journée et lui dis que j'étais prêt à déboursier ce qu'il voudrait pour m'offrir une telle cure une fois par lunaison.

Aussi mes zamis, j'vous zen conjure. Auriez-vous un remède de grand-mère, d'arrière-grand-mère, une potion magique, un talisman pour m'exorciser du sort de vaudou qui m'aiguillonne pour refouler le roupillon et me plonge dans une minihibernation, le temps de réinitialiser et de régulariser mon système dormitif ?

Une historiette pour chaque heure de sommeil gagné. Ça vous va?

Ou sinon, faudrait que je retourne chez l'apothicaire titularisé d'Accra ou, mieux encore, en pèlerinage au potard homologué de Djam'a lfna!

## UN SOURI CHEZ LES WEIGHTWATCHERS ©

Si elle était bonne ? Succulente! Onctueuse, savoureuse, que ma joie demeure! J'l'avoue : j'ai pris du rab encore et encore. La daf de ma mère, y a pas comme! Repu, heureux et béat, je m'allongeai sur la carquette pour cuver une digestion paressolante.

Puis vint le remords. Le décompte de calories. Les ingrédients cholestérogènes. Les aliments saturants et bourratifs. *Mama Mia!* Après deux décades, je finis par céder aux pressions de ma dulcinée et acceptai de me rendre aux weightwatchers, décision du type que l'on remet après hier et depuis demain.

Une salle avec une quarantaine de personnes. 4 hommes seulement qui avaient l'air d'avoir été tirés par la peau des fesses pour venir. Yeux

vitreux, regard hagard, allure d'enflure, cheveux étoupeux, pif en échiffe, air quasi-patibulaire, affliction en bec-de-héron mêlée à une expression de résignation, feuilles en deuil, ouïe d'agnus dei, bedaine mi-mondaine, séant chéant. Brechtien, je m'farcis l'audience des bourgeoises : tous les gabarits et tous les âges sont présents : brins d'Èves fatales en bandanas, midinettes grassouillettes, balancées élancées, élégantes tanguantes, mousmés à fantasmer, filles d'Ève pleines de sève, égéries aguerries, chenues menues, rombières aux grands airs, mégères non linéaires, harengères irrégulières, bobonnes aphones, matrones asynchrones, légitimes hétéronymes, donzelles propositionnelles, dames de macadam et de tarmacadams.

Tout ce beau monde écoutait la vertu des légumes et des agrumes, des fruits sauf-conduits, des protéines chafouines et les vices des rabs de cabres. Ouais. Y en avaient qui tiraient de leur poche une mini-balance pour peser et contre peser des aliments dont elles se lesteraient sans se faire violence. D'autres notaient sur leur agenda électronique des moyennes et des médianes, journalières, hebdomadaires, annuelles et bissextiles. Chaque calorie était comptabilisée et un système de pointage rigoureux permettait de laisser tout un chacun avec sa bonne dose de plaisir et de culpabilité. De fait, c'est un peu comme du boniment d'église et la confesse est publique.

Nous eûmes droit à un laïus de ce gabarit : « À cause qu'au fur et à mesure que je me propose de perdre du poids et attendu que la pression sociale se fait sentir auquel cas elle ne peut être ignorée autant que faire se peut, mais à condition que le processus soit graduel et de telle façon, que les effets puissent être perceptibles pour ne pas dire immédiats et pourvu que des restrictions modérées s'appliquent et sous réserve que ces dernières ne modifient pas certaines habitudes quand bien même bien ancrées tant il y a que cela ne se fasse pas sentir et sous réserve que l'appétit ne reste pas sur sa faim en attendant que lesdits résultats se concrétisent et considérant qu'à présent que la décision est prise jusqu'à ce que des conséquences positives en résultent et jusqu'à temps que les objectifs soient atteints, il n'est pas dit

qu'une fois que les accoutumances s'ancrent et nonobstant que de légers contrecoups puissent survenir, encore que du moment que la tendance globale soit dans la bonne direction dès lors que vous avez atteint le jackpot, pas question de décrocher sous prétexte que le processus peut être itératif, d'autant plus que cela est plus difficile, pour ne pas dire qu'une fois que patati patata... » J'vous l'jure! Ces mirontons de mes deux devraient prendre des leçons de marketing auprès des vendeurs à la criée de Souk Waqa, de Souk el Houth, de Souk el Gzara ou de Souk Jdid!

Je toisai tout ce tintouin d'adorateurs de la bascule, du caloriscopes et de la microbalance qui s'enchaînent un boulet à l'estom. Moi qui avions toujours été partisan de la modération pondérée et de la pondération modérée, me sentis à des années-lumière de telles cabales tout aussi abracadabresques que roupillonesques. J'n'avions cure de leur cure et ne comptai point me chagriner de leurs potards d'eau douce. Je pestai d'avoir cédé à l'invit de venir griller mes précieuses secondes dans cette agitation tohu-bohuesque. À moi, Lagardère! Vite! De l'antidérapant pour sortir de ce guet-apens!

Serait-ce que les légumes et les fruits ne comptent pas dans la mathématique calorifique ? La conscientisation de la valeur nourricière de la becquetance accompagnée de la cotation qualiquantitative du dosage des boustifailles ?

Mes zamis, la semaine d'après, j'avions perdu 5 livres.

Sans m'en rendre compte, j'avions développé un goût pour les salades et les fruits, avait coupé la dose de miche et renchéri en exercice.

J'm'sentais suffisamment affranchi. J'avions donc de la place pour une bonne daf de temps à autre!

Épisodiquement vôtre,

## UN SOUIRI DANS LES GRANDES SURFACES

Il fut un temps où on se fournissait chez les artisans du métier : les tailleurs préparaient les costumes, les cordonniers les souliers, les mitrons leurs babas et cætera. On commandait les meubles sur mesure, admirait les argentiers faisant fondre leur carafe et les tanneurs raclant leurs vélin. Tous étaient des pros du métier. Experts et avenants, on les visitait avec grand plaisir. Maintenant, nous sommes passés aux très grandes surfaces dans lesquelles il faut longtemps glander pour dénicher un vendeur. Supposant que vous en ayez débusqué, c'est rarement un gars du métier. Il lit comme vous les étiquettes et essaie de les interpréter à la mors-moi-le-noeud de l'intrigue du siècle. Au grand max, il vous fera de grands salamalecs pour vous expédier à grands bras à la porte d'honneur. C'est cela la vie moderne, la vie robotisée, la vie automatisée, la vie informatisée. Dorénavant, je ne sors plus magasiner sans mon mètre pliant, mon annuaire téléphonique, mon dico de mandarin et m'armer l'mental pour une gageure toujours plus complexe qui me fait envier l'ère des outils en silex. Je m'en vas de ce pas vous zexpliquer le ce dont du pourquoi car il y a de quoi pogner de quoi car on y entre par une porte et on en sort par cent autres.

Enfer et damnation! Je voulus acheter une armoire murale de 5 pieds de long, haute de deux pieds et d'un pied et demi de profondeur. *Easy*, non?

*Caramba!* On est supposé trouver de tout dans les grandes surfaces, mais pas tout à fait cela. On me proposa de prendre une armoire de deux pieds et une autre de trois pieds. Étant donné que celle-ci est destinée à coiffer la machine à laver et la machine à sécher, dans un cabinet fermé, j'acquiesçai. En route donc vers ma chaumière, celle que j' préfère...

*Mama mia!* Ne voilà-t-il pas que, l'armoire étant vissée au mur, je sors de leur emballage les portes de ces armoires ne sont pas identiques. Je retourne les portes de l'armoire de deux pieds. Mais il n'en existe pas d'autre sapristi et de toute façon me dit-on, les portes reçues n'étaient pas

les bonnes car elles ne correspondaient pas à celles qui étaient décrites dans l'emballage sans pucelage.

Ma mère, que faire? Quoi d'autre que de porte en porte faire du porte à porte! On me proposa d'aller dans la Rive sud et de tenter ma chance là-bas. J'enrageai mais m'y rendis tout de go y chercher mon cargo, inconscient encore de ce que cette opération se ferait à tire-larigot à gogo.

Quatrième expédition donc et nouvelle transbordée. Ze souis zeureux de trouver les portes aux bonnes dimensions. Ya bon banania ya Rbi Hninia, j'exulte! Mais t'excite pas trop mon cher lecteur, car l'aventure dure et j'carbure dur pour entrevoir la verdure d'Épicure. Je rentre chez moi, mais les portes sont telles une chemise mal boutonnée. Car il y a des portes droite et des portes gauche, ce qui n'est pas indiqué sur l'emballage en mal de bricolage. Revoyagement donc!

Cinquième randonnée et ne voilà-t-il pas que je ne trouve que des portes de droite. *Madre mia!* Qui plus est, le lieu de la charnière – préperforé – se trouve tantôt à 5 pieds moins un seizième de pouce, tantôt à 5 pieds plus un seizième de pouce. J'en rougis de rage et blanchis de désespoère, embarque à mes marques tout un assortiment de lourdes balourdes avec l'intention d'en rapporter en toute débonnairété celles qui ne feraient pas l'affaire pour m'en défaire. Je craque sous le poids du bric-à-brac, c'qui, au moment ou je suis rendu à ma baraque, m'a tendu à en devnir tout patraque.

Sixième équipée *ya mamma* pour retourner les portes et j'ahane comme un chanoine qu'a mal au péritoine, j'écume comme une enclume qu'a le rhume et peste comme Alceste contre ma veste indigeste.

Bien maigret à mon grand regret, mais c'est ça le progrès...



## UN SOURI S'ENFONCE DANS LA JUNGLE DE COSTA RICA

Mon séjour bref au Guatemala m'a donné l'envie amazonienne de connaître la nature dense et sauvage des forêts tropicales. En route donc pour Costa Rica. J'débarque à San José et prends directement la direction de Tortuguero.

J'embarque dans un bus qui suit un chemin de plus en plus cahoteux. La guide jase en oïse casaque et verbiage en long et en large que j'veux plier bagage et prendre le large tant elle me donne un mal de tête. Je me place en avant dans la cabine du chauffeur heureusement insonorisée. On nous sert encore du riz et des fayots hachés avec des bananes frites coupées en biais qui ont l'air de saucisses. À ce régime diurne et nocturne, j'sens qu'j'vas capoter. Tant que l'on y est, je me demande ce que l'on attend pour faire pousser des régimes de bananes frites transgéniques.

Enfin arrivé. Je laisse le groupe et pénètre dans la jungle chaotique. Je m'y enfonce à grands pas et veut m'en imprégner à fond. Le gigantisme y est la norme. Des flots boueux et sulfureux, mixture de lave et d'alluvions, sont déversés par des rivières tumultueuses. Des lianes élastiques pendent des feuillus sauvages. Sous ces arches naturelles, on n'a pas le sentiment de mélanco jusqu'à la colique du grand Meaulnes. On s'attend plutôt à voir apparaître à l'arrière-plan de chaque arrière-plan un Tarzan monté sur un hybride de Godzilla et de tyrannosaure Rex imitant le cri de Johnny Westmuller ou encore Jane montée sur son triceratops et cueillant des biiiig bananas en chantonnant : « Quand moi faim, moi malin, moi manger bananes zim boum boum zim boum boum. » Et pourtant, tant dans la faune que dans la flore, la symétrie règne dans ce chaos, ostentatoirement dans les feuilles et leurs nervures. Mais la symétrie parfaite existe-elle ? J'ai lu quelque part que l'amour vrai, c'est savoir accepter l'inacceptable chez l'autre. Aussi son incapacité de ou de ne pas pardonner... Très vite j'laisse tomber ces réflexions bidonneuses car mes yeux s'écarquillent devant la beauté micro et macro di Baba Rbi qui se dévoile sous mes pas, parfois même de façon obreptice. L'alligator qui glisse pour rentrer dans la rivière

comme si ses pattes ne lui servaient pas. Le caïman au sourire tout aussi hypocrite que les larmes d'un crocro. Les iguanes perchés à l'extrémité des plus hautes branches. Les singes-araignées aux élans gibbonniens qui virevoltent tout là-haut inconscients de tout effet de pesanteur. Les singes capucins à tête blanche, ces simiens de la famille des râleurs, féroces et sans pitié, aussi vicelards que des inquisiteurs dominicains. Les singes hurleurs lançant des appels de démarrage de moteur d'avion, les agoutis, les pacas fainéants, les fourmiliers au museau tubulaire et à la langue visqueuse, les paresseux en boule - on s'demande c'qu'ils fabricotent dans ce décor vu qu'ils pioncent 20 heures par jour; ils ont un écosystème sur le dos où poussent de la mousse et où s'abritent des bibittes, mais comme ils défèquent chaque fois trois-quarts de leur poids, ils sont une source d'engrais naturel - les tatous blindés, les coatis à museau blanc, les fouines couleur nuitarde, les ocelots dissimulés, les kinkajous furtifs, les tapirs boulimiques qui laissent de larges empreintes au sol, les poules sauvages, les aigles qui planent de temps à autre, les grenouilles colorées, les grenouilles feuilleformes aux orbites rougies, les grenouilles transparentes dont les organes sont visibles, les lézards à collerettes, les toucans becqueux, les aras flamboyants, l'arc en ciel des tangaras, les colibris gracieux, les coqs poulimiques, les martins-pêcheurs et les balbuzards guettant les brochets qui s'esquivent en doublant les manatees, ces vaches de mer pesantes et lentes, des loutres, des aigrettes blanches, des hérons tigres, les oiseaux gavana qui sont sûrement snamlusum car c'est le mâle qui couve les œufs et la femelle se paie 3 à 4 mâles attirés, les oiseaux serpents anhinga au déplacement anguilleux quand ils font du sous-l'eau et les tortues géantes à l'embouchure de la mer des Caraïbes gardée par des baracudas. Deux jours de marche forcée avant que l'appât du gain et l'écotourisme ne mettent fin à tout cela d'ici 2 générations, car de vierge il ne restera que la sainte... Je transpire en maudit et mes vêtements collent à la peau des zos, mais qu'importe! J'm'enfonce toujours plus, comptant sur ma boussole pour m'y retrouver plus tard. La nuit, j'ai figé un bon moment pour écouter la forêt assis sur une branche d'arbre dégarnie par crainte

d'un boa aux abois, tentant d'établir dans ma tête un manuel de traduction simultanée interchouettes. Je me réessaie à ouïr les bruits de la forêt dans la journée et p'tit à p'tit j'développe un sens second. Les bruissements émanant du sol sont ceux des serpents de couleur verte, ébène ou bichrome, écaillés, annelés, à motifs triangulaire ou bicornus. J'ouvre grand les zyeux pour apprécier, parsemés dans la verdure et campant en solo ou en échelle des fleurs rutilantes et étoilées, des fleurs qui changent de couleur tout dépendant de l'angle de vision, des nérolis, des orchidées violacées ou jaune-rose-orangées, des héleconias de la famille des fleurs de paradis qui conservent l'eau en les offrant gracieusement dans leur coupe rouge, des piments-cloches, des noix de palmier royal pleines de sève, des branches de palmier de 15 à 20 mètres de long, des amandiers blancs géants, des arbres floconneux qui sont en fait habillés par des aigrettes et des centaines et des centaines de variétés à en perdre son gréco-latin, rectilignes, noueux, multitronds, faisant grandir des racines supplémentaires à leur base, recouverts de mousse et de variétés de pousses parfois fleuries, et lançant vers le sol des lianes aussi solides que souples, des cafards, des sauterelles géantes qui semblent avoir été peintes aux couleurs des GI de la Seconde Guerre mondiale et des scarabées dodus. De la dense verdure peuplée s'échappent des mégacoassements de grenouilles minuscules dotées d'un vivuzela naturel et surtout de l'eau. Il pleut en trombes, en gouttelettes, en averses, en hallebardes, en cascades, en continu, en intermittence... À la mesure même de ma soif de découvertes. Devant ces quantités d'eau, je ne peux que me souvenir d'une fontaine située à 5 km de la ville, l'A'wina. Il fallait pomper un certain temps pour en faire sortir un mince filet d'eau. Cette fontaine était célèbre au point où on en avait fait une chanson :

*Msina l'a'wina*

*Bas nkhslo rzlina*

*Msina ba'dina*

*Min Hawa sawa!*

Et il me vient de fredonner :

*Msina l'Costa*

*Mazbna ghir sta*

*Costa dl'America*

*Min Hawa sawa*

*Msina l'Costa*

*Terbtna hta l'a'adama*

*Otemzgna hta Baraka*

*Min Hawa sawa!*

Diluviennement vôtre,

## UN SOURI DÉVALE LES RAPIDES

Mystifié par la nature sauvage qui produit tant de fleurs aromatiques et de fruits délicieux bien que l'on y sente les odeurs fortes et parfois repoussantes, je décide de l'explorer encore plus. Je m'équipe d'un kayak et d'une bonbonne hermétique pour y entreposer mes vivres. D'un coup de pied, je m'éloigne de mon point de départ, un arbre géant avec des troncs poussant en étoile à partir de sa base.

Au début, je m'extasie sur les paysages : des fougères géantes et des variétés d'arbres qui laissent pendre leurs lianes au-dessus de la rivière. Ça et là, des hérons semblent épier leur goujon, les toucans nombreux s'envolent, attrapent on ne sait comment leur nourriture qu'ils savourent ensuite sur leur branche. Des iguanes colorés paressent par ci par là. Un aigle sillonne le ciel tel un supersonique qui protège son domaine.

Le kayak accélère et je me retrouve dans des eaux tumultueuses. J'essaie de comprendre la dynamique des flots, mais n'y pige rien. Les vagues viennent dans tous les sens, le kayak s'élève et s'enfonce à vive allure et il faut manœuvrer prestement. Coups de pagaie avant ou arrière, coups de tête avant pour éviter de cogner les branches, pagaie verticale à proximité des rochers. Bientôt, j'arrête de regarder les rivages tant je suis préoccupé à garder mon équilibre au sein des vagues agressives. Parfois un trou béant et inattendu se forme et on se retrouve entièrement immergé pendant un certain temps avant d'être projeté dans d'autres directions aléatoires.

Enfin une accalmie. Je passe entre des rives dont les versants contiennent des rochers de plus d'un mètre de diamètre à différentes strates. Ces roches ont été éjectées par le volcan proche d'ici. Contrairement aux volcans d'Hawaï dont la lave liquide se vitrifie devant nos yeux, la teneur en silicate de la lave d'ici est telle qu'elle se solidifie à l'intérieur de la cheminée du volcan. Des rochers dont l'intérieur est incandescent sont projetés à des kilomètres et remodelent les pentes du volcan et l'ensemble du paysage.

De nouveau l'accélération, de nouveau les gestes instinctifs. Ce qui est étrange est que sur des kilomètres, l'on ne sente nulle fatigue ni au bras ni à l'épaule. On réagit avec célérité et avec vigueur. Tels les babouchkas de montagnes russes, les tourbillons 3D reprennent et s'enchaînent et je tangué d'une rive à l'autre en tentant d'éviter les rochers qu'on heurte quand même de temps en temps. Puis paraît un signe de danger. Avancer ou non ? Je fonce. Tel un bolide, le kayak file à toute allure. Je suis projeté dans toutes les directions alors que je m'infiltré entre des falaises. La boîte à boulons ne réagit plus. C'est l'instinct qui prime, ambitionne et ordonne. J'aperçois devant moi un canot orange brisé accroché à la falaise. Un signe de croix y est dessiné et une échelle de corde est restée accrochée sur la falaise. J'ignore cet avertissement lugubre et continue de slalomer. Il est de toute façon trop tard pour faire autre chose. Ce qui ne doit pas arriver arrive alors. Projeté sur la falaise, je pare le choc avec ma rame double qui

se brise d'un côté. Je continue à ramer en balançant ma demie-pagaie d'un côté à l'autre à une vitesse grand V. Un bruit de cataracte s'amplifie, car j'approche de la cascade principale. Elle survient plus tôt que prévu et mon kayak fait des cabrioles alors que des masses imposantes d'eau me massent le corps. Sans savoir comment je suis projeté en l'air et tente de respirer entre les plongeons. Je bats des pieds frénétiquement pour accélérer les remontées et mon gilet de sauvetage me permet de conserver mon optimisme lorsque la surface de l'écume se fait attendre.

Tout à coup, je discerne mon kayak en avant de moi. Je flotte allongé sur le dos, me laissant emporter. Le courant est rapide, mais sécuritaire. Le soleil me sourit subitement. Je souris à la vie. Mes pieds en avant de moi fendent l'eau. Je gigote mes orteils pour prendre conscience de mes sens et chantonne :

*La femme du boulanger né né né né,*

*La femme du boulanger né né né né, né né né,*

*Elle se lavait les pieds né né né né,*

*Dans un bassin d'whisky ni ni ni ni, ni ni ni,*

*À quatre heures du matin, nin nin nin nin, nin nin nin...*

Un vautour aux aguets inspecte la rive. Ce sera pour une autre fois, lui lance-je. Et que Claude Castelain aille se fagoter ailleurs ! Et j'continue.

*Elle fumait son cigare na na na na*

*En mangeant tajine deloubia na na na na, na na na*

*Felkhemsa d'l'a'ssiya, na na na na...*